



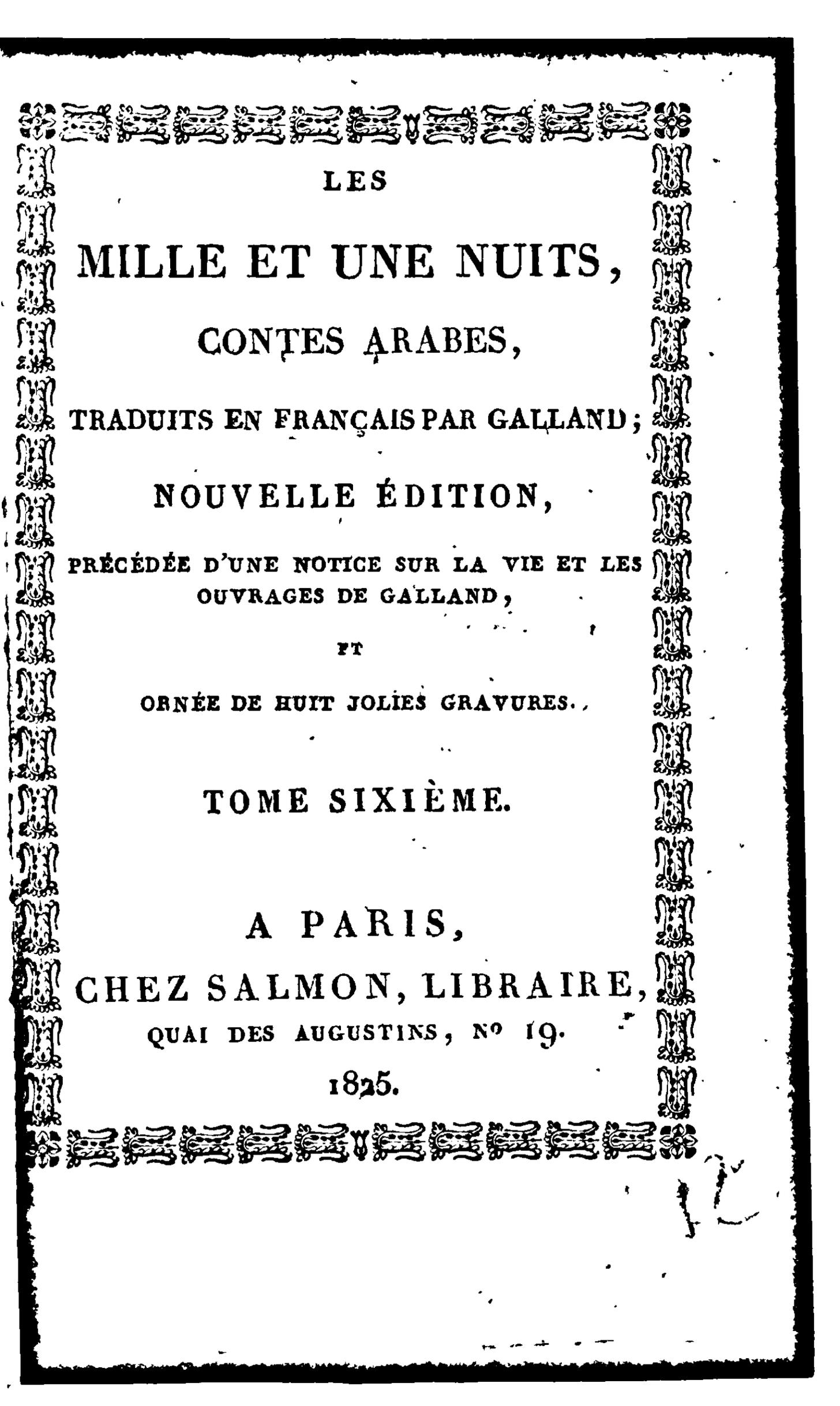
# Notes du mont Royal

[WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM](http://WWW.NOTESDUMONTROYAL.COM)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Bibliothèque nationale de France (BnF)



LES

MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES  
OUVRAGES DE GALLAND,

ET

ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.

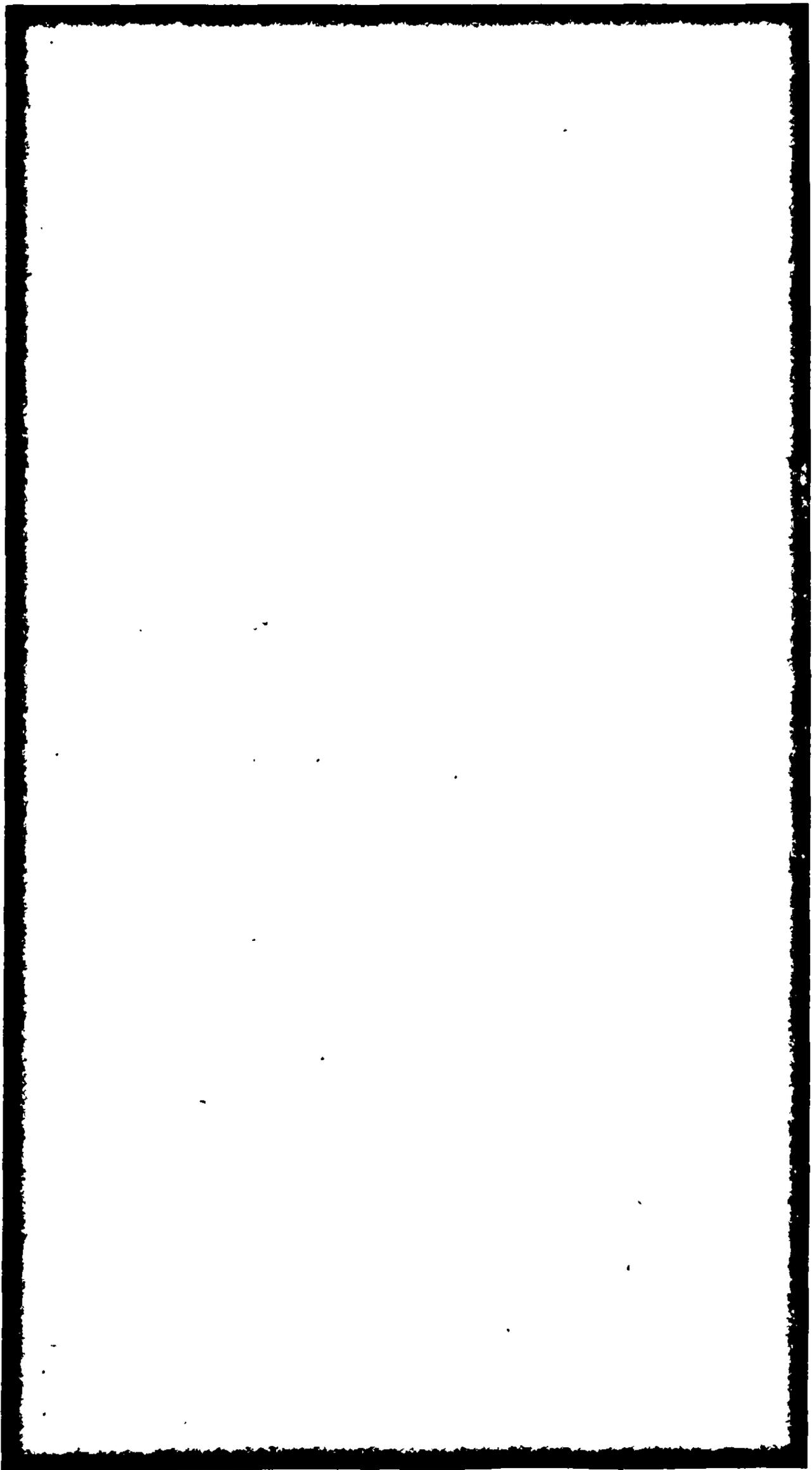
TOME SIXIÈME.

A PARIS,

CHEZ SALMON, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N<sup>o</sup> 19.

1825.



LES

MILLE ET UNE NUITS,

CONTES ARABES.

986

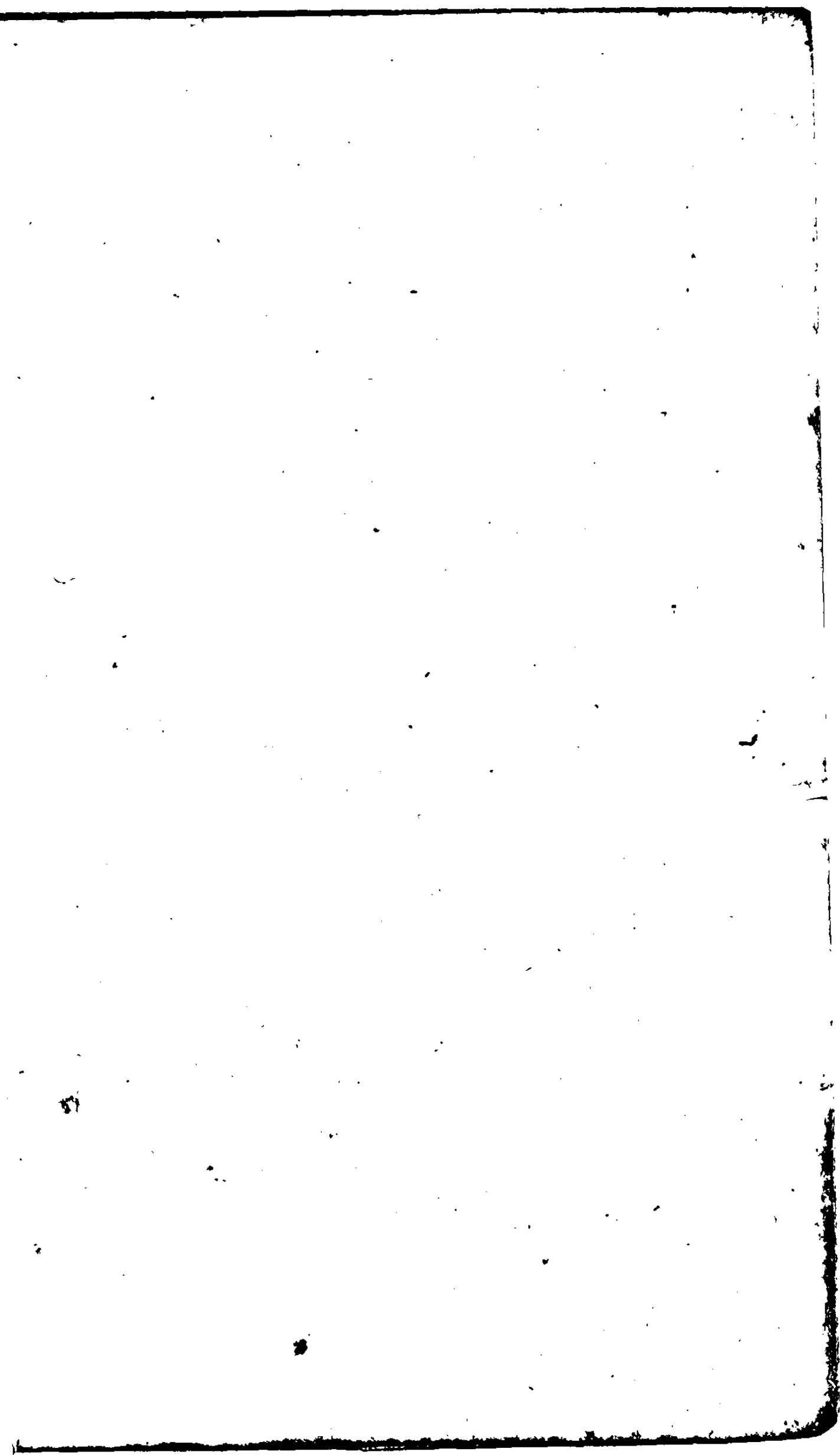
9012

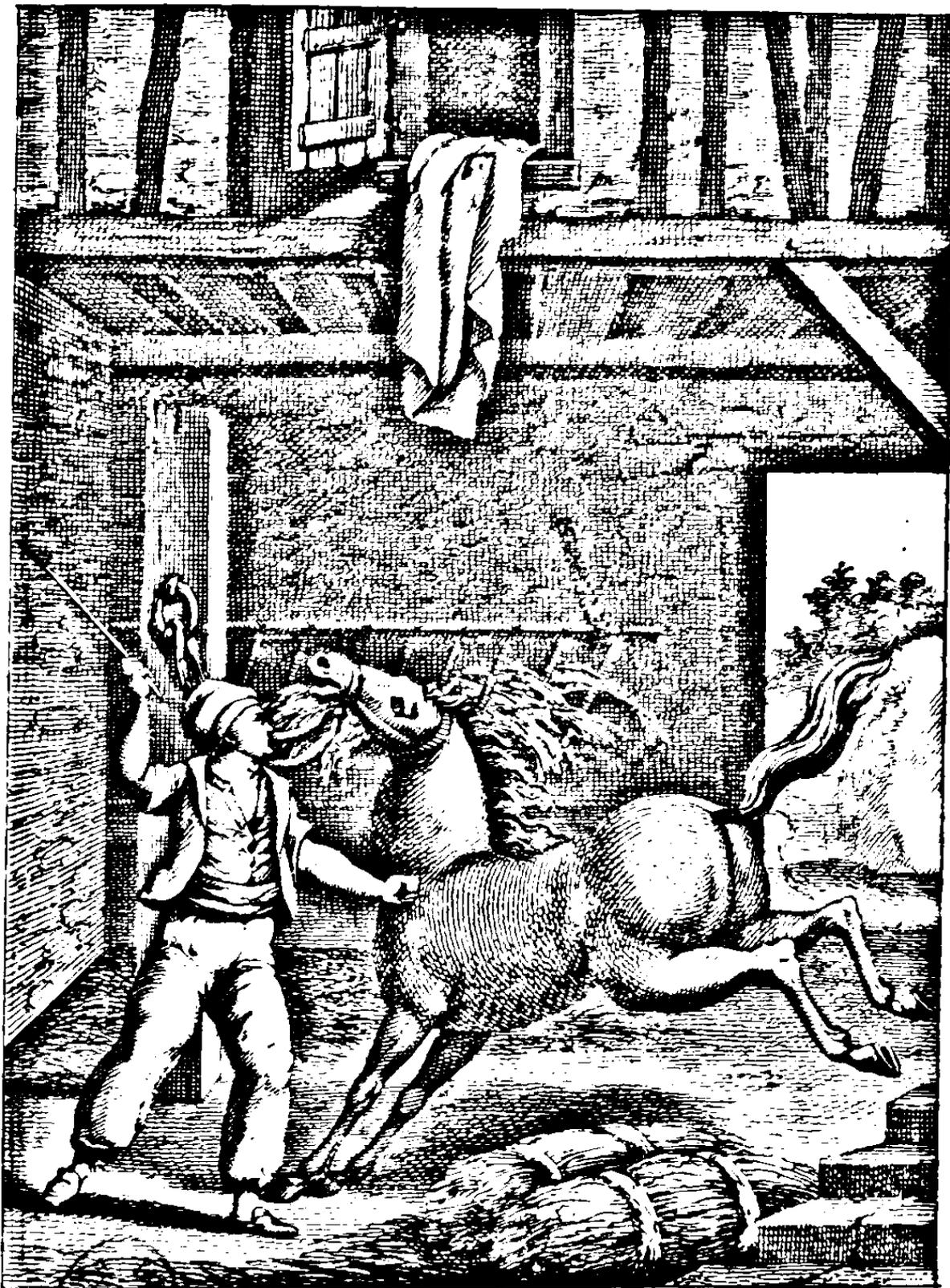
Narrative 1877

EL

---

COULOMMIERS,  
DE L'IMPRIMERIE DE BRODA





*Je lui <sup>MP</sup>châtai à grands coups de fouet, et si longtemps, que  
la <sup>MP</sup>laidie enfin m'obligea de cesser .*

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES,

TRADUITS EN FRANÇAIS PAR GALLAND;

NOUVELLE ÉDITION,

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES  
OUVRAGES DE GALLAND,

ET

ORNÉE DE HUIT JOLIES GRAVURES.



TOME SIXIÈME.

PARIS,

CHEZ SALMON, LIBRAIRE,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 19.

1825.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

PHYSICS 309

LECTURE NOTES

BY

1961

LES  
MILLE ET UNE NUITS,  
CONTES ARABES.

---

SUITE DE L'HISTOIRE

DU PRINCE ZEYN ALASNAM, ET DU ROI  
DES GÉNIES.

LE prince Alasnam se reposa quelques jours chez Mobarec. Ensuite il lui dit : « Partons pour Bagdad ; allous-y chercher une fille pour le roi des génies. » « Hé ! ne sommes-nous pas au grand Caire ? » répondit Mobarec ; « n'y trouverons-nous pas bien de belles filles ? » « Vous avez raison, » reprit le prince ; « mais comment ferons-nous pour découvrir les endroits où elles sont ? » « Ne vous mettez point en peine de cela, » seigneur, répliqua Mobarec ; je connais

une vieille femme fort adroite ; je la veux charger de cet emploi : elle s'en acquittera fort bien. »

Effectivement , la vieille eut l'adresse de faire voir au prince un grand nombre de très-belles filles de quinze ans ; mais lorsqu'après les avoir regardées, il venait à consulter son miroir, la fatale pierre de touche de leur vertu, la glace se ternissait toujours. Toutes les filles de la cour et de la ville, qui se trouvèrent dans leur quinzième année, subirent l'examen l'une après l'autre ; et jamais la glace ne se conserva pure et nette.

Quand ils virent qu'ils ne pouvaient rencontrer des ~~filles~~ chastes au Caire, ils allèrent à Bagdad. Ils louèrent un palais magnifique dans un des plus beaux quartiers de la ville. Ils commencèrent à faire bonne chère. Ils tenaient table ouverte ; et après que tout le monde avait mangé dans le palais, on portait le reste aux derviches, qui par-là subsistaient commodément.

Or, il y avait dans le quartier un iman ap-

pelé Boubekir Muzein. C'était un homme vain, fier et envieux. Il haïssait les gens riches, seulement parce qu'il était pauvre. Sa misère l'aigrissait contre la prospérité de son prochain. Il entendit parler de Zeyn Alasnam, et de l'abondance qui régnait chez lui. Il ne lui en fallut pas davantage pour prendre ce prince en aversion. Il poussa même la chose si loin, qu'un jour dans la mosquée il dit au peuple, après la prière du soir : « O mes frères, j'ai ouï dire qu'il est venu loger dans notre quartier un étranger qui dépense tous les jours des sommes immenses. Que sait-on ? Cet inconnu est peut-être un scélérat qui aura volé dans son pays des biens considérables, et il vient dans cette grande ville se donner du bon temps. Prenons-y garde, mes frères, si le calife apprend qu'il y a un homme de cette sorte dans notre quartier, il est à craindre qu'il ne nous punisse de ne l'en avoir pas averti. Pour moi, je vous déclare que je m'en lave les mains, et que, s'il en arrive quelque accident, ce ne sera pas ma faute. » Le peuple,

qui se laisse aisément persuader, cria tout d'une voix à Boubekir : « C'est votre affaire , docteur ; faites savoir cela au conseil. » Alors l'iman, satisfait, se retira chez lui, et se mit à composer un mémoire, résolu de le présenter le lendemain au calife.

Mais Mobarec, qui avait été à la prière, et qui avait entendu comme les autres le discours du docteur, mit cinq cents sequins d'or dans un mouchoir, fit un paquet de plusieurs étoffes de soie ; et s'en alla chez Boubekir. Le docteur lui demanda d'un ton brusque ce qu'il souhaitait. « O docteur ! lui répondit Mobarec d'un air doux, en lui mettant entre les mains l'or et les étoffes, je suis votre voisin et votre serviteur : je viens de la part du prince Zeyn qui demeure en ce quartier. Il a entendu parler de votre mérite, et il m'a chargé de vous venir dire qu'il souhaitait de faire connaissance avec vous. En attendant, il vous prie de recevoir ce petit présent. » Boubekir fut transporté de joie, et répondit à Mobarec : « De grâce, seigneur, demandez bien pardon au prince

pour moi. Je suis tout honteux de ne l'avoir point encore été voir ; mais je réparerai ma faute, et dès demain j'irai lui rendre mes devoirs. »

En effet, le jour suivant, après la prière du matin, il dit au peuple : « Sachez, mes frères, qu'il n'y a personne qui n'ait ses ennemis. L'envie attaque principalement ceux qui ont de grands biens. L'étranger dont je vous parlais hier au soir, n'est point un méchant homme, comme quelques gens malintentionnés me l'ont voulu faire accroire ; c'est un jeune prince qui a mille vertus. Gardons-nous bien d'en aller faire quelque mauvais rapport au calife. »

Boubekir, par ce discours, ayant effacé de l'esprit du peuple l'opinion qu'il avait donnée de Zeyn le soir précédent, s'en retourna chez lui. Il prit ses habits de cérémonie, et alla voir le jeune prince qui le reçut très agréablement. Après plusieurs complimens de part et d'autre, Boubekir dit au prince : « Seigneur, vous proposez-vous d'être long-temps à Bagdad ? » « J'y demeurerai, lui répondit Zeyn, jusqu'à

ce que j'aie trouvé une fille qui soit dans sa quinzième année, qui soit parfaitement belle, et si chaste qu'elle n'ait jamais connu d'homme, ni souhaité d'en connaître. » « Vous cherchez une chose assez rare, répliqua l'iman, et je craindrais fort que votre recherche ne fût inutile, si je ne savais pas où il y a une fille de ce caractère-là. Son père a été visir autrefois ; mais il a quitté la cour, et vit depuis longtemps dans une maison écartée, où il se donne tout entier à l'éducation de sa fille. Je vais, seigneur ; si vous voulez, la lui demander pour vous : je ne doute pas qu'il ne soit ravi d'avoir un gendre de votre naissance. » « N'allons pas si vite, repartit le prince : je n'épouserai point cette fille, que je ne sache auparavant si elle me convient. Pour sa beauté, je puis m'en fier à vous ; mais à l'égard de sa vertu, quelles assurances m'en pouvez-vous donner ? » Hé ! quelles assurances en voulez-vous avoir ? dit Boubekir. » « Il faut que je la voie en face, répondit Zeyn ; je n'en veux pas davantage pour me déterminer. » « Vous vous connaissez donc

bien en physionomies? reprit l'iman en souriant. Hé bien, venez avec moi chez son père; je le prierai de vous la laisser voir un moment en sa présence. »

Muzein conduisit le prince chez le visir, qui ne fut pas plus tôt instruit de la naissance et du dessein de Zeyn, qu'il fit venir sa fille et lui ordonna d'ôter son voile. Jamais une beauté si parfaite et si piquante ne s'était présentée aux yeux du jeune roi de Balsora; il en demeura surpris. Dès qu'il put éprouver si cette fille était aussi chaste que belle, il tira son miroir, et la glace se conserva pure et nette.

Quand il vit qu'il avait enfin trouvé une jeune fille telle qu'il la souhaitait, il pria le visir de la lui accorder. Aussitôt on envoya chercher le cadi, qui vint. On fit le contrat et la prière du mariage. Après cette cérémonie, Zeyn mena le visir en sa maison, où il le régala magnifiquement, et lui fit des présents considérables. Ensuite il envoya une infinité de bijoux à la mariée par Mobarec, qui la

lui amena chez lui, où les noccs furent célébrées avec toute la pompe qui convenait au rang de Zeyn. Quand tout le monde se fut retiré, Mobarec dit à son maître : « Allons, seigneur, ne demeurons pas plus long-temps à Bagdad; reprenons le chemin du Caire. Souvenez-vous de la promesse que vous avez faite au roi des génies. » « Partons, répondit le prince; il faut que je m'en acquitte avec fidélité. Je vous avouerai pourtant, mon cher Mobarec, que si j'obéis au roi des génies, ce n'est pas sans violence. La personne que je viens d'épouser est charmante et je suis tenté de l'emmenner à Balsora pour la placer sur le trône. » « Ah! seigneur, répliqua Mobarec, gardez-vous bien de céder à votre envie! Rendez-vous maître de vos passions; et quelque chose qu'il vous en puisse coûter, tenez parole au roi des génies. » « Hé bien, Mobarec, dit le prince, ayez donc soin de me cacher cette aimable fille; que jamais elle ne s'offre à mes yeux : peut-être même ne l'ai-je que trop vue. »

Mobarec fit faire les préparatifs du départ. Ils retournèrent au Caire, et de là prirent la route de l'île du roi des génies. Lorsqu'ils y furent, la fille, qui avait fait le voyage en litière, et que le prince n'avait point vue depuis le jour des noces, dit à Mobarec : « En quels lieux sommes-nous ? Serons-nous bientôt dans les états du prince mon mari ? » « Madame, répondit Mobarec, il est temps de vous détromper. Le prince Zeyn ne vous a épousée que pour vous tirer du sein de votre père. Ce n'est point pour vous rendre souveraine de Balsora qu'il vous a donné sa foi; c'est pour vous livrer au roi des génies qui lui a demandé une fille de votre caractère. » A ces mots elle se mit à pleurer amèrement, ce qui attendrit fort le prince et Mobarec. « Ayez pitié de moi, leur disait-elle : je suis une étrangère; vous répondrez devant Dieu de la trahison que vous m'avez faite. »

Ses larmes et ses plaintes furent inutiles. On la présenta au roi des génies, qui, après l'avoir regardée avec attention, dit à Zeyn :

« Prince, je suis content de vous. La fille que vous m'avez amenée est charmante et chaste; et l'effort que vous avez fait pour me tenir parole, m'est agréable. Retournez dans vos états. Quand vous entrerez dans la chambre souterraine où sont les huit statues, vous y trouverez la neuvième que je vous ai promise : je vais l'y faire transporter par mes génies. » Zeyn remercia le roi, et reprit la route du Caire avec Mobarec; mais il ne demeura pas long-temps dans cette ville : l'impatience de recevoir la neuvième statue lui fit précipiter son départ. Cependant il ne laissait pas de penser souvent à la fille qu'il avait épousée; et se reprochant la tromperie qu'il lui avait faite; il se regardait comme la cause et l'instrument de son malheur. « Hélas! disait-il en lui-même, je l'ai enlevée aux tendresses de son père pour la sacrifier à un génie! O beauté sans pareille, vous méritiez un meilleur sort! »

Le prince Zeyn, occupé de ces pensées, arriva enfin à Balsora, où ses sujets, charmés de son retour, firent de grandes réjouissances.

Il alla d'abord rendre compte de son voyage à la reine sa mère, qui fut ravie d'apprendre qu'il avait obtenu la neuvième statue. « Allons, mon fils, dit-elle, allons la voir, car elle est sans doute dans le souterrain, puisque le roi des génies vous a dit que vous l'y trouveriez. » Le jeune roi et sa mère, tous deux pleins d'impatience de voir cette statue merveilleuse, descendirent dans le souterrain, et entrèrent dans la chambre des statues. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'au lieu d'une statue de diamans, ils aperçurent sur le neuvième piédestal une fille parfaitement belle, que le prince reconnut pour celle qu'il avait conduite dans l'île des Génies. « Prince, lui dit la jeune fille, vous êtes fort étonné de me voir ici; vous vous attendiez à trouver quelque chose de plus précieux que moi, et je ne doute point qu'en ce moment vous ne vous repentiez d'avoir pris tant de peine; vous vous proposiez une plus belle récompense. » « Non, madame, répondit Zeyn; le ciel m'est témoin que j'ai plus d'une fois pensé manquer de foi au roi

des génies pour vous conserver à moi. De quelque prix que puisse être une statue de diamans, vaut-elle le plaisir de vous posséder? Je vous aime mieux que tous les diamans et toutes les richesses du monde. »

Dans le temps qu'il achevait de parler, on entendit un coup de tonnerre qui fit trembler le souterrain. La mère de Zeyn en fut épouvantée; mais le roi des génies, qui parut aussitôt, dissipa sa frayeur. « Madame, lui dit-il, je protège et j'aime votre fils. J'ai voulu voir si, à son âge, il serait capable de dompter ses passions. Je sais bien que les charmes de cette jeune personne l'ont frappé, et qu'il n'a pas tenu exactement la promesse qu'il m'avait faite de ne point souhaiter sa possession; mais je connais trop la fragilité de la nature humaine pour m'en offenser, et je suis charmé de sa retenue. Voilà cette neuvième statue que je lui destinais : elle est plus rare et plus précieuse que les autres. Vivez, Zeyn, poursuivit-il en s'adressant au prince, vivez heureux avec cette jeune dame, c'est votre épouse; et si vous

voulez qu'elle vous garde une foi pure et constante, aimez-la toujours, mais aimez-la uniquement. Ne lui donnez point de rivale, et je répons de sa fidélité.» Le roi des génies disparut à ces paroles; et Zeyn, enchanté de la jeune dame, consumma son mariage dès le jour même, la fit proclamer reine de Balsora; et ces deux époux, toujours fidèles, toujours amoureux, passèrent ensemble un grand nombre d'années.

La sultane des Indes n'eut pas plus tôt fini l'histoire du prince Zeyn Alasnam, qu'elle demanda la permission d'en commencer une autre; ce que Schahriar lui ayant accordé pour la prochaine nuit, parce que le jour allait bientôt paraître, cette princesse en fit le récit dant ces termes :

## HISTOIRE

## DE CODADAD ET DE SES FRÈRES.

CEUX qui ont écrit l'histoire du royaume de Dyarbekir, rapportent que dans la ville de Harran régnait autrefois un roi très-magnifique et très-puissant. Il n'aimait pas moins ses sujets qu'il n'en était aimé. Il avait mille vertus, et il ne lui manquait, pour être parfaitement heureux, que d'avoir un héritier. Quoiqu'il eût dans son sérail les plus belles femmes du monde, il ne pouvait avoir d'enfans. Il en demandait sans cesse au ciel : et une nuit, pendant qu'il goûtait la douceur du sommeil, un homme de bonne mine, ou plutôt un prophète, lui apparut et lui dit :

« Tes prières sont exaucées ; tu as enfin obtenu ce que tu désirais. Lève-toi aussitôt que tu seras réveillé, mets-toi en prières, et fais

» deux génuflexions ; après cela , va dans les  
» jardins de ton palais , appelle ton jardinier ,  
» et lui ordonne de t'apporter une grenade ;  
» manges-en tant de grains qu'il te plaira , et  
» tes souhaits seront comblés. »

Le roi , rappelant ce songe à son réveil , en rendit grâces au ciel. Il se leva , se mit en prières , fit deux génuflexions ; puis il alla dans les jardins , où il prit cinquante grains de grenade qu'il compta l'un après l'autre , et qu'il mangea. Il avait cinquante femmes qui partageaient son lit ; elles devinrent toutes grosses ; mais il y en eut une , nommée Pirouzé , dont la grossesse ne parut point. Il conçut de l'aversion pour cette dame , il voulait la faire mourir. « Sa stérilité , disait-il , est une marque certaine que le ciel ne trouve pas Pirouzé digne d'être mère d'un prince. Il faut que je purge le monde d'un objet odieux au Seigneur. » Il formait cette cruelle résolution ; mais son visir l'en détourna , en lui représentant que toutes les femmes n'étaient pas du même tempérament , et qu'il n'était pas impossible que

Pirouzé fût-grosse , quoique sa grossesse ne se déclarât point encore. « Hé bien , reprit le roi , qu'elle vive ; mais qu'elle sorte de ma cour , car je ne puis la souffrir. » « Que votre majesté , répliqua le visir , l'envoie chez le prince Samer , votre cousin. » Le roi goûta cet avis ; il envoya Pirouzé à Samarie avec une lettre , par laquelle il mandait à son cousin de la bien traiter ; et si elle était grosse , de lui donner avis de son accouchement.

Pirouzé ne fut pas arrivée dans ce pays-là , qu'on s'aperçut qu'elle était enccinte ; et enfin elle accoucha d'un prince plus beau que le jour. Le prince de Samarie écrivit aussitôt au roi de Harran pour lui faire part de l'heureuse naissance de ce fils , et l'en féliciter. Le roi en eut beaucoup de joie , et fit une réponse au prince Samer en ces termes :

« Mon cousin , toutes mes autres femmes  
» ont mis aussi au monde chacune un prince ,  
» de sorte que nous avons ici un grand nom-  
» bre d'enfans. Je vous prie d'élever celui de  
» Pirouzé , de lui donner le nom de Coda-

» dad\*, et vous me l'enverrez quand je vous le  
» manderai. »

Le prince de Samarie n'épargna rien pour l'éducation de son neveu. Il lui fit apprendre à monter à cheval, à tirer de l'arc, et toutes les autres choses qui conviennent aux fils des rois, si bien que Codadad à dix-huit ans pouvait passer pour un prodige. Ce jeune prince se sentant un courage digne de sa naissance, dit un jour à sa mère : « Madame, je commence à m'ennuyer à Samarie : je sens que j'aime la gloire, permettez-moi d'aller chercher les occasions d'en acquérir dans les périls de la guerre. Le roi de Harran, mon père, a des ennemis. Quelques princes ses voisins veulent troubler son repos. Que ne m'appelle-t-il à son secours ? Pourquoi me laisse-t-il dans l'enfance si longtemps ? Ne devrais-je pas être dans sa cour ? Pendant que tous mes frères ont le bonheur de combattre à ses côtés, faut-il que je passe ici

---

\* Dieudonné.

ma vie dans l'oisiveté ? » « Mon fils , lui répondit Pirouzé, je n'ai pas moins d'impatience que vous de voir votre nom fameux. Je voudrais que vous vous fussiez déjà signalé contre les ennemis du roi votre père ; mais il faut attendre qu'il vous demande. » « Non, madame, répliqua Codadad, je n'ai que trop attendu. Je meurs d'envie de voir le roi, et je suis tenté de lui offrir mes services comme un jeune inconnu. Il les acceptera sans doute, et je ne me découvrirai qu'après avoir fait mille actions glorieuses : je veux mériter son estime avant qu'il me reconnaisse. » Pirouzé approuva cette généreuse résolution ; et de peur que le prince Samer ne s'y opposât, Codadad, sans la lui communiquer, sortit un jour de Samarie comme pour aller à la chasse.

Il était monté sur un cheval blanc qui avait une bride et des fers d'or, une selle avec une housse de satin bleu toute parsemée de perles. Il avait un sabre dont la poignée était d'un seul diamant, et le fourreau de bois de sandal tout garni d'émeraudes et de rubis. Il portait sur

ses épaules son carquois et son arc; et dans cet équipage, qui relevait merveilleusement sa bonne mine, il arriva dans ville de Harran. Il trouva bientôt moyen de se faire présenter au roi, qui, charmé de sa beauté de sa taille avantageuse, ou peut-être entraîné par la force du sang, lui fit un accueil favorable, et lui demanda son nom et sa qualité. « Sire, répondit Codadad, je suis fils d'un émir du Caire. Le désir de voyager m'a fait quitter ma patrie; et comme j'ai appris, en passant par vos états, que vous étiez en guerre avec quelques-uns de vos voisins, je suis venu dans votre cour pour offrir mon bras à votre majesté. » Le roi l'accabla de caresses, et lui donna de l'emploi dans ses troupes. Ce jeune prince ne tarda guère à faire remarquer sa valeur. Il s'attira l'estime des officiers, excita l'admiration des soldats, et comme il n'avait pas moins d'esprit que de courage, il gagna si bien les bonnes grâces du roi, qu'il devint bientôt son favori. Tous les jours les ministres et les autres courtisans ne manquaient point d'aller voir Co-

dadad et ils recherchaient avec autant d'empressement son amitié, qu'ils négligeaient celle des autres fils du roi. Ces jeunes princes ne purent s'en apercevoir sans chagrin ; et s'en prenant à l'étranger, ils conçurent tous pour lui une extrême haine. Cependant le roi, l'aimant de plus en plus tous les jours, ne se lassait point de lui donner des marques de son affection. Il le voulait avoir sans cesse auprès de lui. Il admirait ses discours pleins d'esprit de sa sagesse ; et pour faire voir jusqu'à quel point il le croyait sage et prudent, il lui confia la conduite des autres princes, quoiqu'il fût de leur âge ; de manière que voilà Codadad gouverneur de ses frères.

Cela ne fit qu'irriter leur haine : « Comment donc, dirent-ils, le roi ne se contente pas d'aimer un étranger plus que nous, il veut encore qu'il soit notre gouverneur, et que nous ne fassions rien sans sa permission ! C'est ce que nous ne devons pas souffrir. Il faut nous défaire de cet étranger. » « Nous n'avons, disait l'un, qu'à l'aller chercher tous ensemble, et le

faire tomber sous nos coups. » « Non, non, disait l'autre, gardons-nous bien de nous l'immoler nous-même, sa mort nous rendrait odieux au roi, qui, pour nous en punir, nous déclarerait tous indignes de régner. Perdons l'étranger adroitement. Demandons-lui permission d'aller à la chasse, et quand nous serons loin de ce palais, nous prendrons le chemin d'une autre ville, où nous irons passer quelque temps, Notre absence étonnera le roi, qui, ne nous voyant pas revenir, perdra patience, et fera peut-être mourir l'étranger; il le chassera du moins de sa cour pour nous avoir permis de sortir du palais. »

Tous les princes applaudirent à cet artifice. Ils vont trouver Codadad, et le prient de leur permettre d'aller prendre le divertissement de la chasse, en lui promettant de revenir le même jour. Le fils de Pirouzé donna dans le piège : il accorda la permission que ses frères lui demandaient. Ils partirent et ne revinrent point. Il y avait déjà trois jours qu'ils étaient absens, lorsque le Roi dit à Codadad :

« Où sont les princes ? Il y a long-temps que je ne les à vus. » « Sire , répondit-il , après avoir fait une profonde révérence , ils sont à la chasse depuis trois jours ; ils m'avaient pourtant promis qu'ils reviendraient plus tôt. » Le roi devint inquiet , et son inquiétude augmenta lorsqu'il vit que le lendemain les princes ne paraissaient point encore. Il ne put retenir sa colère : « Imprudent étranger , dit-il à Coddadad , devais-tu laisser partir mes fils sans les accompagner ? Est-ce ainsi que tu t'acquittes de l'emploi dont je t'ai chargé ? Va les chercher tout à l'heure et me les amène ; autrement ta perte est assurée. »

Ces paroles glacèrent d'effroi le malheureux fils de Pirouzé. Il se revêtit de ses armes , monta promptement à cheval. Il sort de la ville ; et comme un berger qui a perdu son troupeau , il cherche partout ses frères dans la campagne ; il s'informe dans tout les villages si on ne les a point vus ; et n'en apprenant aucune nouvelle , il s'abandonne à la plus vive douleur. « Ah , mes frères ! s'écria-t-il , qu'é-

tes-vous devenus? Seriez-vous au pouvoir de nos ennemis? Ne serai-je venu à la cour de Harran que pour causer au roi un déplaisir si sensible? Il était inconsolable d'avoir permis aux princes d'aller à la chasse, ou de ne les avoir point accompagnés.

Après quelques jours employés à une recherche vaine, il arriva dans une plaine d'une étendue prodigieuse, au milieu de laquelle il y avait un palais bâti de marbre noir. Il s'en approche, et voit à une fenêtre une dame parfaitement belle, mais parée de sa seule beauté; car elle avait les cheveux épars, des habits déchirés, et l'on remarquait sur son visage toutes les marques d'une profonde affliction. Sitôt qu'elle aperçut Codadad, et qu'elle jugea qu'il pouvait l'entendre, elle lui adressa ces paroles : « O jeune homme! éloigne-toi de ce palais funeste, ou bien tu te verras bientôt en la puissance du monstre qui l'habite. Un nègre qui se repaît de sang humain fait ici sa demeure; il arrête toutes les personnes que leur mauvaise fortune fait passer par cette plai-

ne, et il les enferme dans de sombres cachots, d'où il ne les tire que pour les dévorer. »

« Madame, lui répondit Codadad, apprenez-moi qui vous êtes, et ne vous mettez point en peine du reste. » « Je suis une fille de qualité du Caire, repartit la dame; je passais bien près de ce château pour aller à Bagdad; je rencontraï le nègre, qui tua tous mes domestiques, et m'amena ici. Je voudrais n'avoir rien à craindre que la mort; mais pour comble d'infortune, ce monstre veut que j'aie de la complaisance pour lui; et si dès demain je ne me rends pas sans effort à sa brutalité, je dois m'attendre à la dernière violence. Encore une fois, poursuivit-elle, sauve-toi, le nègre va bientôt revenir; il est sorti pour poursuivre quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin dans la plaine. Tu n'as pas de temps à perdre, et je ne sais pas même si, par une prompte fuite tu pourras lui échapper. »

Elle n'eut pas achevé ces mots que le nègre parut. C'était un homme d'une grandeur démesurée et d'une mine effroyable. Il montait

un puissant cheval de Tartarie, et portait un cimenterre si large et si pesant, que lui seul pouvait s'en servir. Le prince l'ayant aperçu, fut étonné de sa taille monstrueuse. Il s'adressa au ciel pour le prier de lui être favorable; ensuite il tira son sabre, et attendit de pied ferme le nègre, qui, méprisant un si faible ennemi, le somma de se rendre sans combattre; mais Codadad fit connaître par sa contenance qu'il voulait défendre sa vie; car il s'approcha de lui et le frappa rudement au genou. Le nègre, se sentant blessé, poussa un cri si effroyable, que toute la plaine en retentit. Il devient furieux, il écume de rage; il se lève sur ses étriers, et veut frapper à son tour Codadad de son redoutable cimenterre. Le coup fut porté avec tant de roideur, que c'était fait du jeune prince, s'il n'eût pas eu l'adresse de l'éviter en faisant faire un mouvement à son cheval. Le cimenterre fit dans l'air un horrible sifflement. Alors, avant que le nègre eût le temps de porter un second coup, Codadad lui en déchargea un sur le bras droit avec tant

à.

de force, qu'il le lui coupa. Le terrible cimenterre tomba avec la main qui le soutenait, et le nègre aussitôt, cédant à la violence du coup, vida les étriers, et fit retentir la terre du bruit de sa chute. En même temps le prince descendit de son cheval, se jeta sur son ennemi, et lui coupa la tête. En ce moment, la dame, dont les yeux avaient été témoins de ce combat, et qui faisait encore au ciel des vœux ardents pour ce jeune héros qu'elle admirait, fit un cri de joie, et dit à Codadad : « Prince (car la pénible victoire que vous venez de remporter, me persuade, aussi bien que votre air noble, que vous ne devez pas être d'une condition commune), achevez votre ouvrage : le nègre a les clefs de ce château ; prenez-les et venez me tirer de prison. » Le prince fouilla dans les poches du misérable qui était étendu sur la poussière, et y trouva plusieurs clefs.

Il ouvrit la première porte, et entra dans une grande cour, où il rencontra la dame qui venait au-devant de lui. Elle voulut se jeter à ses pieds pour mieux lui marquer sa

reconnaissance; mais il l'en empêcha. Elle loua sa valeur, et l'éleva au-dessus de tous les héros du monde. Il répondit à ses complimens; et comme elle lui parut encore plus aimable de près que de loin, je ne sais si elle sentait plus de joie de se voir délivrée de l'affreux péril où elle avait été, que lui d'avoir rendu cet important service à une si belle personne.

Leurs discours furent interrompus par des cris et des gémissemens. « Qu'entends-je? s'écria Codadad; d'où partent ces voix pitoyables qui frappent mes oreilles? » « Seigneur, dit la dame en lui montrant du doigt une porte basse qui était dans la cour, elles viennent de cet endroit: il y a là je ne sais combien de malheureux que leur étoile a fait tomber entre les mains du nègre; ils sont tous enchaînés, et chaque jour ce monstre en tirait un pour le manger. »

« C'est un surcroît de joie pour moi, reprit le jeune prince, d'apprendre que ma victoire sauve la vie à ces infortunés. Venez, madame, venez partager avec moi le plaisir de les met-

tre en liberté; vous pouvez juger par vous-même de la satisfaction que nous allons leur causer. » A ces mots, ils s'avancèrent vers la porte du cachot. A mesure qu'ils en approchaient, ils entendaient plus distinctement les plaintes des prisonniers. Codadad en était pénétré. Impatient de terminer leurs peines, il met promptement une de ces clés dans la serrure. D'abord il ne mit pas celle qu'il fallait; il en prend une autre; et au bruit qu'il fait, tous ces malheureux, persuadés que c'est le nègre qui vient, selon sa coutume, leur apporter à manger et en même temps se saisir d'un de leurs compagnons, redoublèrent leurs cris et leurs gémissemens. On entendait des voix lamentables qui semblaient sortir du centre de la terre.

Cependant le prince ouvrit la porte, et trouva un escalier assez roide, par où il descendit dans une vaste et profonde cave, qui recevait un faible jour par un soupirail, et où il y avait plus de cent personnes attachées à des pieux, les mains liées. « Infortunés voyageurs, leur dit-il, misérables victimes,

qui n'attendez que le moment d'une mort cruelle, rendez grâces au ciel qui vous délivre aujourd'hui par le secours de mon bras ! J'ai tué l'horrible nègre dont vous deviez être la proie, et je viens briser vos fers. » Les prisonniers n'eurent pas si tôt entendu ces paroles, qu'ils poussèrent tous ensemble un cri mêlé de surprise et de joie. Codadad et la dame commencèrent à les délier ; et à mesure qu'ils les déliaient, ceux qui se voyaient débarrassés de leurs chaînes, aidaient à défaire celles des autres ; de manière qu'en peu de temps ils furent tous en liberté.

Alors ils se mirent à genoux, et après avoir remercié Codadad de ce qu'il venait de faire pour eux, ils sortirent de la cave ; et quand ils furent dans la cour, de quel étonnement fut frappé le prince de voir parmi ces prisonniers ses frères qu'il cherchait et qu'il n'espérait plus rencontrer ! « Ah ! princes, s'écria-t-il en les apercevant, ne me trompé-je point ? Est-ce vous en effet que je vois ? Puis-je me flatter que je pourrai vous rendre au roi votre

père, qui est inconsolable de vous avoir perdus ? Mais n'en aura-t-il pas quelqu'un à pleurer ? Etes-vous tous envie ? Hélas ! la mort d'un seul d'entre vous suffit pour empoisonner la joie que je sens de vous avoir sauvés ! »

Les quarante-neuf princes se firent tous reconnaître à Codadad, qui les embrassa l'un après l'autre, et leur apprit l'inquiétude que leur absence causait au roi. Ils donnèrent à leur libérateur toutes les louanges qu'il méritait, aussi bien que les autres prisonniers, qui ne pouvaient trouver de termes assez forts à leur gré pour lui témoigner toute la reconnaissance dont ils se sentaient pénétrés. Codadad fit ensuite avec eux la visite du château, où il y avait des richesses immenses, des toiles fines, des brocarts d'or, des tapis de Perse, des satins de la Chine, et une infinité d'autres marchandises que le nègre avait prises aux caravanes qu'il avait pillées, et dont la plus grande partie appartenait aux prisonniers que Codadad venait de délivrer. Chacun

reconnut son bien et le réclama. Le prince leur fit prendre leurs ballots, et partagea même entr'eux le reste des marchandises. Puis il leur dit : « Comment ferez-vous pour porter vos étoffes ? Nous sommes ici dans un désert ; il n'y a pas d'apparence que vous trouviez des chevaux. » « Seigneur, répondit un des prisonniers, le nègre nous a volé nos chameaux avec nos marchandises. Peut-être sont-ils dans les écuries de ce château ? » « Cela n'est pas impossible, repartit Codadad ; il faut nous en éclaircir. » En même temps ils allèrent aux écuries, où non-seulement ils aperçurent les chameaux des marchands, mais même les chevaux des fils du roi de Harran ; ce qui les combla tous de joie. Il y avait dans les écuries quelques esclaves noirs, qui voyant tous les prisonniers délivrés, et jugeant par-là que le nègre avait été tué, prirent l'épouvante et la fuite, par des détours qui leur étaient connus. On ne songea point à les poursuivre. Tous les marchands, ravis d'avoir recouvré leurs chameaux et leurs marchandises, avec

leur liberté , se disposèrent à partir ; mais avant leur départ ils firent de nouveaux remerciemens à leur libérateur.

Quand ils furent partis, Codadad s'adressant à la dame , lui dit : « En quels lieux , madame , souhaitez-vous d'aller ? Où tendaient vos pas lorsque vous avez été surprise par le nègre ? Je prétends vous conduire jusqu'à l'endroit que vous avez choisi pour retraite , et je ne doute point que ces princes ne soient tous dans la même résolution. » Les fils du roi de Harran protestèrent à la dame qu'ils ne la quitteraient point qu'ils ne l'eussent rendue à ses parens.

« Princes , leur dit-elle , je suis d'un pays fort éloigné d'ici ; et outre que ce serait abuser de votre générosité que de vous faire faire tant de chemin , je vous avouerai que je suis pour jamais éloignée de ma patrie. Je vous ai dit tantôt que j'étais une dame du Caire ; mais après les bontés que vous me témoignez , et l'obligation que je vous ai , seigneur , ajouta-t-elle en regardant Codadad , j'aurais mauvaise

grâce de vous déguiser la vérité. Je suis fille de roi. Un usurpateur s'est emparé du trône de mon père, après lui avoir ôté la vie ; et pour conserver la mienne, j'ai été obligée d'avoir recours à la fuite. » A cet aveu, Codadad et ses frères prièrent la princesse de leur conter son histoire, en l'assurant qu'ils prenaient toute la part possible à ses malheurs, et qu'ils étaient disposés à ne rien épargner pour la rendre plus heureuse. Après les avoir remerciés des nouvelles protestations de service qu'ils lui faisaient, elle ne put se dispenser de satisfaire leur curiosité, elle commença de cette sorte le récit de ses aventures :

---

## HISTOIRE

### DE LA PRINCESSE DE DERYABAR.

IL y a dans une île une grande ville appelée Deryabar. Elle a été long-temps gouvernée par un roi puissant, magnifique et vertueux.

Ce prince n'avait point d'enfans , et cela seul manquait à son bonheur. Il adressait sans cesse des prières au ciel ; mais le ciel ne les exauça qu'à demi ; car la reine sa femme , après une longue attente, ne mit au monde qu'une fille.

« Je suis cette malheureuse princesse. Mon père eut plus de chagrin que de joie de ma naissance ; mais il se soumit à la volonté de Dieu. Il me fit élever avec tout le soin imaginable , résolu , puisqu'il n'avait point de fils , à m'apprendre l'art de régner , et à me faire occuper sa place après lui.

« Un jour qu'il prenait le divertissement de la chasse, il aperçut un âne sauvage. Il le poursuivit ; il se sépara du gros de la chasse, et son ardeur l'emporta si loin, que , sans songer qu'il s'égarait, il courut jusqu'à la nuit. Alors il descendit de cheval, et s'assit à l'entrée d'un bois dans lequel il avait remarqué que l'âne s'était jeté. A peine le jour venait de se fermer, qu'il aperçut entre les arbres une lumière qui lui fit juger qu'il n'était pas loin de quelque village. Il s'en réjouit, dans l'espé-

rance d'y aller passer la nuit , et d'y trouver quelqu'un qu'il pût envoyer aux gens de sa suite pour leur apprendre où il était. Il se leva , et marcha vers la lumière qui lui servait de fanal pour se conduire.

« Il connut bientôt qu'il s'était trompé : cette lumière n'était autre chose qu'un feu allumé dans une cabane. Il s'en approche , et voit avec étonnement un grand homme noir , ou plutôt un géant épouvantable qui était assis sur un sofa. Le monstre avait devant lui une grosse cruche de vin , et faisait rôtir sur des charbons un bœuf qu'il venait d'écorcher. Tantôt il portait la cruche à sa bouche , et tantôt il dépeçait ce bœuf et en mangeait des morceaux. Mais ce qui attira le plus l'attention du roi mon père fut une très-belle femme qu'il aperçut dans la cabane. Elle paraissait plongée dans une profonde tristesse ; elle avait les mains liées ; et l'on voyait à ses pieds un petit enfant de deux ou trois ans , qui , comme s'il eût déjà senti les malheurs de sa mère , pleurait sans relâche , et faisait retentir l'air de ses cris.

« Mon père , frappé de cet objet pitoyable , fut d'abord tenté d'entrer dans la cabane et d'attaquer le géant ; mais , faisait réflexion que ce combat serait inégal , il s'arrêta et résolut , puisque ses forces ne suffisaient pas , de s'en défaire par surprise . Cependant le géant , après avoir vidé la cruche et mangé plus de la moitié du bœuf , se tourna vers la femme , et lui dit : « Belle princesse , pourquoi m'obligez-vous par votre opiniâtreté à vous traiter avec rigueur ? Il ne tient qu'à vous d'être heureuse : vous n'avez qu'à prendre la résolution de m'aimer et de m'être fidèle , et j'aurai pour vous des manières plus douces . » « O satyre affreux ! répondit la dame ; n'espère pas que le temps diminue l'horreur que j'ai pour toi ! Tu seras toujours un monstre à mes yeux ! » Ces mots furent suivis de tant d'injures , que le géant en fut irrité . « C'en est trop , s'écria-t-il d'un ton furieux ; mon amour méprisé se convertit en rage ; ta haine excite enfin la mienne ; je sens qu'elle triomphe de mes désirs , et que je souhaite ta mort avec plus d'ardeur que je n'ai souhaité ta possession . » En ache-

vant ces paroles , il prend cette malheureuse femme par les cheveux , il la tient d'une main en l'air , et de l'autre , tirant son sabre , il s'apprête à lui couper la tête , lorsque le roi mon père décoche une flèche et perce l'estomac du géant , qui chancelle et tombe aussitôt sans vie.

« Mon père entra dans la cabane ; il délia les mains de la femme , lui demanda qui elle était , et par quelle aventure elle se trouvait là. « Seigneur , lui répondit-elle , il y a sur le rivage de la mer quelques familles sarrasines qui ont pour chef un prince qui est mon mari. Ce géant que vous venez de tuer était un de ses principaux officiers. Ce misérable conçut pour moi une passion violente , qu'il prit grand soin de cacher , jusqu'à ce qu'il pût trouver une occasion favorable d'exécuter le dessin qu'il forma de m'enlever. La fortune favorise plus souvent les entreprises injustes que les bonnes résolutions. Un jour le géant me surprit avec mon enfant dans un lieu écarté ; il nous enleva tous deux ; et pour rendre inutiles toutes les perquisitions qu'il jugeait bien que mon mari

ferait de ce rapt, il s'éloigna du pays qu'habitent les Sarrasins, et nous amena jusque dans ce bois, où il me retient depuis quelques jours. Quelque déplorable pourtant que soit ma destinée, je ne laisse point de sentir une secrète consolation, quand je pense que ce géant, tout brutal et tout amoureux qu'il ait été, n'a point employé la violence pour obtenir ce que j'ai toujours refusé à ses prières. Ce n'est pas qu'il ne m'ait cent fois menacée qu'il en viendrait aux plus fâcheuses extrémités, s'il ne pouvait vaincre autrement ma résistance; et je vous avoue que tout à l'heure, quand j'ai excité sa colère par mes discours, j'ai moins craint pour ma vie que pour mon honneur. Voilà, seigneur, continua la femme du prince des Sarrasins, voilà mon histoire; et je ne doute point que vous ne me trouviez assez digne de pitié pour ne pas vous repentir de m'avoir si généreusement secourue. »

« Oui, madame, lui dit mon père, vos malheurs m'ont attendri; j'en suis vivement touché, mais il ne tiendra pas à moi que votre

ort ne devienne meilleur. Demain , dès que le jour aura dissipé les ombres de la nuit , nous sortirons de ce bois ; nous chercherons le chemin de la grande ville de Deryabar , dont je suis le souverain ; et si vous l'avez pour agréable , vous logerez dans mon palais , jusqu'à ce que le prince votre époux vous vienne réclamer. »

« La dame sarrasine accepta la proposition ; et le lendemain elle suivit le roi mon père , qui trouva à la sortie du bois tous ses officiers qui avaient passé la nuit à le chercher , et qui étaient fort en peine de lui. Ils furent aussi ravis de le retrouver , qu'étonnés de le voir avec une dame dont la beauté les surprit. Il leur conta de quelle manière il l'avait rencontrée , et le péril qu'il avait couru en s'approchant de la cabane , où sans doute il aurait perdu la vie si le géant l'eût aperçu. Un des officiers prit la dame en croupe , et un autre porta l'enfant.

« Ils arrivèrent dans cet équipage au palais du roi mon père , qui donna un logement à la belle sarrasine , et fit élever son enfant avec

beaucoup de soin. La dame ne fut pas insensible aux bontés du roi : elle eut pour lui toute la reconnaissance qu'il pouvait souhaiter. Elle avait paru d'abord assez inquiète et impatiente de ce que son mari ne la réclamait point ; mais peu à peu elle perdit son inquiétude : les déférences que mon père avait pour elle, charmèrent son impatience ; et je crois qu'elle eût enfin su plus mauvais gré à la fortune de la rapprocher de ses parens , que de l'en avoir éloignée.

« Cependant le fils de cette dame devint grand ; il était fort bien fait , et comme il ne manquait pas d'esprit , il trouva moyen de plaire au roi mon père , qui prit pour lui beaucoup d'amitié. Tous les courtisans s'en aperçurent , et jugèrent que ce jeune homme pourrait m'épouser. Dans cette pensée , et le regardant déjà comme l'héritier de la couronne , ils s'attachaient à lui , et chacun s'efforçait de gagner sa confiance. Il pénétra le motif de leur attachement ; il s'en applaudit ; et , oubliant la distance qui était entre nos conditions , il se flatta dans l'espérance qu'en effet mon père l'aimait.

assez pour préférer son alliance à celle de tous les princes du monde. Il fit plus : le roi tarlant trop , à son gré , à lui offrir ma main , il eut la hardiesse de la lui demander. Quelque châtiment que méritât son audace , mon père se contenta de lui dire qu'il avait d'autres vues sur moi , et ne lui en fit pas plus mauvais visage. Le jeune homme fut irrité de ce refus : cet orgueilleux se sentit aussi choqué du mépris qu'on faisait de sa recherche , que s'il eût demandé une fille du commun , ou qu'il eût été d'une naissance égale à la mienne. Il n'en demeura pas là ; il résolut de se venger du roi ; et par une ingratitude dont il est peu d'exemples , il conspira contre lui : il le poignarda , et se fit proclamer roi de Deryabar , par un grand nombre de personnes mécontentes dont il sut ménager le chagrin. Son premier soin , dès qu'il se vit défait de mon père , fut de venir lui-même dans mon appartement à la tête d'une partie des conjurés. Son dessein était de m'ôter la vie , ou de m'obliger par force à l'épouser. Mais j'eus le temps de lui

échapper : tandis qu'il était occupé à égorger mon père, le grand-visir, qui avait toujours été fidèle à son maître, vint m'arracher du palais, et me mit en sûreté dans la maison d'un de ses amis, où il me retint jusqu'à ce qu'un vaisseau, secrètement préparé par ses soins, fût en état de faire voile. Alors je sortis de l'île, accompagnée seulement d'une gouvernante et de ce généreux ministre, qui aimait mieux suivre la fille de son maître, et s'associer à ses malheurs, que d'obéir au tyran.

« Le grand-visir se proposait de me conduire dans les cours des rois voisins, d'implorer leur assistance, et de les exciter à venger la mort de mon père; mais le ciel n'approuva pas une résolution qui nous paraissait si raisonnable. Après quelques jours de navigation, il s'éleva une tempête si furieuse, que malgré l'art de nos matelots, notre vaisseau emporté par la violence des vents et des flots se brisa contre un rocher. Je ne m'arrêterai point à vous faire la description de notre naufrage; je vous peindrais mal de quelle manière

na gouvernante , le grand-visir et tous ceux qui m'accompagnaient , furent engloutis dans les abîmes de la mer : la frayeur dont j'étais saisie ne me permit pas de remarquer toute l'horreur de notre sort. Je perdis le sentiment ; et soit que j'eusse été portée par quelque débris du vaisseau sur la côte , soit que le ciel , qui me réservait à d'autres malheurs , eût fait un miracle pour me sauver , quand j'eus repris mes esprits , je me trouvai sur le rivage.

« Souvent les malheurs nous rendent injustes : au lieu de remercier Dieu de la grâce particulière que j'en recevais , je ne levai les yeux au ciel que pour lui faire des reproches de m'avoir sauvée. Loin de pleurer le visir et ma gouvernante , j'enviais leur destinée , et peu à peu ma raison cédant aux affreuses images qui me troublaient , je pris la résolution de me jeter dans la mer. J'étais prête à m'y lancer , lorsque j'entendis derrière moi un grand bruit d'hommes et de chevaux. Je tournai aussitôt la tête pour voir ce que c'était , et je vis plusieurs cavaliers armés , parmi lesquels il y en

avait un monté sur un cheval arabe : celui-là portait une robe brodée d'argent avec une ceinture de pierreries , et il avait une couronne d'or sur la tête. Quand je n'aurais pas jugé à son habillement que c'était le maître des autres , je m'en serais aperçue à l'air de grandeur qui était répandu dans toute sa personne. C'était un jeune homme parfaitement bien fait , et plus beau que le jour. Surpris de voir en cet endroit une jeune dame seule , il détacha quelques-uns de ses officiers pour venir me demander qui j'étais. Je ne leur répondis que par des pleurs. Comme le rivage était couvert de débris de notre vaisseau , ils jugèrent qu'un navire venait de se briser sur la côte , et que j'étais sans doute une personne échappée du naufrage. Cette conjecture et la vive douleur que je faisais paraître , irritèrent la curiosité des officiers , qui commencèrent à me faire mille questions , en m'assurant que leur roi était un prince généreux , et que je trouverais dans sa cour de la consolation.

« Leur roi , impatient d'apprendre qui je

pouvais être, s'ennuya d'attendre le retour de ses officiers : il s'approcha de moi ; il me regarda avec beaucoup d'attention ; et comme je ne cessais pas de pleurer et de m'affliger, sans pouvoir répondre à ceux qui m'interrogeaient, il leur défendit de me fatiguer davantage par leurs questions ; et s'adressant à moi : « Madame, me dit-il, je vous conjure de modérer l'excès de votre affliction. Si le ciel en colère vous fait éprouver sa rigueur, faut-il pour cela vous abandonner au désespoir ? Ayez, je vous prie, plus de fermeté : la fortune qui vous persécute est inconstante ; votre sort peut changer. J'ose même vous assurer que si vos malheurs peuvent être soulagés, ils le seront dans mes états. Je vous offre mon palais : vous demeurerez auprès de la reine ma mère, qui s'efforcera, par ses bons traitemens, d'adoucir vos peines. Je ne sais point encore qui vous êtes, mais je sens que je m'intéresse déjà pour vous. »

« Je remerciai le jeune homme de ses bontés ; j'acceptai les offres obligeantes qu'il me faisait, et pour lui montrer que je n'en étais

pas indigne, je lui découvris ma condition. Je lui peignis l'audace du jeune Sarrasin, et je n'eus besoin que de raconter simplement mes malheurs pour exciter sa compassion et celle de tous ses officiers qui m'écoutaient. Le prince, après que j'eus cessé de parler, reprit la parole, et m'assura de nouveau qu'il prenait beaucoup de part à mon infortune. Il me conduisit ensuite à son palais, où il me présenta à la reine sa mère. Là, il fallut recommencer le récit de mes aventures et renouveler les larmes. La reine se montra très-sensible à mes chagrins, et conçut pour moi une tendresse extrême. Le roi son fils, de son côté, devint éperdûment amoureux de moi, et m'offrit bientôt sa couronne et sa main. J'étais encore si occupée de mes disgrâces, que le prince, tout aimable qu'il était, ne fit pas sur moi toute l'impression qu'il aurait pu faire dans un autre temps. Cependant, pénétrée de reconnaissance, je ne refusai point de faire son bonheur : notre mariage se fit avec toute la pompe imaginable.

« Pendant que tout le monde était occupé à célébrer les noces de son souverain , un prince voisin et ennemi vint une nuit faire une descente dans l'île , avec un grand nombre de combattans. Ce redoutable ennemi était le roi de Zanguebar ; il surprit tout le monde , et tailla en pièces tous les sujets du prince mon mari. Peu s'en fallut même qu'il ne nous prît tous deux ; car il était déjà dans le palais avec une partie de ses gens ; mais nous trouvâmes moyen de nous sauver et de gagner le bord de la mer , où nous nous jetâmes dans une barque de pêcheur que nous eûmes le bonheur de rencontrer. Nous voguâmes au gré des vents pendant deux jours , sans savoir ce que nous deviendrions ; le troisième , nous aperçûmes un vaisseau qui venait à nous à toutes voiles. Nous nous en réjouîmes d'abord , parce que nous imaginâmes que c'était un vaisseau marchand qui pourrait nous recevoir ; mais nous fûmes dans un étonnement que je ne puis vous exprimer , lorsque , s'étant approché de nous , dix ou douze corsaires armés parurent sur le tillac.

Ils vinrent à l'abordage; cinq ou six se jetèrent dans une barque, se saisirent de nous deux, lièrent le prince mon mari, et nous firent passer dans leur vaisseau, où d'abord ils m'ôtèrent mon voile. Ma jeunesse et mes traits les frappèrent : tous ces pirates témoignent qu'ils sont charmés de ma vue. Au lieu de tirer au sort, chacun prétend avoir la préférence, et que je devienne sa proie. Ils s'échauffent, ils en viennent aux mains, ils combattent comme des furieux. Le tillac, en un moment, est couvert de corps morts. Enfin, ils se tuèrent tous à la réserve d'un seul qui, se voyant maître de ma personne, me dit : « Vous êtes à moi ; je vais vous conduire au Caire, pour vous livrer à un de mes amis, à qui j'ai promis une belle esclave. Mais ajouta-t-il en regardant le roi mon époux, qui est cet homme-là ? quels liens l'attachent à vous ? Sont-ce ceux du sang ou ceux de l'amour ? » « Seigneur, lui répondis-je, c'est mon mari. » « Cela étant, reprit le corsaire, il faut que je m'en défasse par pitié ; il souffrirait trop de vous voir entre les bras

de mon ami. » A ces mots , il prit ce malheureux prince qui était lié , et le jeta dans la mer , malgré tous les efforts que je pus faire pour l'en empêcher.

« Je poussai des cris effroyables à cette cruelle action ; et je me serais indubitablement précipitée dans les flots , si le pirate ne m'eût retenue. Il vit bien que je n'avais point d'autre envie ; c'est pourquoi il me lia avec des cordes au grand mât ; et puis , mettant à la voile , il cingla vers la terre , où il alla descendre. Il me détacha , me mena jusqu'à une petite ville , où il acheta des chameaux , des tentes et des esclaves , et prit ensuite la route du Caire , dans le dessein , disait-il toujours , de m'aller présenter à son ami , et de dégager sa parole.

« Il y avait déjà plusieurs jours que nous étions en marche , lorsqu'en passant hier par cette plaine , nous aperçûmes le nègre qui habitait ce château. Nous le primes de loin pour une tour ; et lorsqu'il fut près de nous , à peine pouvions-nous croire que ce fût un homme. Il tira son large cimenterre , et somma le pirate

de se rendre prisonnier , avec tous ses esclaves et la dame qu'il conduisait. Le corsaire avait du courage , et , secondé de tous ses esclaves qui promirent de lui être fidèles , il attaqua le nègre. Le combat dura long-temps ; mais enfin le pirate tomba sous les coups de son ennemi , aussi bien que tous ses esclaves , qui aimèrent mieux mourir que de l'abandonner. Après cela , le nègre m'emmena dans ce château , où il apporta le corps du pirate , qu'il mangea à son souper. Sur la fin de cet horrible repas , il me dit , voyant que je ne faisais que pleurer. « Jeune dame , dispose-toi à combler mes désirs , au lieu de t'affliger ainsi. Cède de bonne grâce à la nécessité : je te donne jusqu'à demain pour faire tes réflexions. Que je te revoie toute consolée de tes malheurs , et ravie d'être réservée à mon lit. » En achevant ces paroles , il me conduisit lui-même dans une chambre , et se coucha dans la sienne , après avoir fermé lui-même toutes les portes du château. Il les a ouvertes ce matin , et refermées aussitôt pour courir

après quelques voyageurs qu'il a remarqués de loin ; mais il faut qu'ils lui soient échappés , puisqu'il revenait seul et sans leurs dépouilles, lorsque vous l'avez attaqué. »

La princesse n'eut pas plus tôt achevé le récit de ses aventures , que Codadad lui témoigna qu'il était vivement touché de ses malheurs : « Mais , madame , ajouta-t-il , il ne tiendra qu'à vous de vivre désormais tranquillement. Les fils du roi de Harran vous offrent un asile dans la cour de leur père ; acceptez-le , de grâce. Vous y serez chérie de ce prince et respectée de tout le monde ; et si vous ne dédaignez pas la foi de votre libérateur , souffrez que je vous la présente , et que je vous épouse devant tous ces princes ; qu'ils soient témoins de notre engagement. » La princesse y consentit ; et dès le jour même ce mariage se fit dans le château , où se trouvèrent toutes sortes de provisions : les cuisines étaient pleines de viandes et d'autres mets , dont le nègre avait coutume de se nourrir lorsqu'il était rassasié de chair humaine. Il y avait aussi beau-

coup de fruits , tous excellens dans leurs espèces , et pour comble de délices , une grande quantité de liqueurs et de vins exquis.

Ils se mirent tous à table , et après avoir bien mangé et bien bu , ils emportèrent tout le reste des provisions , et sortirent du château , dans le dessein de se rendre à la cour du roi de Harran. Ils marchèrent plusieurs jours , campant dans les endroits les plus agréables qu'ils pouvaient trouver ; et ils n'étaient plus qu'à une journée de Harran , lorsque s'étant arrêtés et achevant de boire leur vin , comme gens qui ne se souciaient plus de le ménager , Codadad prit la parole : « Princes , dit-il , c'est trop long-temps vous cacher qui je suis ; vous voyez votre frère Codadad : je dois le jour , aussi bien que vous , au roi de Harran. Le prince de Samarie m'a élevé , et la princesse Pirouzé est ma mère. Madame , ajouta-t-il en s'adressant à la princesse de Deryabar , pardon si je vous ai fait aussi un mystère de ma naissance. Peut-être qu'en vous la découvrant plus tôt , j'aurais prévenu quelques ré-

« Jealous désagréables qu'un mariage que vous avez cru inégal vous a pu faire faire. » « Non, seigneur, lui répondit la princesse, les sentimens que vous m'avez d'abord inspirés, se sont fortifiés de moment en moment; et pour faire mon bonheur, vous n'aviez pas besoin de cette origine que vous me découvrez. »

Les princes félicitèrent Codadad sur sa naissance, et lui en témoignèrent beaucoup de joie; mais dans le fond de leur cœur, au lieu d'en être bien aises, leur haine pour un si aimable frère ne fit que s'augmenter. Ils s'assemblèrent la nuit, et se retirèrent dans un lieu écarté, pendant que Codadad et la princesse sa femme goûtaient sous leur tente la douceur du sommeil. Ces ingrats, ces envieux frères, oubliant que, sans le courageux fils de Pirouzé ils seraient tous devenus la proie du nègre, résolurent entre eux de l'assassiner. « Nous n'avons point d'autre parti à prendre, » dit l'un de ces méchans : dès que le roi saura que cet étranger qu'il aime tant, est son fils, et qu'il a eu assez de force pour terrasser lui

seul un géant que nous n'avons pu vaincre tous ensemble, il l'accablera de caresses, il lui donnera mille louanges, et le déclarera son héritier au mépris de tous ses autres fils, qui seront obligés de se prosterner devant leur frère et de lui obéir. »

A ces paroles, il en ajouta d'autres qui firent tant d'impression sur tous ces esprits jaloux, qu'ils allèrent sur-le-champ trouver Codadad endormi. Ils le percèrent de mille coups de poignard, et le laissant sans sentiment dans les bras de la princesse, ils partirent pour se rendre à la ville de Harran, où ils arrivèrent le lendemain.

Leur arrivée causa d'autant plus de joie au roi leur père, qu'il désespérait de les revoir. Eux leur demanda la cause de leur retardement, mais ils se gardèrent bien de la lui dire; ils ne firent aucune mention du nègre ni de Codadad, et dirent seulement que, n'ayant pu résister à la curiosité de voir le pays, ils s'étaient arrêtés dans quelques villes voisines.

Cependant Codadad, noyé dans son sang,

t peu différent d'un homme mort, était sous la tente avec la princesse sa femme, qui ne paraissait guère moins à plaindre que lui. Elle emplissait l'air de cris pitoyables, elle s'arrachait les cheveux, et mouillait de ses larmes le corps de son mari : « Ah, Codadad ! s'écriait-elle à tous momens, mon cher Codadad, est-ce toi que je vois près de passer chez les morts ! Quelles cruelles mains t'ont réduit en l'état où tu es ? Croirais-je que ce sont tes propres frères qui t'ont si impitoyablement déchirés ; ces frères que ta valeur a sauvés ? Non ce sont plutôt des démons, qui, sous des traits si chers, sont venus t'arracher la vie. Ah, barbares ! qui que vous soyez, avez-vous bien pu payer d'une si noire ingratitude le service qu'il vous a rendu ! Mais pourquoi n'en prendre à tes frères, malheureux Codadad ! c'est à moi seule que je dois imputer ta mort : tu as voulu joindre ta destinée à la mienne, et toute l'infortune que je traîne après moi depuis que je suis sortie du palais de mon père, s'est répandue sur toi. O ciel, qui m'a-

vez condamnée à mener une vie errante et pleine de disgrâces, si vous ne vouliez pas que j'eusse d'époux, pourquoi souffrez-vous que j'en trouve ? En voilà deux que vous m'ôtez dans le temps que je commence à m'attacher à eux. »

C'était par de semblables discours, et de plus touchans encore que la déplorable princesse de Deryabar exprimait sa douleur en regardant l'infortuné Codadad qui ne pouvait l'entendre. Il n'était pourtant pas mort ; et sa femme, ayant pris garde qu'il respirait encore, courut vers un gros bourg qu'elle aperçut dans la plaine, pour y chercher un chirurgien. On lui en enseigna un qui partit sur-le-champ avec elle ; mais quand ils furent sous la tente, ils n'y trouvèrent point Codadad, ce qui leur fit juger que quelque bête sauvage l'avait emporté pour le dévorer. La princesse recommença ses plaintes et ses lamentations de la manière du monde la plus pitoyable. Le chirurgien en fut attendri ; et ne voulant pas l'abandonner dans l'état affreux où il la voyait,

il lui proposa de retourner dans le bourg , et lui offrit sa maison et ses services.

Elle se laissa entraîner ; le chirurgien l'emmena chez lui , et , sans savoir encore qui elle était , la traita avec toute la considération et tout le respect imaginables. Il tâchait par ses discours de la consoler ; mais il avait beau combattre sa douleur , il ne faisait que l'aigrir au lieu de la soulager. « Madame , lui dit-il un jour , apprenez-moi de grâce , tous vos malheurs , dites-moi de quel pays et de quelle condition vous êtes : peut-être que je vous donnerai de bons conseils , quand je serai instruit de toutes les circonstances de votre infortune. Vous ne faites que vous affliger , sans songer que l'on peut trouver des remèdes aux maux les plus désespérés. »

Le chirurgien parla avec tant d'éloquence , qu'il persuada la princesse ; elle lui raconta toutes ses aventures ; et lorsqu'elle en eut achevé le récit , le chirurgien reprit la parole : « Madame , dit-il , puisque les choses sont ainsi , permettez-moi de vous représenter que

vous ne devez point vous abandonner à votre affliction ; vous devez plutôt vous armer de constance , et faire ce que le nom et le devoir d'une épouse exigent de vous : vous devez venger votre mari. Je vais, si vous le souhaitez, vous servir d'écuyer. Allons à la cour du roi de Harran ; ce prince est bon et très-équitable ; vous n'avez qu'à lui peindre avec de très-vives couleurs le traitement que le prince Codadad a reçu de ses frères , je suis persuadé qu'il vous fera justice. » « Je cède à vos raisons , répondit la princesse : oui , je dois entreprendre la vengeance de Codadad ; et puisque vous êtes assez obligeant et assez généreux pour vouloir m'accompagner , je suis prête à partir. » Elle n'eut pas plus tôt pris cette résolution , que le chirurgien fit préparer deux chameaux , sur lesquels la princesse et lui se mirent en chemin , et se rendirent à la ville de Harran.

Ils allèrent descendre au premier caravan-serail qu'ils rencontrèrent ; ils demandèrent à l'hôte des nouvelles de la cour. « Elle est , leur dit-il , dans une assez grande inquiétude.

Le roi avait un fils , qui , comme un inconnu , a demeuré près de lui fort long-temps , et l'on ne sait ce qu'est devenu ce jeune prince. Une femme du roi , nommée Pirouzé , en est la mère ; elle a fait faire mille perquisitions , qui ont été inutiles. Tout le monde est touché de la perte de ce prince ; car il avait beaucoup de mérite. Le roi a quarante-neuf autres fils , tous sortis de mères différentes ; mais il n'y en a pas un qui ait assez de vertus pour consoler le roi de la mort de Codadad. Je dis de la mort , parce qu'il n'est pas possible qu'il vive encore , puisqu'on ne l'a pu trouver , malgré toutes les recherches qu'on a faites. »

Sur le rapport de l'hôte , le chirurgien jugea que la princesse de Deryabar n'avait point d'autre parti à prendre que d'aller se présenter à Pirouzé ; mais cette démarche n'était pas sans péril , et demandait beaucoup de précautions. Il était à craindre que si les fils du roi de Harran apprenaient l'arrivée et le dessein de leur belle-sœur , ils ne la fissent enlever avant qu'elle pût parler à la mère de Codadad. Le

chirurgien fit toutes ces réflexions, et se représenta ce qu'il risquait lui-même : c'est pourquoi, voulant se conduire prudemment dans cette conjoncture, il pria la princesse de demeurer au caravanserail, pendant qu'il irait au palais reconnaître les chemins par où il pourrait sûrement la faire parvenir jusqu'à Pirouzé.

Il alla donc dans la ville, et marchait vers le palais comme un homme attiré seulement par la curiosité de voir la cour, lorsqu'il aperçut une dame montée sur une mule richement harnachée; elle était suivie de plusieurs demoiselles aussi montées sur des mules et d'un très-grand nombre de gardes et d'esclaves noirs. Tout le peuple se rangeait en haie pour la voir passer, et la saluait en se prosternant la face contre terre. Le chirurgien la salua de la même manière, et demanda ensuite à un Calender qui se trouva près de lui, si cette dame était femme du roi. « Oui, frère, lui dit le Calender, c'est une de ses femmes, et celle qui est la plus honorée et la plus chérie du

peuple, parce qu'elle est la mère du prince Codadad, dont vous devez avoir ouï parler. »

Le chirurgien n'en voulut pas savoir davantage : il suivit Pirouzé jusqu'à une mosquée, où elle entra pour distribuer des aumônes, et assister aux prières publiques que le roi avait ordonnées pour le retour de Codadad. Le peuple, qui s'intéressait extrêmement à la destinée de ce jeune prince, courait en foule joindre ses vœux à ceux des prêtres, de sorte que la mosquée était remplie de monde. Le chirurgien fendit la presse, et s'avança jusqu'aux gardes de Pirouzé. Il entendit toutes les prières; et lorsque cette princesse sortit, il aborda un des esclaves, et lui dit à l'oreille : « Frère, j'ai un secret important à révéler à la princesse Pirouzé; ne pourrais-je point, par votre moyen, être introduit dans son appartement? » « Si ce secret, répondit l'esclave, regarde le prince Codadad, j'ose vous promettre que dès aujourd'hui vous aurez d'elle l'audience que vous souhaitez; mais si ce secret ne les regarde point, il est inutile que vous cherchiez à vous

faire présenter à la princesse : car elle n'est occupée que de son fils, et elle ne veut point entendre parler d'autre chose. » « Ce n'est que de ce cher fils que je veux l'entretenir, reprit le chirurgien. » « Cela étant, dit l'esclave, vous n'avez qu'à nous suivre jusqu'au palais, et vous lui parlerez bientôt. » •

Effectivement, lorsque Pirouzé fut retournée dans son appartement, cet esclave lui dit qu'un homme inconnu avait quelque chose d'important à lui communiquer, et que le prince Codadad y était intéressé. Il n'eut pas plus tôt prononcé ces paroles, que Pirouzé témoigna une vive impatience de voir cet homme inconnu. L'esclave le fit aussitôt entrer dans le cabinet de la princesse, qui écarta toutes ses femmes, à la réserve de deux pour qui elle n'avait rien de caché. Dès qu'elle aperçut le chirurgien, elle lui demanda avec précipitation quelles nouvelles de Codadad il avait à lui annoncer. « Madame, lui répondit le chirurgien, après s'être prosterné la face contre terre, j'ai une longue histoire à vous raconter,

des choses sans doute qui vous surpren-  
ont. » Alors il lui fit le détail de tout ce qui  
avait passé entre Codadad et ses frères, ce  
qu'elle écouta avec une attention avide; mais  
quand il vint à parler de l'assassinat, cette  
bonne mère, comme si elle se fût sentie frap-  
per des mêmes coups que son fils, tomba éva-  
nuie sur un sofa. Les deux femmes la secou-  
rèrent promptement, et lui firent reprendre  
ses esprits. Le chirurgien continua son récit.  
Lorsqu'il eut achevé, cette princesse lui dit :  
« Allez retrouver la princesse de Deryabar, et  
annoncez-lui de ma part que le roi la recon-  
naîtra bientôt pour sa belle-fille; et, à votre  
égard, soyez persuadé que vos services seront  
en récompensés. »

Après que le chirurgien fut sorti, Pirouzé  
rester sur le sofa dans l'accablement qu'on  
peut imaginer; et s'attendrissant au souvenir  
de Codadad : « O mon fils ! disait-elle, me  
voilà donc pour jamais privée de ta vue ! Lors-  
que je te laissais partir de Samarie pour venir  
dans cette cour, et que je reçus tes adieux,

hélas ! je ne croyais pas qu'une mort funeste t'attendait loin de moi ! O malheureux Codadad ! pourquoi m'as-tu quittée ! Tu n'aurais pas , à la vérité , acquis tant de gloire ; mais tu vivrais encore , et tu ne coûterais pas tant de pleurs à ta mère. » En disant ces paroles elle pleurait amèrement , et ses deux confidentes , touchées de sa douleur , mêlaient leurs larmes avec les siennes.

Pendant qu'elles s'affligeaient comme à l'envi toutes trois , le roi entra dans le cabinet ; et les voyant en cet état , il demanda à Pirouze si elle avait reçu de tristes nouvelles de Codadad. « Ah , seigneur ! lui dit-elle ; c'en est fait , mon fils a perdu la vie ! et pour comble d'affliction , je ne puis lui rendre les honneurs de la sépulture ; car , selon toutes les apparences des bêtes sauvages l'ont dévoré. » En même temps elle raconta tout ce que le chirurgien lui avait appris : elle ne manqua pas de s'étendre sur la manière cruelle dont Codadad avait été assassiné par ses frères.

Le roi ne donna pas le temps à Pirouze d'a

chever son récit ; il se sentit enflammé de colère ; et cédant à son transport : « Madame , dit-il à la princesse , les perfides , qui font couler vos larmes , et qui causent à leur père une douleur mortelle , vont éprouver un juste châtiment. » En parlant ainsi , ce prince , la douleur peinte en ses yeux , se rend dans la salle d'audience où étaient ses courtisans , et ceux d'entre le peuple qui avaient quelque prière à lui faire. Ils sont tous étonnés de le voir paraître d'un air furieux : ils jugent qu'il est en colère contre son peuple ; leurs cœurs sont glacés d'effroi. Il monte sur le trône ; et faisant apporcher son grand-visir : « Hassan , lui dit-il , j'ai un ordre à te donner ; va tout à l'heure prendre mille soldats de ma garde , et arrête tous les princes mes fils ; enferme-les dans la tour destinée à servir de prison aux assassins , et que cela soit fait dans un moment. » À cet ordre extraordinaire , tout ceux qui étaient présens frémirent ; et le grand-visir , sans répondre un seul mot , mit la main sur sa tête pour marquer qu'il était prêt à obéir , et

sortit de la salle pour aller s'acquitter d'un emploi dont il était fort surpris. Cependant le roi renvoya les personnes qui venaient lui demander audience, et déclara que d'un mois il ne voulait entendre parler d'aucune affaire. Il était encore dans la salle quand le visir revint. « Hé bien, visir, lui dit ce prince, tous mes fils sont-ils dans la tour ? » « Oui, sire, répondit le ministre, vous êtes obéi. » « Ce n'est pas tout, reprit le roi, j'ai encore un autre ordre à te donner. » En disant cela, il sortit de la salle d'audience, et retourna dans l'appartement de Pirouzé avec le visir qui le suivait. Il demanda à cette princesse où était logée la veuve de Codadad. Les femmes de Pirouzé le dirent ; car le chirurgien ne l'avait point oublié dans son récit. Alors le roi, se tournant vers son ministre : « Va, lui dit-il dans ce caravanserail, et amène ici une jeune princesse qui y loge ; mais traite-la avec tout le respect dû à une personne de son rang. »

Le visir ne fut pas long-temps à faire ce qu'on lui ordonnait : il monta à cheval avec

Les émirs et les autres courtisans, et se rendit au caravanseraïl où était la princesse de Deryabar, à laquelle il exposa son ordre, et lui présenta, de la part du roi, une belle mule blanche qui avait une selle et une bride d'or parsemée de rubis et d'émeraudes. Elle monta dessus; et au milieu de tous ces seigneurs, elle prit le chemin du palais. Le chirurgien l'accompagnait, aussi monté sur un beau cheval tartare que le visir lui avait fait donner. Tout le monde était aux fenêtres ou dans les rues, pour voir passer une si magnifique cavalcade; et comme on répandait que cette princesse que l'on conduisait si pompeusement à la mort, était femme de Codadad, ce ne fut qu'une clameur d'acclamations. L'air retentit de mille cris de joie, qui se seraient sans doute tournés en gémissemens, si l'on avait su la triste aventure de ce jeune prince, tant il était aimé de tout le monde!

La princesse de Deryabar trouva le roi qui attendait à la porte du palais pour la recevoir. Elle prit par la main, et la conduisit à l'appar-

tement de Pirouzé, où il se passa une scène fort touchante. La femme de Codadad sentit renouveler son affliction à la vue du père et de la mère de son mari, comme le père et la mère ne purent voir l'épouse de leur fils sans en être fort agités. Elle se jeta aux pieds du roi et après les avoir baignés de larmes, elle fut saisie d'une si vive douleur, qu'elle n'eut pas la force de parler. Pirouzé n'était pas dans un état moins déplorable; elle paraissait pénétrée de ses déplaisirs, et le roi, frappé de ces objets touchans, s'abandonna à sa propre faiblesse. Ces trois personnes, confondant leurs soupirs et leurs pleurs, gardèrent quelque temps un silence aussi tendre que pitoyable. Enfin la princesse de Deryabar, étant revenue de son accablement, raconta l'aventure du château et le malheur de Codadad; ensuite elle demanda justice de la trahison des princes. « Oui, madame, lui dit le roi, ces ingrats périront; mais il faut auparavant faire publier la mort de Codadad, afin que le supplice de ses frères ne révolte pas mes sujets.

D'ailleurs, quoique nous n'ayons pas le corps de mon fils, ne laissons pas de lui rendre les derniers devoirs. » A ces mots il s'adressa à son visir, et lui ordonna de faire bâtir un dôme de marbre blanc dans une belle plaine au milieu de laquelle la ville de Harran est bâtie; et cependant il donna dans son palais un très-bel appartement à la princesse de Deryabar, qu'il reconnut, pour sa belle-fille,

Hassan fit travailler avec tant de diligence, et employa tant d'ouvriers qu'en peu de jours le dôme fut bâti. On éleva dessous un tombeau, sur lequel était une figure qui représentait Cotladad. Aussitôt que l'ouvrage fut achevé, le roi ordonna des prières, et marqua un jour pour les obsèques de son fils.

Ce jour étant venu, tous les habitans de la ville se répandirent dans la plaine, pour voir la cérémonie qui se fit de cette manière :

Le roi, suivi de son visir et des principaux seigneurs de sa cour, marcha vers le dôme; et quand il y fut arrivé, il entra, et s'assit avec eux sur des tapis de satin à fleurs d'or;

ensuite une grosse troupe de gardes à cheval , la tête basse et les yeux à demi fermés , s'approcha du dôme. Ils en firent le tour deux fois , gardant un profond silence ; mais à la troisième , ils s'arrêtèrent devant la porte , et dirent tous l'un après l'autre ces paroles à haute voix :

« O prince ! fils du roi , si nous pouvions  
» apporter quelque soulagement à ton mal ,  
» par le tranchant de nos cimenterres , et par  
» la valeur humaine , nous te ferions voir la  
» lumière ; mais le roi des rois a commandé ,  
» et l'ange de la mort a obéi ! »

A ces mots , ils se retirèrent pour faire place à cent vieillards qui étaient tous montés sur des mules noires , et qui portaient de longues barbes blanches.

C'étaient des solitaires , qui , pendant le cours de leur vie se tenaient cachés dans des grottes : ils ne se montraient jamais aux yeux des hommes , que pour assister aux obsèques des rois de Harran et des princes de sa maison. Ces vénérables personnages portaient sur leur

tête chacun un gros livre qu'ils tenaient d'une main : ils firent tous trois fois le tour du dôme sans rien dire ; ensuite s'étant arrêtés à la porte, l'un d'eux prononça ces mots :

« O prince ! que pouvons-nous faire pour  
» toi ? Si par la prière ou par la science on  
» pouvait te rendre la vie, nous froterions  
» nos barbes blanches à tes pieds, et nous ré-  
» citerions des oraisons ; mais le roi de l'uni-  
» vers t'a enlevé pour jamais ! »

Ces vieillards, après avoir ainsi parlé, s'éloignèrent du dôme ; et aussitôt cinquante jeunes filles parfaitement belles s'en approchèrent ; elles montaient chacune un petit cheval blanc ; elles étaient sans voiles, et portaient des corbeilles d'or pleines de toutes sortes de pierres précieuses ; elles tournèrent aussi trois fois autour du dôme ; et s'étant arrêtées au même endroit que les autres, la plus jeune porta la parole, et dit :

« O prince ! autrefois si beau, quel secours  
» peux-tu attendre de nous ? Si nous pouvions  
» te ranimer par nos attraits, nous nous ren-

» drions tes esclaves ; mais tu n'es plus sensi-  
» ble à la beauté, et tu n'as plus besoin de  
» nous ! »

Les jeunes filles s'étant retirées, le roi et ses courtisans se levèrent, et firent trois fois le tour de la représentation ; puis, le roi prenant la parole, dit :

- « O mon cher fils ! lumière de mes yeux,  
» je t'ai donc perdu pour toujours ! »

Il accompagna ces mots de soupirs, et arrosa le tombeau de ses larmes. Les courtisans pleurèrent à son exemple ; ensuite on ferma la porte du dôme, et tout le monde retourna à la ville. Le lendemain on fit des prières publiques dans les mosquées, et on les continua huit jours de suite.

Le neuvième, le roi résolut de faire couper la tête aux princes ses fils. Tout le peuple, indigné du traitement qu'ils avaient fait au prince Codadad, semblait attendre impatiemment leur supplice. On commença à dresser des échafauds ; mais on fut obligé de remettre l'exécution à un autre temps, parce que tout à

lorsqu'on apprit que les princes voisins qui avaient déjà fait la guerre au roi de Harran, s'avançaient avec des troupes plus nombreuses que la première fois, et qu'ils n'étaient pas même fort éloignés de la ville. Il y avait déjà long-temps qu'on savait qu'ils se préparaient à faire la guerre, mais on ne s'était point alarmé de leurs préparatifs. Cette nouvelle causa une consternation générale, et fournit une occasion de regretter de nouveau Codadad, parce que ce prince s'était signalé dans la guerre précédente contre ces mêmes ennemis. « Ah ! disaient-ils, si le généreux Codadad vivait encore, nous nous mettrions peu en souci de ces princes qui viennent nous surprendre. » Cependant le roi, au lieu de s'abandonner à la crainte, lève du monde à la hâte, forme une armée assez considérable, et, trop courageux pour attendre dans les murs que ses ennemis l'y reviennent chercher, il sort et marche au-devant d'eux. Les ennemis, de leur côté, ayant appris par leurs coureurs que le roi de Harran s'avançait pour les combattre,

s'arrêtèrent dans une plaine, et mirent leur armée en bataille.

Le roi ne les eut pas plus tôt aperçus, qu'il range aussi et dispose ses troupes au combat; il fait sonner la charge, et attaque avec une extrême vigueur : on lui résiste de même. Il se répand de part et d'autre beaucoup de sang, et la victoire demeure long-temps incertaine. Mais enfin elle allait se déclarer pour les ennemis du roi de Harran, lesquels étant en plus grand nombre allaient l'envelopper, lorsqu'on vit paraître dans la plaine une grosse troupe de cavaliers qui s'approchaient des combattans en bon ordre. La vue de ces nouveaux soldats étonna les deux partis, qui ne savaient ce qu'ils en devaient penser. Mais ils ne demeurèrent pas long-temps dans l'incertitude : ces cavaliers vinrent prendre en flanc les ennemis du roi de Harran, et les chargèrent avec tant de furie, qu'ils les mirent d'abord en désordre et bientôt en déroute. Ils n'en demeurèrent pas là : ils les poursuivirent vivement, et les taillèrent en pièces presque tous.

Le roi de Harran, qui avait observé avec beaucoup d'attention tout ce qui s'était passé, avait admiré l'audace de ces cavaliers, dont le secours inopiné venait de déterminer la victoire en sa faveur. Il avait surtout été charmé de leur chef, qu'il avait vu combattre avec une valeur extrême ; il souhaitait de savoir le nom de ce héros généreux. Impatient de le voir et de le remercier, il cherche à le joindre ; il l'aperçoit qu'il avance pour le prévenir. Ces deux princes s'approchant, et le roi de Harran reconnaissant Codadad dans ce brave guerrier qui venait de le secourir, ou plutôt de battre ses ennemis, il demeura immobile de surprise et de joie. « Seigneur, lui dit Codadad, vous avez sujet, sans doute, d'être étonné de voir paraître tout à coup devant votre majesté un homme que vous croyiez peut-être sans vie. Je le serais, si le ciel ne m'avait pas conservé pour vous servir encore contre vos ennemis. » « Ah ! mon fils ! s'écria le roi ; est-il bien possible que vous me soyez rendu ! Hélas ! je désespérais de vous revoir ! » En disant cela, il

tendit les bras au jeune prince , qui se livra à un embrassement si doux.

« Je sais tout , mon fils , reprit le roi après l'avoir tenu long-temps embrassé ; je sais de quel prix vos frères ont payé le service que vous leur avez rendu en les délivrant des mains du nègre ; mais vous serez vengé dès demain. Cependant , allons au palais ; votre mère , à qui vous avez coûté tant de pleurs , m'attend pour se réjouir avec moi de la défaite de nos ennemis. Quelle joie nous lui causerons en lui apprenant que ma victoire est votre ouvrage ! » « Seigneur , dit Codadad , permettez-moi de vous demander comment vous avez pu être instruit de l'aventure du château ; quelqu'un de mes frères , poussé par ses remords , vous l'aurait-il avouée ? » « Non , répondit le roi , c'est la princesse de Deryabar qui nous a informés de toutes ces choses , car elle est venue dans mon palais , et elle n'y est venue que pour me demander justice du crime de vos frères. » Codadad fut transporté de joie en apprenant que la princesse sa femme

t à la cour. « Allons, seigneur, s'écria-t-  
vec transport, allons trouver ma mère qui  
s attend, je brûle d'impatience d'essuyer  
larmes, aussi bien que celles de la princesse  
Deryabar. »

Le roi reprit aussitôt le chemin de la ville  
ec son armée qu'il congédia; il rentra vic-  
ieux dans son palais, aux acclamations du  
uple qui le suivait en foule, en priant le ciel  
prolonger ses années, et portant jusqu'au  
l le nom de Codadad. Ces deux princes trou-  
rent Pirouzé et sa belle-fille qui attendaient  
roi pour le féliciter; mais on ne peut expri-  
er tous les transports de joie dont elles furent  
itées lorsqu'elles virent le jeune prince qui  
accompagnaient. Ce furent des embrassemens  
lélés de larmes bien différentes que celles  
elles avaient déjà répandues pour lui. Après  
e ces quatre personnes eurent cédé à tous les  
ouvemens que le sang et l'amour leur inspi-  
ient, on demanda au fils de Pirouzé par  
uel miracle il était encore vivant.

Il répondit qu'un paysan, monté sur une

mule, était entré par hasard dans la tente où il était évanoui, le voyant seul et percé de coups, l'avait attaché sur la mule et conduit à sa maison, et que là il avait appliqué sur ses blessures certaines herbes mâchées qui l'avaient rétabli en peu de jours. « Lorsque je me sentis guéri, ajouta-t-il, je remerciai le paysan et lui donnai tous les diamans que j'avais. Je m'approchai ensuite de la ville de Harran; mais ayant appris sur la route que quelques princes voisins avaient assemblé des troupes et venaient fondre sur les sujets du roi, je me suis fait connaître dans les villages, et j'excitai le zèle de ses peuples à prendre sa défense. J'armai un grand nombre de jeunes gens; et me mettant à leur tête, je suis arrivé dans le temps que les deux armées étaient aux mains. »

Quand il eut achevé de parler, le roi dit :  
« Rendons grâces à Dieu de ce qu'il a conservé Codadad; mais il faut que les traîtres qui l'ont voulu tuer périssent aujourd'hui. »  
« Seigneur, reprit le généreux fils de Pirouze

« tout ingrats et tout méchans qu'ils sont , songez qu'ils sont formés de votre sang : ce sont mes frères ; je leur pardonne leur crime , et je vous demande grâce pour eux. »

Ces nobles sentimens arrachèrent des larmes au roi , qui fit assembler le peuple , et déclara Codadad son héritier. Il ordonna ensuite qu'on fît venir les princes prisonniers , qui étaient tous chargés de fers. Le fils de Pirouzé leur ôta leurs chaînes , et les embrassa tous les uns après les autres d'aussi bon cœur qu'il avait fait dans la cour du château du négre. Le peuple fut charmé du naturel de Codadad , et lui donna mille applaudissemens. Ensuite on combla de biens le chirurgien , pour reconnaître les services qu'il avait rendus à la princesse de Deryabar.

La sultane Scheherazade avait raconté l'histoire de la princesse de Deryabar avec tant d'agrément , que le sultan des Indes , son époux , ne put s'empêcher de lui témoigner une seconde fois qu'il l'avait entendue avec un très-grand plaisir.

« Sire , lui dit la sultane , je suis persuadée que si votre majesté voulait bien entendre l'histoire du *Dormeur éveillé* , elle en serait encore beaucoup plus satisfaite. »

Au seul titre de l'histoire , dont la sultane venait de lui parler , le sultan , qui s'en promettait des aventures toutes nouvelles et toutes réjouissantes , eût bien voulu en entendre le récit dès le même jour ; mais il était temps qu'il se levât : c'est pourquoi il remit au lendemain à entendre la sultane Scheherazade , à qui cette histoire servit à se faire prolonger la vie encore plusieurs nuits et plusieurs jours. Ainsi , le jour suivant , après que Dinarzade l'eut éveillée , elle commença à la lui raconter de cette manière :

---

## HISTOIRE

### DU DORMEUR ÉVEILLÉ.

Sous le règne du calife Haroun-al-Raschid , il y avait à Bagdad un marchand fort riche ,

dont la femme était déjà vieille. Ils avaient un fils unique nommé Abou Hassan, âgé d'environ trente ans, qui avait été élevé dans une grande retenue de toutes choses.

Le marchand mourut, et Abou Hassan, qui se vit seul héritier, se mit en possession des grandes richesses que son père avait amassées pendant sa vie avec beaucoup d'épargne et avec un grand attachement à son négoce. Le fils, qui avait des vues et des inclinations différentes de celles de son père, en usa aussi tout autrement. Comme son père ne lui avait donné d'argent pendant sa jeunesse que ce qui suffisait précisément pour son entretien, et qu'il avait toujours porté envie aux jeunes gens de son âge, qui n'en manquaient pas, et qui se refusaient aucun des plaisirs auxquels la jeunesse ne s'abandonne que trop aisément, il se résolut de se signaler à son tour en faisant des dépenses proportionnées aux grands biens dont la fortune venait de le favoriser. Pour cet effet, il partagea son bien en deux parts : une fut employée en acquisitions de terres à

la campagne , et de maisons dans la ville , et dont il se fit un revenu suffisant pour vivre à son aise , avec promesse de ne point toucher aux sommes qui en reviendraient , mais de les amasser à mesure qu'il les recevrait ; l'autre moitié , qui consistait en une somme considérable en argent comptant , fut destinée à réparer tout le temps qu'il croyait avoir perdu sous la dure contrainte où son père l'avait retenu jusqu'à sa mort ; mais il se fit une loi indispensable , qu'il se promit à lui-même de garder inviolablement , de ne rien dépenser au-delà de cette somme , dans le dérèglement de vie qu'il s'était proposé.

Dans ce dessein , Abou Hassan se fit en peu de jours une société de gens à peu près de son âge et de sa condition , et il ne songea plus qu'à leur faire passer le temps très-agréablement. Pour cet effet , il ne se contenta pas de les bien régaler les jours et les nuits , et de leur faire des festins splendides où les mets les plus délicieux et les vins les plus exquis étaient servis en abondance. Il y joignit en

ore la musique, en y appelant les meilleures voix de l'un et de l'autre sexe. La jeune bande, de son côté, le verre à la main, mêlait quelquefois ses chansons à celles des musiciens, et tous ensemble ils semblaient s'accorder avec tous les instrumens de musique dont ils étaient accompagnés. Ces fêtes étaient ordinairement terminées par des bals, où les meilleurs danseurs et baladins de l'un et de l'autre sexe de la ville de Bagdad étaient appelés. Tous ces divertissemens, renouvelés chaque jour par des plaisirs nouveaux, jetèrent Abou Hassau dans des dépenses si prodigieuses, qu'il ne put continuer une si grande profusion au-delà d'une année. La grosse somme qu'il avait consacrée à cette prodigalité et l'année finirent ensemble. Dès qu'il eut cessé de tenir table, les amis disparurent; il ne les rencontrait pas même en quelque endroit qu'il allât. En effet, ils le fuyaient dès qu'ils l'apercevaient, et si par hasard il en joignait quelqu'un, et qu'il voulût l'arrêter, il s'excusait sur différens prétextes.

Abou Hassan fut plus sensible à la conduite étrange de ses amis qui l'abandonnaient avec tant d'indignité et d'ingratitude , après toutes les démonstrations et les protestations d'amitié qu'ils lui avaient faites , qu'à tout l'argent qu'il avait dépensé avec eux si mal à propos. Triste, rêveur, la tête baissée , et avec un visage sur lequel un morne chagrin était dépeint, il entra dans l'appartement de sa mère, et il s'assit sur le bout du sofa, assez éloigné d'elle.

« Qu'avez-vous donc , mon fils ? lui demanda sa mère en le voyant en cet état ; pourquoi êtes-vous si changé, si abattu et si différent de vous-même ? Quand vous auriez perdu tout ce que vous avez au monde , vous ne seriez pas fait autrement. Je sais la dépense effroyable que vous avez faite ; et depuis que vous vous y êtes abandonné, je veux croire qu'il ne vous reste pas grand argent. Vous étiez maître de votre bien , et si je ne me suis point opposée à votre conduite déréglée , c'est que je savais la sage précaution que vous aviez prise de conserver la moitié de votre bien. Après cela ,

ne vois pas ce qui peut vous avoir plongé dans cette profonde mélancolie. »

Abou Hassan fondit en larmes à ces paroles, et au milieu de ses pleurs et de ses soupirs : « Ma mère, s'écria-t-il, je connais enfin, par une expérience bien douloureuse, combien la pauvreté est insupportable. Oui, je sens vivement que comme le coucher du soleil nous prive de la splendeur de cet astre, de même la pauvreté nous ôte toute sorte de joie. C'est elle qui fait oublier entièrement toutes les louanges qu'on nous donnait, et tout le bien que l'on disait de nous avant d'y être tombés ; elle nous réduit à ne marcher qu'en prenant des mesures pour ne pas être remarqués, et à passer les nuits à verser des larmes de sang. En un mot, celui qui est pauvre n'est plus regardé, même par ses parens et ses amis, que comme un étranger. Vous savez, ma mère, poursuivit-il, de quelle manière j'en ai usé avec mes amis depuis un an. Je leur ai fait toute la bonne chère que j'ai pu imaginer, jusqu'à m'épuiser, et aujourd'hui que je

8.

n'ai plus de quoi la continuer , je m'aperçois qu'ils m'ont tous abandonné. Quand je dis que je n'ai plus de quoi continuer à leur faire bonne chère , j'entends parler de l'argent que j'avais mis à part pour l'employer à l'usage que j'en ai fait. Pour ce qui est de mon revenu, je rends grâces à Dieu de m'avoir inspiré de le réserver, sous la condition et sous le serment que j'ai fait de n'y pas toucher pour le dissiper si follement. Je l'observerai ce serment , et je sais le bon usage que je ferai de ce qui me reste, si heureusement. Mais auparavant je veux éprouver jusqu'à quel point mes amis , s'ils méritent d'être appelés de ce nom , pousseront leur ingratitude. Je veux les voir tous l'un après l'autre, et quand je leur aurai représenté les efforts que j'ai faits pour l'amour d'eux, je les solliciterai de me faire entre eux une somme qui serve en quelque façon à me relever de l'état malheureux où je me suis réduit pour leur faire plaisir. Mais je ne veux faire ces démarches, comme je vous ai déjà dit, que pour voir si je trouverai en eux quelque sentiment de reconnaissance. »

« Mon fils , reprit la mère d'Abou Hassan , ne prétends pas vous dissuader d'exécuter votre dessein ; mais je puis vous dire par avance que votre espérance est mal fondée. Croyez-moi : quoi que vous puissiez faire , il est inutile que vous en veniez à cette épreuve ; vous ne trouverez de secours qu'en ce que vous vous êtes réservé par-devers vous. Je vois bien que vous ne connaissiez pas encore ces amis, qu'on appelle vulgairement de ce nom parmi les gens de votre sorte ; mais vous allez les connaître. Dieu veuille que ce soit de la manière que je vous le souhaite , c'est-à-dire pour votre bien ! »

Ma mère , reprit Abou Hassan , je suis bien persuadé de la vérité de ce que vous me dites ; je serai plus certain d'un fait qui me regarde de si près , quand je me serai éclairci par moi-même de leur lâcheté et de leur insensibilité. »

Abou Hassan partit à l'heure même , et il arriva si bien son temps , qu'il trouva tous ses amis chez eux. Il leur représenta le grand besoin où il était , et il les pria de lui ouvrir leur

bourse pour le secourir efficacement. Il promit même de s'engager envers chacun d'eux en particulier, de leur rendre les sommes qu'ils lui auraient prêtées, dès que ses affaires seraient rétablies, sans néanmoins leur faire connaître que c'était en grande partie à leur considération qu'il s'était si fort incommodé, afin de les piquer davantage de générosité. Il n'oublia pas de les leurrer aussi de l'espérance de recommencer un jour avec eux la bonne chère qu'il leur avait déjà faite.

Aucun de ses amis de bouteille ne fut touché des vives couleurs dont l'affligé Abou Hassan se servit pour tâcher de les persuader. Il eut même la mortification de voir que plusieurs lui dirent nettement qu'ils ne le connaissent pas, et qu'ils ne se souvenaient pas même de l'avoir vu. Il revint chez lui le cœur pénétré de douleur et d'indignation. « Ah ! ma mère ! s'écria-t-il en rentrant dans son appartement, vous me l'aviez bien dit : au lieu d'amis, je n'ai trouvé que des perfides, de ingrats et des méchants, indignes de mon amitié.

'en est fait, je renonce à la leur, et je promets de ne les revoir jamais. »

Abou Hassan demeura ferme dans la résolution de tenir sa parole. Pour cet effet, il prit les précautions les plus convenables pour éviter les occasions; et afin de ne plus tomber dans le même inconvénient, il promit avec serment de ne donner à manger de sa vie à aucun homme de Bagdad. Ensuite il tira le coffret où était l'argent de son revenu, duquel il l'avait mis en réserve, et il le mit à la place de celui qu'il venait de vider. Il résolut de n'en tirer, pour sa dépense de chaque jour, qu'une somme réglée et suffisante pour nourrir honnêtement une seule personne avec sa femme à souper. Il fit encore serment que cette personne ne serait pas de Bagdad, mais un étranger qui y serait arrivé le même jour; et qu'il le renverrait le lendemain matin, après avoir donné le couvert une nuit seulement.

Selon ce projet, Abou Hassan avait soin de faire chaque matin de faire la provision nécessaire pour ce régal, et vers la fin du

jour, il allait s'asseoir au bout du pont de Bagdad; et dès qu'il voyait un étranger, de quel qu'état ou condition qu'il fût, il l'abordait civilement, et l'invitait de même à lui faire l'honneur de venir souper et loger chez lui pour la première nuit de son arrivée; et après l'avoir informé de la loi qu'il s'était faite, et de la condition qu'il avait mise à son honnêteté, il l'emmenait en son logis.

Le repas dont Abou Hassan régalaît son hôte n'était pas somptueux; mais il y avait suffisamment de quoi se contenter. Le bon vin surtout n'y manquait pas. On faisait durer le repas jusque bien avant dans la nuit; et au lieu d'entretenir son hôte d'affaires d'état, de famille ou de négoce, comme il arrive fort souvent, il affectait au contraire de ne parler que de choses indifférentes, agréables et réjouissantes. Il était naturellement plaisant, de belle humeur et fort divertissant; et sur quelque sujet que ce fût, il savait donner un tour à son discours, capable d'inspirer la joie aux plus mélancoliques.

En renvoyant son hôte le lendemain matin :  
« En quelque lieu que vous puissiez aller, lui  
disait Abou Hassan, Dieu vous préserve de  
tout sujet de chagrin ! Quand je vous invitai  
hier à venir prendre un repas chez moi, je  
vous informai de la loi que je me suis imposée ;  
ainsi ne trouvez pas mauvais si je vous dis  
que nous ne boirons plus ensemble, et même  
que nous ne nous verrons plus ni chez moi ni  
ailleurs ; j'ai mes raisons pour en user ainsi.  
Dieu vous conduise ! »

Abou Hassan était exact dans l'observation  
de cette règle ; il ne regardait plus les étran-  
gers qu'il avait une fois reçus chez lui, et il  
ne leur parlait plus. Quand il les rencontrait  
dans les rues, dans les places, ou dans les as-  
semblées publiques, il faisait semblant de ne  
les pas voir ; il se détournait même, pour évi-  
ter qu'ils ne vissent l'aborder ; enfin il n'avait  
plus aucun commerce avec eux. Il y avait du  
temps qu'il se gouvernait de la sorte, lorsqu'un  
peu avant le coucher du soleil, comme il était  
assis à son ordinaire au bout du pont, le calife

Haroun-al-Raschild vint à paraître, mais déguisé de manière qu'on ne pouvait pas le reconnaître,

Quoique ce monarque eût des ministres et des officiers chefs de justice d'une grande exactitude à bien s'acquitter de leur devoir, il voulait néanmoins prendre connaissance de toutes choses par lui-même. Dans ce dessein, comme nous l'avons déjà vu, il allait souvent déguisé en différentes manières, par la ville de Bagdad. Il ne négligeait pas même les dehors; et, à cet égard, il s'était fait coutume d'aller, chaque premier jour du mois, sur les grands chemins par où on abordait à Bagdad, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Ce jour-là, premier du mois, il parut déguisé en marchand de Moussoul qui venait de débarquer de l'autre côté du pont, et suivi d'un esclave grand et puissant.

Comme le calife avait dans son déguisement un air grave et respectable, Abou Hassan, qui le croyait marchand de Moussoul, se leva de l'endroit où il était assis, et après l'avoir

salué d'un air gracieux et lui avoir baisé la main : « Seigneur, lui dit-il, je vous félicite de votre heureuse arrivée; je vous supplie de me faire l'honneur de venir souper avec moi, et de passer cette nuit en ma maison, pour tâcher de vous remettre de la fatigue de votre voyage. » Et afin de l'obliger davantage à ne lui pas refuser la grâce qu'il lui demandait, il lui expliqua en peu de mots la coutume qu'il s'était faite de recevoir chez lui chaque jour, autant qu'il lui serait possible, et pour une nuit seulement, le premier étranger qui se présenterait à lui.

Le calife trouva quelque chose de si singulier dans la bizarrerie du goût d'Abou Hassan, que l'envie lui prit de le connaître à fond. Sans sortir du caractère de marchand, il lui marqua qu'il ne pourrait mieux répondre à une si grande honnêteté à laquelle il ne s'était pas attendu à son arrivée à Bagdad, qu'en acceptant l'hôte obligeante qu'il venait de lui faire; qu'il n'avait qu'à lui montrer le chemin, et qu'il était tout prêt à le suivre.



Abou Hassan , qui ne savait pas que l'hôte que le hasard venait de lui présenter était infiniment au-dessus de lui , en agit avec le calife comme avec son égal. Il le mena à sa maison , et le fit entrer dans une chambre meublée fort proprement où il lui fit prendre place sur le sofa , l'endroit le plus honorable. Le souper était prêt, et le couvert était mis. La mère d'Abou Hassan, qui entendait fort bien la cuisine , servit trois plats : l'un , au milieu , garni d'un chapon , flanqué de quatre gros poulets ; et les deux autres à côté , qui servaient d'entrée : l'un d'une oie grasse , et l'autre , de pigeonneaux en ragoût. Il n'y avait rien de plus , mais ces viandes étaient bien choisies et d'un goût délicieux.

Abou Hassan se mit à table vis-à-vis de son hôte , et le calife et lui commencèrent à manger de bon appétit , en prenant chacun ce qui était de son goût , sans parler et même sans boire , selon la coutume du pays. Quand ils eurent achevé de manger , l'esclave du calife leur donna à laver ; et cependant la mère

Abou Hassan desservit, et apporta le dessert, qui consistait en diverses sortes de fruits de la saison, comme raisins, pêches, pommes, poires et plusieurs sortes de pâtes d'amandes sèches. Sur la fin du jour on alluma les bougies, après quoi Abou Hassan fit mettre les bouteilles et les tasses près de lui, et prit soin que sa mère fît souper l'esclave du calife.

Quand le feint marchand de Moussoul, c'est-à-dire, le calife, et Abou Hassan se furent remis à table, Abou Hassan, avant de toucher au fruit, prit une tasse, et versa à boire le premier, et en la tenant à la main : Seigneur, dit-il au calife, qui était, selon moi, un marchand de Moussoul, vous savez comme moi que le coq ne boit jamais qu'il appelle les poules pour venir boire avec lui : je vous invite donc à suivre mon exemple. Je ne sais ce que vous en pensez ; pour moi il me semble qu'un homme qui hait le vin et qui veut faire le sage, ne l'est pas. Laissons-là ces sortes de gens avec leur humeur sombre et chagrine, et cherchons la

joie ; elle est dans la tasse, et la tasse la communique à ceux qui la voient. »

Pendant qu'Abou Hassan buvait : « Cela me plaît, dit le calife en se saisissant de la tasse qui lui était destinée, et voilà ce qu'on appelle un brave homme. Je vous aime de cette humeur, et avec cette gaieté j'attends que vous m'en versiez autant. »

Abou Hassan n'eut pas plus tôt bu, qu'en remplissant la tasse que le calife lui présentait : « Goûtez, seigneur, dit-il, vous le trouverez bon. »

« J'en suis bien persuadé, reprit le calife d'un air riant ; il n'est pas possible qu'un homme comme vous ne sache faire le choix des meilleures choses. »

Pendant que le calife buvait : « Il ne faut que vous regarder, repartit Abou Hassan, pour s'apercevoir, du premier coup d'œil, que vous êtes de ces gens qui ont vu le monde et qui savent vivre.

« Si ma maison, ajouta-t-il en vers arabes, » était capable de sentiment, et qu'elle fût

« sensible au sujet de joie qu'elle a de vous posséder, elle le marquerait hautement; et en se prosternant devant vous, elle s'écrierait : Ah ! quel plaisir, quel bonheur de me voir honorée de la présence d'une personne si honnête et si complaisante, qu'elle ne dédaigne pas de prendre le couvert chez moi ! »

« Enfin, seigneur, je suis au comble de ma joie, d'avoir fait aujourd'hui la rencontre d'un homme de votre mérite. »

Ces saillies d'Abou Hassan divertissaient fort le calife, qui avait naturellement l'esprit très-enjoué, et qui se faisait un plaisir de l'exciter à boire, en demandant souvent lui-même du vin, afin de le mieux connaître dans son entretien, par la gaieté que le vin lui inspirait. Pour entrer en conversation, il lui demanda comment il s'appelait, à quoi il s'occupait, et de quelle manière il passait la vie.

« Seigneur, répondit-il, mon nom est Abou Hassan. J'ai perdu mon père, qui était marchand, non pas à la vérité des plus riches,

mais au moins de ceux qui vivaient le plus commodément à Bagdad. En mourant, il me laissa une succession plus que suffisante pour vivre sans ambition selon mon état. Comme sa conduite à mon égard avait été fort sévère, et que jusqu'à sa mort j'avais passé la meilleure partie de ma jeunesse dans une grande contrainte; je voulus tâcher de réparer le bon temps que je croyais avoir perdu. En cela néanmoins, poursuivit Abou Hassan, je me gouvernais d'une autre manière que ne font ordinairement tous les jeunes gens. Ils se livrent à la débauche sans considération, et ils s'y abandonnent jusqu'à ce que, réduits à la dernière pauvreté, ils fassent malgré eux une pénitence forcée pendant le reste de leurs jours. Afin de ne pas tomber dans ce malheur, je partageai tout mon bien en deux parts : l'une en fonds, et l'autre en argent comptant. Je destinai l'argent comptant pour les dépenses que je méditais, et je pris une ferme résolution de ne point toucher à mes revenus. Je fis une société de gens de ma connaissance et

peu près de mon âge ; et sur l'argent comptant que je dépensais à pleines mains, je les régalais splendidement chaque jour, de manière que rien ne manquait à nos divertissemens. Mais la durée n'en fut pas longue : je ne trouvai plus rien au fond de ma cassette à la fin de l'année, et en même temps tous mes amis de table disparurent. Je les vis l'un après l'autre. Je leur représentai l'état malheureux où je me trouvais ; mais aucun ne m'offrit de moi me soulager. Je renonçai donc à leur amitié, et en me réduisant à ne plus dépenser que de mon revenu, je me retrancherai à n'avoir plus de société qu'avec le premier étranger que je rencontrerai chaque jour à son arrivée à Bagdad, avec cette condition de ne le régaler que ce seul jour-là. Je vous ai informé du reste, et je remercie ma bonne fortune de m'avoir présenté aujourd'hui un étranger de votre mérite. »

Le calife, fort satisfait de cet éclaircissement, dit à Abou Hassan : « Je ne puis assez vous louer du bon parti que vous avez pris ,

d'avoir agi avec tant de prudence en vous jetant dans la débauche, et de vous être conduit d'une manière qui n'est pas ordinaire à la jeunesse; je vous estime encore d'avoir été fidèle à vous-même au point que vous l'avez été. Le pas était bien glissant, et je ne puis assez admirer comment, après avoir vu la fin de votre argent comptant, vous avez eu assez de modération pour ne pas dissiper votre revenu et même votre fonds. Pour vous dire ce que j'en pense, je tiens que vous êtes le seul débauché à qui pareille chose est arrivée, et à qui elle arrivera peut-être jamais. Enfin, je vous avoue que j'envie votre bonheur. Vous êtes le plus heureux mortel qu'il y ait sur la terre, d'avoir chaque jour la compagnie d'un honnête homme avec qui vous pouvez vous entretenir si agréablement, et à qui vous donnez lieu de publier partout la bonne réception que vous lui faites. Mais ni vous ni moi nous ne nous apercevons pas que c'est trop parler sans boire; buvez, et versez-m'en ensuite. » Le calife et Abou Hassan continuèrent de boire long

emps en s'entretenant de choses très-agréables.

La nuit était déjà fort avancée, et le calife, seignant d'être fort fatigué du chemin qu'il avait fait, dit à Abou Hassan qu'il avait besoin de repos. « Je ne veux pas aussi, de mon côté, ajouta-t-il, que vous perdiez rien du vôtre pour l'amour de moi. Avant que nous nous séparions (car peut-être serai-je sorti demain de chez vous avant que vous soyez éveillé), je suis bien aise de vous marquer combien je suis sensible à votre honnêteté, à votre bonté chère et à l'hospitalité que vous avez exercée envers moi si obligeamment. La seule chose qui me fait de la peine, c'est que je ne sais par quel endroit vous en témoigner ma reconnaissance. Je vous supplie de me le faire connaître, et vous verrez que je ne suis pas un ingrât. Il ne se peut pas faire qu'un homme comme vous n'ait quelque affaire, quelque besoin, et ne souhaite enfin quelque chose qui lui ferait plaisir. Ouvrez votre cœur, et parlez-moi franchement. Tout marchand que je suis,

je ne laisse pas d'être en état d'obliger par moi-même , ou par l'entremise de mes amis. »

A ces offres du calife , qu'Abou Hassan ne prenait toujours que pour un marchand : « Mon bon seigneur , reprit Abou Hassan , je suis très-persuadé que ce n'est point par compliment que vous me faites des avances si généreuses. Mais , foi d'honnête homme , je puis vous assurer que je n'ai ni chagrin , ni affaires , ni désirs , et que je ne demande rien à personne. Je n'ai pas la moindre ambition comme je vous l'ai déjà dit , et je suis très-content de mon sort. Ainsi , je n'ai qu'à vous remercier , non-seulement de vos offres si obligeantes , mais même de la complaisance que vous avez eue de me faire un si grand honneur , que celui de venir prendre un méchant repas chez moi. Je vous dirai néanmoins , poursuivit Abou Hassan , qu'une seule chose me fait de la peine , sans pourtant qu'elle aille jusqu'à troubler mon repos. Vous saurez que la ville de Bagdad est divisée par quartiers , et que dans chaque quartier il y a une mosquée

un iman pour faire la prière aux heures  
naires, à la tête du quartier qui s'y as-  
le. L'iman est un grand vieillard, d'un  
austère, et parfait hypocrite, s'il y en  
mais au monde. Pour conseil, il s'est  
ié quatre autres barbons, mes voisins,  
à peu près de sa sorte, qui s'assemblent  
lui régulièrement chaque jour; et dans  
conciliabule, il n'y a médisance, calom-  
malice, qu'ils ne mettent en usage con-  
tout le quartier, pour en troubler la tran-  
té et y faire régner la dissension. Ils se  
ent redoutables aux uns, ils menacent les  
s. Ils veulent enfin se rendre les maîtres,  
e chacun se gouverne selon leur caprice,  
qui ne savent pas se gouverner eux-mê-  
Pour dire la vérité, je souffre de voir  
s se mêlent de tout autre chose que de  
Alcoran, et qu'ils ne laissent pas vivre le  
de en paix. »

é bien, reprit le calife, vous voudriez ap-  
mment trouver un moyen pour arrêter le  
s de ce désordre? » « Vous l'avez dit,

repartit Abou Hassan; et la seule chose que je demanderais à Dieu pour cela, ce serait d'être calife à la place du Commandeur des croyans Haroun-al-Raschild, notre souverain seigneur et maître, seulement pour un jour. » « Qu'en feriez-vous si cela arrivait ? demanda le calife ? » « Je ferais une chose d'un grand exemple, répondit Abou Hassan, et qui donnera de la satisfaction à tous les honnêtes gens ; je ferais donner cent coups de bâton sur la plante des pieds à chacun des quatre vieillards, quatre cents à l'iman, pour leur apprendre qu'il ne leur appartient pas de troubler et chagriner ainsi leurs voisins. »

Le calife trouva la pensée d'Abou Hassan fort plaisante ; et comme il était né pour les aventures extraordinaires, elle lui fit naître l'envie de s'en faire un divertissement tout singulier. « Votre souhait me plaît d'autant plus, dit le calife, que je vois qu'il part d'un cœur droit, et d'un homme qui ne peut souffrir que la malice des méchans demeure impunie. J'aurai un grand plaisir d'en voir l'effet ; et pe-

tre n'est-il pas aussi impossible que cela arrive, que vous pourriez vous l'imaginer. Je suis persuadé que le calife se dépouillerait volontiers de sa puissance pour vingt-quatre heures entre vos mains, s'il était informé de votre bonne intention et du bon usage que vous en feriez. Quoique marchand étranger, je ne laisse pas néanmoins d'avoir du crédit pour y contribuer en quelque chose. »

« Je vois bien, repartit Abou Hassan, que vous vous moquez de ma folle imagination, et le calife s'en moquerait aussi, s'il avait connaissance d'une telle extravagance. Ce que cela pourrait peut-être produire, c'est qu'il se ferait informer de la conduite de l'iman et de ses conseillers, et qu'il les ferait châtier. »

« Je ne me moque pas de vous, répliqua le calife : Dieu me garde d'avoir une pensée si déraisonnable pour une personne comme vous, qui m'avez si bien régalé, tout inconnu que je vous suis, et je vous assure que le calife ne s'en moquerait pas. Mais laissons-là ce discours :

il n'est pas loin de minuit, et il est temps de nous coucher. »

« Brisons donc là notre entretien, dit Abou Hassan; je ne veux pas apporter obstacle à votre repos. Mais comme il reste encore du vin dans la bouteille, il faut, s'il vous plaît, que nous la vidions; après cela nous nous coucherons. La seule chose que je vous recommande, c'est qu'en sortant demain matin, au cas que je ne sois pas éveillé, vous ne laissiez pas la porte ouverte, mais que vous preniez la peine de la fermer. » Ce que le calife lui promit d'exécuter fidèlement.

Pendant qu'Abou Hassan parlait, le calife s'était saisi de la bouteille et des deux tasses. Il se versa du vin le premier, en faisant connaître à Abou Hassan que c'était pour le remercier. Quand il eut bu, il jeta adroitement dans la tasse d'Abou Hassan, une pincée d'une poudre qu'il avait sur lui, et versa par-dessus le reste de la bouteille. En la présentant à Abou Hassan : « Vous avez, dit-il, pris la peine de me verser à boire toute la soirée; c'est bien

moindre chose que je doive faire que de vous épargner la peine pour la dernière fois ; je vous prie de prendre cette tasse de ma main , et de boire ce coup pour l'amour de moi. »

Abou Hassan prit la tasse ; et pour marquer davantage à son hôte avec combien de plaisir recevait l'honneur qu'il lui faisait , il but , et la vida presque tout d'un trait. Mais à peine eut-il mis la tasse sur la table , que la poudre eut son effet : il fut saisi d'un assoupissement si profond , que la tête lui tomba presque sur ses genoux d'une manière si subite , que le calife ne put s'empêcher d'en rire. L'esclave par qui il s'était fait suivre , était revenu dès qu'il avait eu soupé , et il y avait quelque temps qu'il était à tout prêt à recevoir ses commandemens. « Charge cet homme sur tes épaules , lui dit le calife ; mais prends garde de bien remarquer l'endroit où est cette maison , afin que tu le rapportes quand je te le commanderai. »

Le calife , suivi de l'esclave qui était chargé d'Abou Hassan , sortit de la maison , mais sans fermer la porte comme Abou Hassan l'en avait

prié; et il le fit exprès. Dès qu'il fut arrivé à son palais, il rentra par une porte secrète, et il se fit suivre par l'esclave jusqu'à son appartement, où tous les officiers de sa chambre l'attendaient. « Déshabillez cet homme, leur dit-il, et couchez-le dans mon lit; je vous dirai ensuite mes intentions. »

Les officiers déshabillèrent Abou Hassan, le revêtirent de l'habillement de nuit du calife, et le couchèrent selon son ordre. Personne n'était encore couché dans le palais. Le calife fit venir tous ses autres officiers et toutes les dames; et quand ils furent tous en sa présence : « Je veux, leur dit-il, que tous ceux qui ont coutume de se trouver à mon lever, ne manquent pas de se rendre demain matin auprès de cet homme que voilà couché dans mon lit; et que chacun fasse auprès de lui, lorsqu'il s'éveillera, les mêmes fonctions qui s'observent ordinairement auprès de moi. Je veux aussi qu'on ait pour lui les mêmes égards que pour ma propre personne, et qu'il soit obéi en tout ce qu'il commandera; on ne lui refu-

sera rien de tout ce qu'il pourra demander, et on ne le contredira en quoi que ce soit de ce qu'il pourra dire ou souhaiter. Dans toutes les occasions où il s'agira de lui parler ou de lui répondre, on ne manquera pas de le traiter de Commandeur des croyans. En un mot, je demande qu'on ne songe non plus à ma personne tout le temps qu'on sera auprès de moi, que s'il était véritablement ce que je suis, c'est-à-dire, le calife et le Commandeur des croyans. Sur toutes choses, qu'on prenne bien garde de se méprendre en la moindre circonstance. »

Les officiers et les dames, qui comprirent d'abord que le calife voulait se divertir, ne répondirent que par une profonde inclination, et dès lors, chacun de son côté se prépara à contribuer de tout son pouvoir, en tout ce qui serait de sa fonction, à se bien acquitter de son personnage.

En rentrant dans son palais, le calife avait envoyé appeler le grand-visir Giafar, par le premier officier qu'il avait rencontré; et ce

premier ministre venait d'arriver. Le calife lui dit : « Giafar, je t'ai fait venir pour t'avertir de ne pas t'étonner quand tu verras demain, en entrant à mon audience, l'homme que voilà couché dans mon lit, assis sur mon trône avec mon habit de cérémonie. Aborde-le avec les mêmes égards et le même respect que tu as coutume de me rendre, en le traitant aussi de Commandeur des croyans. Ecoute, et exécute ponctuellement tout ce qu'il te commandera, comme si je te le commandais. Il ne manquera pas de faire des libéralités, et de te charger de la distribution : fais tout ce qu'il te commandera là-dessus, quand même il s'agirait d'épuiser tous les coffres de mes finances. Souviens-toi d'avertir aussi mes émirs, mes huissiers et tous les autres officiers du dehors de mon palais, de lui rendre demain à l'audience publique les mêmes honneurs qu'à ma personne, et de dissimuler si bien, qu'il ne s'aperçoive pas de la moindre chose qui puisse troubler le divertissement que je veux me donner. Va, retire-toi; je n'ai rien à t'ordonner.

ntage, et donne-moi la satisfaction que demande. »

Après que le grand-visir se fut retiré, le calife passa dans un autre appartement, et en se levant, il donna à Mesrour, chef des eunuques, les ordres qu'il devait exécuter de son côté, afin que tout réussît de la manière qu'il entendait, pour remplir le souhait d'Abou Hassan, et voir comment il userait de la puissance et de l'autorité de calife, dans le peu de temps qu'il l'avait désiré. Sur toutes choses, il enjoignit de ne pas manquer de venir à l'heure accoutumée, et avant qu'on allât Abou Hassan, parce qu'il voulait y être présent.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife à l'heure qu'il lui avait commandé. Dès que le calife fut entré dans la chambre où Abou Hassan dormait, il se plaça dans un petit cabinet élevé, d'où il pouvait voir par une fenêtre tout ce qui s'y passait sans être vu. Tous les officiers et toutes les dames qui devaient se lever au lever d'Abou Hassan, entrèrent

en même temps, et se postèrent chacun à sa place accoutumée, selon son rang, et dans un grand silence, comme si c'eût été le calife qui eût dû se lever, et prêts à s'acquitter de la fonction à laquelle ils étaient destinés.

Comme la pointe du jour avait déjà commencé de paraître, et qu'il était temps de se lever pour faire la prière d'avant le lever du soleil, l'officier qui était le plus près du chevet du lit, approcha du nez d'Abou Hassan une petite éponge trempée dans du vinaigre.

Abou Hassan éternua aussitôt en tournant la tête sans ouvrir les yeux; et avec un grand effort, il jeta comme de la pituite qu'on a prompt à recevoir dans un petit bassin de bois pour empêcher qu'elle ne tombât sur le tapis de pied et ne le gâtât. C'est l'effet ordinaire de la poudre que le calife lui avait fait prendre quand, à proportion de la dose, elle cause en plus ou en moins de temps, de causer un soupissement pour lequel on la donne.

En remettant la tête sur le chevet, Abou Hassan ouvrit les yeux, et autant que le pe

ur qu'il faisait le lui permettait, il se vit au lieu d'une grande chambre, magnifique et superbement meublée, avec un plafond à plusieurs enfoncemens de diverses figures, peints d'arabesque, ornée de grands vases d'or massifs, de portières et d'un tapis de pied or et soie, et environné de jeunes dames, dont plusieurs avaient différentes sortes d'instrumens de musique, prêts à en toucher, toutes d'une beauté charmante; d'eunuques noirs, tous richement habillés et debout, dans une grande modestie. En jetant les yeux sur la couverture du lit, il vit qu'elle était de brocart d'or sur fond rouge, rehaussée de perles et de diamans, et près du lit un habit de même étoffe de même parure, et à côté de lui, sur un coussin, un bonnet de calife.

A ces objets si éclatans, Abou Hassan fut dans un étonnement et dans une confusion exprimables. Il les regardait tous comme dans un songe : songe si véritable à son égard, qu'il désirait que ce n'en fût pas un ! « Bon, disait-il en lui-même, me voilà calife; mais,

ajoutait-il un peu après en se reprenant, il n'y a pas de doute que ce n'est pas fait par hasard; il faut pas que je me trompe; c'est un songe en effet du souhait dont je m'entretenais tant avec mon hôte. » Et il refermait les yeux comme pour dormir.

En même temps un eunuque s'approcha et dit :  
« Commandeur des croyans, lui dit-il respectueusement, que votre majesté ne se rende pas; il est temps qu'elle se lève pour faire sa prière; l'aurore commence à paraître. »

A ces paroles, qui furent d'une grande surprise pour Abou Hassan : « Suis-je éveillé, ou si je dors? disait-il encore en lui-même. Mais si je dors, continuait-il en tenant toujours les yeux fermés; je ne dois pas en douter. »

Un moment après : « Commandeur des croyans, reprit l'eunuque, qui vit qu'il ne répondait rien et ne donnait aucune marque de vouloir se lever, votre majesté aura pour agréable que je lui répète qu'il est temps qu'elle se lève, à moins qu'elle ne veuille laisser passer le moment de faire sa prière du matin; le soleil

se lever, et elle n'a pas coutume d'y manier. »

« Je me tompais, dit aussitôt Abou Hassan; ne dors pas, je suis éveillé; ceux qui dorment n'entendent pas, et j'entends qu'on me parle. » Il ouvrit encore les yeux, et comme il fait grand jour, il vit distinctement tout ce qu'il n'avait aperçu que confusément. Il se leva et se sentant avec un air riant, comme un homme plein de joie de se voir dans un état si haut au-dessus de sa condition, et le calife, qui observait sans être vu, pénétra dans sa pensée avec un grand plaisir.

Alors les jeunes dames du palais se prosternent la face contre terre devant Abou Hassan, et celles qui tenaient des instrumens de musique, lui donnèrent le bonjour par un concert de flûtes douces, de hautbois, de téorbes et autres instrumens harmonieux dont il fut enchanté et ravi en extase, de manière qu'il ne savait où il était, et qu'il ne se possédait pas lui-même. Il revint néanmoins à sa première idée, et il doutait encore si tout ce qu'il voyait et

entendait était un songe ou une réalité. Il se mit les mains devant les yeux, et en baissant la tête : « Que veut dire tout ceci ? disait-il en lui-même ; où suis-je ? Que m'est-il arrivé ? Qu'est-ce que ce palais ? que signifient ces eunuques, ces officiers si bien faits et si bien mis, ces dames si belles, et ces musiciennes qui m'enchantent ? Est-il possible que je ne puisse distinguer si je rêve ou si je suis dans mon bon sens ? » Il ôte enfin les mains de devant ses yeux, les ouvre ; et en levant la tête, il vit que le soleil jetait déjà ses premiers rayons au travers des fenêtres de la chambre où il était.

Dans ce moment, Mesrour, chef des eunuques, entra, se prosterna profondément devant Abou Hassan, et lui dit en se relevant : « Commandeur des croyans, votre majesté ne permettra de lui représenter qu'elle n'a pas coutume de se lever si tard, et qu'elle a laissé passer le temps de faire sa prière. A moi qu'elle n'ait passé une mauvaise nuit, et qu'elle ne soit indisposée, elle n'a plus que ce d'aller monter sur son trône pour tenir s

conseil et se faire voir à l'ordinaire. Les généraux de ses armées, les gouverneurs de ses provinces, et les autres grands officiers de sa cour, n'attendent que le moment que la porte de la salle du conseil leur soit ouverte. »

Au discours de Mesrour, Abou Hassan fut comme persuadé qu'il ne dormait pas, et que l'état où il se trouvait n'était pas un songe. Il se trouva pas moins embarrassé que confus dans l'incertitude du parti qu'il prendrait. Enfin il regarda Mesrour entre les deux yeux, et d'un ton sérieux : « A qui donc parlez-vous ? lui demanda-t-il ; et qui est celui que vous appelez Commandeur des croyans, vous que je ne connais pas ? Il faut que vous me preniez pour un autre. »

Tout autre que Mesrour se fût peut-être déconcerté à la demande d'Abou Hassan ; mais instruit par le calife, il joua merveilleusement bien son personnage. « Mon respectable seigneur et maître, s'écria-t-il, votre majesté me parait ainsi aujourd'hui apparemment pour m'éprouver : votre majesté n'est-elle pas le

Commandeur des croyans , le monarque du monde , de l'orient à l'occident , et le vicair sur la terre du prophète envoyé de Dieu, maître de ce monde terrestre et du céleste? Mesrour, votre chétif esclave, ne l'a pas oublié depuis tant d'années qu'il a l'honneur et le bonheur de rendre ses respects et ses servives à votre majesté. Il s'estimerait le plus malheureux des hommes, s'il avait encouru votre disgrâce : il vous supplie donc très-humblement d'avoir la bonté de le rassurer; il aime mieux croire qu'un songe fâcheux a troublé son repos cette nuit. »

Abou Hassan fit un si grand éclat de rire à ces paroles de Mesrour, qu'il se laissa aller la renverse sur le chevet du lit, avec une grande joie du calife, qui en eût ri de même s'il n'eût craint de mettre fin, dès son commencement, à la plaisante scène qu'il avait résolu de se donner.

Abou Hassan, après avoir ri long-temps en cette posture, se remit sur son séant, et se adressant à un petit eunuque noir comm

Mesrour : « Ecoute, lui dit-il, dis-moi qui je suis. » « Seigneur, répondit le petit eunuque d'un air modeste, votre majesté est le Commandeur des croyans, et le vicaire en terre du maître des deux mondes. » « Tu es un petit menteur, face de couleur de poix, reprit Abou Hassan. »

Abou Hassan appela ensuite une des dames qui était plus près de lui que les autres. « Approchez-vous, la belle, dit-il en lui présentant la main; tenez, mordez-moi le bout du doigt, que je sente si je dors ou si je veille. » La dame, qui savait que le calife voyait tout ce qui se passait dans la chambre, fut ravie d'avoir occasion de faire voir de quoi elle était capable, quand il s'agissait de le divertir. Elle s'approcha donc d'Abou Hassan avec tout le sérieux possible; et en serrant légèrement entre ses dents le bout du doigt qu'il lui avait avancé, elle lui fit sentir un peu de douleur.

En retirant la main promptement : « Je ne dors pas, dit aussitôt Abou Hassan, je ne dors

pas, certainement. Par quel miracle suis-je donc devenu calife en une nuit ? Voilà la chose du monde la plus merveilleuse et la plus surprenante ! » En s'adressant ensuite à la même dame : « Ne me cachez pas la vérité, dit-il ; je vous en conjure par la protection de Dieu , en qui vous avez confiance aussi bien que moi. Est-il bien vrai que je sois le Commandeur des croyans ? » « Il est si vrai, répondit la dame, que votre majesté est le Commandeur des croyans, que nous avons sujet tous tant que nous sommes de vos esclaves, de nous étonner qu'elle veuille faire accroire qu'elle n'est pas. » « Vous êtes une menteuse, reprit Abou Hassan : je sais bien ce que je suis. »

Comme le chef des eunuques s'aperçut qu'Abou Hassan voulait se lever, il lui présenta la main, et l'aida à se mettre hors du lit. Dès qu'il fut sur ses pieds, toute la chambre retentit du salut que tous les officiers et toutes les dames lui firent en même temps par une acclamation en ces termes : « Commandeur des croyans que Dieu donne le bonjour à votre majesté ! »

« Ah ciel ! quelle merveille ! s'écria alors Abou Hassan. J'étais hier au soir Abou Hassan, et ce matin je suis le Commandeur des croyans : je ne comprends rien à un changement si prompt et si surprenant. » Les officiers destinés à ce ministère l'habillèrent promptement, et quand ils eurent achevé, comme les autres officiers, les eunuques et les dames s'étaient rangés en deux files, jusqu'à la porte où il devait entrer dans la chambre du conseil, Mesrour marcha devant, et Abou Hassan le suivit. La portière fut tirée, et la porte ouverte par un huissier. Mesrour entra dans la chambre du conseil, et marcha encore devant lui jusqu'au pied du trône, où il s'arrêta pour l'aider à monter, en le prenant d'un côté par-dessous l'épaule, pendant qu'un autre officier qui le suivait, l'aidait de même à monter de l'autre.

Abou Hassan s'assit aux acclamations des huissiers, qui lui souhaitèrent toute sorte de bonheur et de prospérité ; et en se tournant à droite et à gauche, il vit les officiers des gar-

des rangés dans un bel ordre et en bonne contenance.

Le calife cependant, qui était sorti du cabinet où il était caché au moment qu'Abou Hassan était entré dans la chambre du conseil, passa à un cabinet qui avait aussi vue sur la même chambre, d'où il pouvait voir et entendre tout ce qui se passait au conseil quand son grand-visir y présidait à sa place, et que quelque incommodité l'empêchait d'y être en personne. Ce qui lui plut d'abord, fut de voir qu'Abou Hassan le représentait sur son trône presque avec autant de gravité que lui-même.

Dès qu'Abou Hassan eut pris place, le grand-visir Giafar, qui venait d'arriver, se prosterna devant lui au pied du trône, se releva, et en s'adressant à sa personne : « Commandeur des croyans, dit-il, que Dieu comble votre majesté de ses faveurs en cette vie, la reçoive dans son paradis dans l'autre, et précipite ses ennemis dans les flammes de l'enfer ! »

Abou Hassan, après tout ce qui lui était ar-

vé depuis qu'il était éveillé, et ce qu'il venait entendre de la bouche du grand-visir, ne put plus qu'il ne fût calife, comme il avait souhaité de l'être. Ainsi, sans examiner comment ou par quelle aventure un changement de fortune si peu attendu s'était fait, il prit sur-le-champ le parti d'en exercer le pouvoir : aussi demanda-t-il au grand-visir en le regardant avec gravité, s'il avait quelque chose à lui dire.

« Commandeur des croyans, reprit le grand-visir, les émirs, les visirs, et les autres officiers qui ont séance au conseil de votre majesté, sont à la porte, et ils n'attendent que le moment où votre majesté leur donnera la permission d'entrer et de venir lui rendre leurs respects accoutumés. » Abou Hassan dit aussitôt qu'on leur ouvrît; et le grand-visir en retournant et en s'adressant au chef des huissiers qui n'attendait que l'ordre : « Chef des huissiers, dit-il, le Commandeur des croyans commande que vous fassiez votre devoir. »

La porte fut ouverte , et en même temps les émirs et les principaux officiers de la cour tous en habits de cérémonie magnifiques , entrèrent dans un bel ordre , s'avancèrent jusqu'au pied du trône , et rendirent leurs respects à Abou Hassan , chacun à son rang , le genou en terre et le front contre le tapis de pied comme à la propre personne du calife , et le saluèrent en lui donnant le titre de Commandeur des croyans , selon l'instruction que le grand-vizir leur avait donnée , et ils prirent chacun leur place à mesure qu'il s'étaient acquittés de ce devoir.

Quand la cérémonie fut achevée , et qu'ils se furent tous placés , il se fit un grand silence.

Alors le grand-vizir , toujours debout devant le trône , commença à faire son rapport des affaires , selon l'ordre des papiers qu'il tenait à main. Les affaires , à la vérité , étaient ordinaires et de peu de conséquence. Abou Hassan néanmoins ne laissa pas de se faire admirer , même par le calife. En effet , il ne demeura pas court ; il ne parut pas même en

arrassé sur aucune. Il pronouça juste sur tous, selon que le bon sens lui inspirait, soit qu'il s'agît d'accorder ou de rejeter ce que l'on demandait.

Avant que le grand-visir eût achevé son rapport, Abou Hassan aperçut le juge de police qu'il connaissait de vue, assis en son rang. Attendez un moment, dit-il au grand-visir l'interrompant, j'ai un ordre qui presse à donner au juge de police. »

Le juge de police, qui avait les yeux sur Abou Hassan, et qui s'aperçut qu'Abou Hassan regardait particulièrement, s'entendant nommer, se leva aussitôt de sa place et s'approcha rapidement du trône, au pied duquel il se prosterna la face contre terre. « Juge de police, lui dit Abou Hassan après qu'il se fut relevé, allez sur l'heure et sans perdre de temps dans un tel quartier, et dans une rue qu'il lui indiqua : il y a dans cette rue une mosquée où vous trouverez l'imam et quatre vieillards à barbe blanche; saisissez-vous de leurs personnes, et faites donner à chacun des quatre

vieillards cent coups de nerf de bœuf, et quatre cents à l'imman. Après cela vous les ferez monter tous cinq sur un chameau, vêtus de haillons, et la face tournée vers la queue du chameau. En cet équipage, vous les ferez promener par tous les quartiers de la ville, précédés d'un crieur qui criera à haute voix :

« Voilà le châtiment de ceux qui se mêlent  
 » des affaires qui ne les regardent pas, et qui  
 » se font une occupation de jeter le trouble  
 » dans les familles de leurs voisins, et de leur  
 » causer tout le mal dont ils sont capables. »

« Mon intention est encore que vous leur enjoigniez de changer de quartier, avec défense de jamais remettre le pied dans celui d'où ils auront été chassés. Pendant que votre lieutenant leur fera faire la promenade que je viens de vous dire, vous reviendrez me rendre compte de l'exécution de mes ordres. »

Le juge de police mit la main sur sa tête, pour marquer qu'il allait exécuter l'ordre qu'il venait de recevoir, sous peine de la perdre lui-même s'il y manquait. Il se prosterna une

deuxième fois devant le trône, et après s'être levé, il s'en alla.

Cet ordre donné avec tant de fermeté, fit au calife un plaisir d'autant plus sensible, qu'il craignait par-là qu'Abou Hassan ne perdrait pas un moment de profiter de l'occasion pour châtier l'iman et les vieillards de son quartier, puisque la première chose à quoi il avait pensé en se voyant calife, avait été de les faire punir.

Le grand-visir cependant continua de faire son rapport; et il était près de finir, lorsque le juge de police, de retour, se présenta pour rendre compte de sa commission. Il s'approcha du trône; et après la cérémonie ordinaire de se prosterner: « Commandeur des croyans, dit-il à Abou Hassan, j'ai trouvé l'iman et les quatre vieillards dans la mosquée que votre majesté m'a indiquée; et pour preuve que je suis acquitté fidèlement de l'ordre que j'avais reçu de votre majesté, en voici le procès-verbal signé de plusieurs témoins des principaux du quartier. » En même temps il tira un papier de son sein, et le présenta au calife prétendu.

Abou Hassan prit le procès-verbal, le lut tout entier, même jusqu'aux noms des témoins, tous gens qui lui étaient connus; et quand il eut achevé : « Cela est bien, dit-il au juge de police en souriant; je suis content, et vous m'avez fait plaisir; reprenez votre place. Des cagots, dit-il en lui-même avec un air de satisfaction, qui s'avisaient de gloser sur mes actions, et qui trouvaient mauvais que je reçusse et que je régalasse d'honnêtes gens chez moi, méritaient bien cette avanie et ce châtiment. » Le calife qui l'observait, pénétra dans sa pensée, et sentit en lui-même une joie inconcevable d'une si belle expédition.

Abou Hassan s'adressa ensuite au grand visir : « Faites-vous donner par le grand-trésorier, lui dit-il, une bourse de mille pièces de monnaie d'or, et allez au quartier où j'ai envoyé le juge de police, la porter à la mère d'un certain Abou Hassan, surnommé le Débauché. C'est un homme connu dans tout le quartier sous ce nom; il n'y a personne qui ne vous enseigne sa maison. Partez, et revenez promptement. »

Le grand-visir Giafar mit la main sur sa tête , pour marquer qu'il allait obéir ; et après être prosterné devant le trône ; il sortit et en alla chez le grand trésorier qui lui délivra une bourse. Il la fit prendre par un des esclaves qui le suivaient , et s'en alla la porter à la mère d'Abou Hassan. Il la trouva , et lui dit que le calife lui envoyait ce présent , sans s'expliquer davantage. Elle le reçut avec d'autant plus de surprise , qu'elle ne pouvait imaginer ce qui pouvait avoir obligé le calife de lui faire une si grande libéralité , et qu'elle ignorait ce qui se passait au palais.

Pendant l'absence du grand-visir , le juge de police fit le rapport de plusieurs affaires qui regardaient sa fonction , et ce rapport dura jusqu'au retour du visir. Dès qu'il fut rentré dans la chambre du conseil , et qu'il eut assuré d'Abou Hassan qu'il s'était acquitté de l'ordre qu'il lui avait donné ; le chef des eunuques , c'est-à-dire Mesrouf , qui était entré dans l'intérieur du palais après avoir accompagné d'Abou Hassan jusqu'au trône , revint , et mar-

qua par un signe aux visirs , émirs , et à tous les officiers , que le conseil était fini , et que chacun pouvait se retirer ; ce qu'ils firent après avoir pris congé , par une profonde révérence au pied du trône , dans le même ordre que quand ils étaient entrés. Il ne resta auprès d'Abou Hassan que les officiers de la garde du calife et le grand-visir.

Abou Hassan ne demeura pas plus long temps sur le trône du calife , il en descendit de la même manière qu'il y était monté , c'est-à-dire aidé par Mesrour et par un autre officier des eunuques , qui le prirent par-dessous les bras , et qui l'accompagnèrent jusqu'à l'appartement d'où il était sorti. Il y entra , précédé du grand-visir ; mais à peine eut-il fait quelque pas qu'il témoigna avoir quelque besoin pressant. Aussitôt on lui ouvrit un cabinet fort propre qui était pavé de marbre , au lieu que l'appartement où il se trouvait était tout couvert de riches tapis de pied , ainsi que les autres appartemens du palais. On lui présenta une chaussure de soie brochée d'or , qu'on avait coutur

de mettre avant que d'y entrer. Il la prit ; et comme il n'en savait pas l'usage, il la mit dans une de ses manches qui étaient fort larges.

Comme il arrive fort souvent que l'on rit plutôt d'une bagatelle que de quelque chose d'important, peu s'en fallut que le grand-visir, Mesrour, et tous les officiers du palais qui étaient près de lui, ne fissent un éclat de rire, par l'envie qui leur en prit, et ne gâtassent toute la fête; mais ils se retinrent; et le grand-visir fut enfin obligé de lui expliquer qu'il devait la chausser pour entrer dans ce cabinet de commodité.

Pendant qu'Abou Hassan était dans le cabinet, le grand-visir alla trouver le calife qui s'était déjà placé dans un autre endroit pour continuer d'observer Abou Hassan sans être vu, lui raconta ce qui venait d'arriver; et le calife s'en fit encore un nouveau plaisir.

Abou Hassan sortit du cabinet. Mesrour, marchant devant lui pour lui montrer le chemin, le conduisit dans l'appartement intérieur où le couvert était mis. La porte qui y

donnait communication fut ouverte, et plusieurs eunuques coururent avertir les musiciennes que le faux calife approchait. Aussitôt elles commencèrent un concert de voix et d'instrumens des plus mélodieux, avec tant de charmes pour Abou Hassan, qu'il se trouva transporté de joie et de plaisir, et ne savait absolument que penser de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. « Si c'est un songe, se disait-il à lui-même, le songe est de longue durée. Mais ce n'est pas un songe, continuait-il; je me sens bien, je raisonne, je vois, je marche, j'entends. Quoi qu'il en soit, je me remets à Dieu sur ce qui en est. Je ne puis croire néanmoins que je ne sois pas le Commandeur des croyans : il n'y a qu'un Commandeur des croyans qui puisse être dans la splendeur où j'en suis. Les honneurs et les respects que l'on me rendus, et que l'on me rend, les ordres que j'ai donnés, et qui ont été exécutés : en sont de preuves suffisantes.

Enfin, Abou Hassan tint pour constant qu'il était le calife et le Commandeur des croyans.

Et il en fut pleinement convaincu, lorsqu'il se vit dans un salon très-magnifique et des plus spacieux. L'or, mêlé avec les couleurs les plus vives, y brillait de toutes parts. Sept troupes de musiciennes, toutes plus belles les unes que les autres, entouraient ce salon; et sept lustres d'or à sept branches pendaient de divers endroits du plafond, où l'or et l'azur, ingénieusement mêlés, faisaient un effet merveilleux. Au milieu était une table couverte de sept grands plats d'or massif qui embaumaient le salon de l'odeur des épiceries et de l'ambre dont les viandes étaient assaisonnées. Sept jeunes dames debout, d'une beauté ravissante, vêtues d'habits de différentes étoffes les plus riches et les plus éclatantes en couleurs, environnaient cette table. Elles avaient chacune à la main un éventail, dont elles devaient se servir pour donner de l'air à Abou Hassan pendant qu'il serait à table.

Si jamais mortel fut charmé, ce fut Abou Hassan lorsqu'il entra dans ce magnifique salon. A chaque pas qu'il y faisait, il ne pouvait

s'empêcher de s'arrêter pour contempler à loisir toutes les merveilles qui se présentaient à sa vue. Il se tournait à tout moment de côté et d'autre, avec un plaisir très-sensible de la part du calife qui l'observait très-attentivement. Enfin, il s'avança jusqu'au milieu, et il se mit à table. Aussitôt les sept belles dames qui étaient à l'entour, agitèrent l'air toutes ensemble avec leurs éventails, pour rafraîchir le nouveau calife. Il les regardait l'une après l'autre; et après avoir admiré la grâce avec laquelle elles s'acquittaient de cet office, il leur dit avec un souris gracieux qu'il croyait qu'une seule d'entr'elles suffisait pour lui donner tout l'air dont il aurait besoin; et il voulut que les six autres se missent à table avec lui, trois à sa droite et les autres à sa gauche, pour lui tenir compagnie. La table était ronde, et Abou Hassan les fit placer tout autour, afin que de quelque côté qu'il jetât la vue, il ne pût rencontrer que des objets agréables et tout divertissans

Les six dames obéirent et se mirent à ta-

e. Mais Abou Hassan s'aperçut bientôt qu'elles ne mangeaient point par respect pour lui : ce qui lui donna occasion de les servir lui-même ; en les invitant et les pressant de manger dans des termes tout à fait obligeans. Il leur demanda ensuite comment elles s'appelaient, et chacune le satisfit sur sa curiosité. Leurs noms étaient *Cou d'albâtre*, *Boche de corail*, *Face de lune*, *Éclat du soleil*, *Plaisir des yeux*, *Délices du cœur*. Il fit aussi la même demande à la septième qui tenait l'éventail, et elle lui répondit qu'elle s'appelait *Carne de sucre*. Les douceurs qu'il leur dit à chacune sur leurs noms firent voir qu'il avait infiniment d'esprit ; et l'on ne peut croire combien cela servit à augmenter l'estime que le calife, qui n'avait rien perdu de ce qu'il avait dit sur ce sujet, avait déjà conçue pour lui.

Quand les dames virent qu'Abou Hassan mangeait plus : « Le Commandeur des Mousmans, dit l'une en s'adressant aux eunuques qui étaient présens pour servir, veut

passer au salon du dessert ; qu'on apporte à laver. » Elles se levèrent toutes de table au même temps , et elles prirent des mains de deux eunuques , l'une un bassin d'or , l'autre un vase d'aiguière de même métal , et la troisième une serviette , et se présentèrent le genou en terre devant Abou Hassan , qui était encore assis et lui donnèrent à laver. Quand il eut fait , il se leva , et à l'instant un eunuque tira la portière , et ouvrit la porte d'un autre salon où il devait passer.

Mesrour , qui n'avait pas abandonné Abou Hassan , marcha devant lui et l'introduisit dans un salon de pareille grandeur à celui d'où il sortait , mais orné de diverses peintures des plus excellens maîtres , et tout également enrichi de vases de l'un et de l'autre métal , de tapis de pied , et d'autres meubles précieux. Il y avait dans ce salon sept troupes de musiciennes , autres que celles qui étaient dans le premier salon , et ces sept troupes , ou plutôt ces sept chœurs de musique , commencèrent un nouveau concert.

Abou Hassan parut. Le salon était orné de sept autres grands lustres, et la table au lieu se trouva couverte de sept grands bassins d'or remplis en pyramide de toutes sortes de fruits de la saison, les plus beaux, les mieux choisis et les plus exquis; et à l'environ sept autres jeunes dames, chacune avec un éventail à la main, qui surpassaient les premières en beauté.

Ces nouveaux objets jetèrent Abou Hassan dans une admiration plus grande qu'auparavant, et firent qu'en s'arrêtant il donna des marques plus sensible de sa surprise et de son étonnement. Il s'avança enfin jusqu'à la table; après qu'il s'y fut assis, et qu'il eut contemplé les sept dames à son aise l'une après l'autre, avec un embarras qui marquait qu'il ne savait à laquelle il devait donner la préférence, il leur ordonna de quitter chacune son éventail, de se mettre à table, et de manger avec lui, en disant que la chaleur n'était pas assez incommode pour avoir besoin de leur ministère.

Quand les dames se furent placées à droite et à la gauche d'Abou Hassan, il voulut, avant toutes choses, savoir comment elles s'appelaient, et il apprit qu'elles avaient chacune un nom différent des noms des sept dames du premier salon, et que ces noms signifiaient de même quelque perfection de l'âme ou de l'esprit, qui les distinguait les unes d'avec les autres. Cela lui plut extrêmement; et il le fit connaître par les bons mots qu'il dit encore à cette occasion, en leur présentant l'une après l'autre des fruits de chaque bassin. « Mangez cela pour l'amour de moi, dit-il à *Chaîne des cœurs* qu'il avait à sa droite, en lui présentant une figue, « rendez plus supportables les chaînes que vous me faites porter depuis le moment que je vous ai vue. » Et en présentant un raisin à *Tourment de l'âme* : « Prenez ce raisin dit-il, à la charge que vous ferez cesser bientôt les tourmens que j'endure pour l'amour de vous. » Et ainsi des autres dames. Et par ces endroits, Abou Hassan faisait qu'

calife, qui était fort attaché à toutes ses actions et à toutes ses paroles, se savait bon é de plus en plus d'avoir trouvé en lui un homme qui le divertissait si agréablement, et si lui avait donné lieu d'imaginer le moyen de le connaître plus à fond.

Quand Abou Hassan eut mangé de tous les plats qui étaient dans les bassins, ce qui lui vint selon son goût, il se leva : et aussitôt le esrour, qui ne l'abandonnait pas, marcha encore devant lui, et l'introduisit dans un troisième salon, orné, meublé et enrichi aussi magnifiquement que les deux premiers.

Abou Hassan y trouva sept autres chœurs de musique, et sept autres dames autour d'une table couverte de sept bassins d'or, remplis de confitures liquides de différentes couleurs et de plusieurs façons. Après avoir jeté les yeux de tous côtés avec une nouvelle admiration, il s'avança jusqu'à la table au bruit harmonieux des sept chœurs de musique, qui cessa dès qu'il y fut mis. Les sept dames s'y mirent aussi à tous côtés par son ordre; et comme il ne pou-

vait leur faire la même honnêteté de les servir qu'il avait faite aux autres, il les pria de choisir elles-mêmes les confitures qui seraient le plus à leur goût. Il s'informa aussi de leurs noms, qui ne lui plurent pas moins que les noms des autres dames par leur diversité, et qui lui fournirent une nouvelle matière de s'entretenir avec elles, et de leur dire des douceurs qui leur firent autant de plaisir qu'au calife, qui ne perdait rien de tout ce qu'il disait.

Le jour commençait à finir, lorsqu'Abou Hassan fut conduit dans le quatrième salon, qui était orné, comme les autres, des meubles les plus magnifiques et les plus précieux. Il y avait aussi sept grands lustres d'or qui se trouvaient remplis de bougies allumées, et tout le salon éclairé par une quantité prodigieuse de lanternes qui y faisaient un effet merveilleux et surprenant. On n'avait rien vu de pareil dans les trois autres, parce qu'il n'en avait pas été besoin. Abou Hassan trouva encore dans ce dernier salon, comme il avait trouvé dans les trois autres, sept nouveaux chœurs de musiciens

ils concertaient toutes ensemble d'une manière plus gaie que dans les autres salons, et qui semblaient inspirer une plus grande joie. Il y vit aussi sept autres dames qui étaient debout autour d'une table aussi couverte de sept bassins d'or remplis de gâteaux feuilletés, de toutes sortes de confitures sèches et de toutes autres choses propres à exciter à boire. Mais ce que n'Abou Hassan y aperçut, qu'il n'avait pas vu dans les autres salons, c'était un buffet de sept grands flacons d'argent, pleins d'un vin des plus exquis, et de sept verres de cristal de roche d'un très-beau travail auprès de chaque flacon. Jusque-là, c'est-à-dire dans les trois premiers salons, Abou Hassan n'avait bu que de l'eau, selon la coutume qui s'observe à Bagdad, aussi bien parmi le peuple et dans les ordres supérieurs, qu'à la cour du calife, où l'on ne boit le vin ordinairement que le soir. Tous ceux qui en usent autrement sont regardés comme des débauchés, et ils n'osent se montrer de jour. Cette coutume est d'autant plus louable, qu'on a besoin de tout son bon sens dans la

journee pour vaquer aux affaires , et que par-là comme on ne boit du vin que le soir , on ne voit pas d'ivrognes en plein jour causer du désordre dans les rues de cette ville.

Abou Hassan entra donc dans ce quatrième salon , et il s'avança jusqu'à la table. Quand il s'y fut assis , il demeura un grand espace de temps , comme en extase , à admirer les sept dames qui étaient autour de lui , et les trouva plus belles que celles qu'il avait vues dans les autres salons. Il eut envie de savoir les noms de chacune en particulier : mais comme le grand bruit de la musique , et surtout les tambours de basque , dont on jouait à chaque chœur , ne lui permettaient pas de se faire entendre , il frappa des mains pour la faire cesser ; et aussitôt il se fit un grand silence.

Alors , en prenant par la main la dame qui était plus près de lui , à sa droite , il la fit assise ; et après lui avoir présenté d'un gâteau feuilleté , il lui demanda comment elle s'appelait. « Commandeur des croyans , répondit la dame , mon nom est *Bouquet de perles*. » « O

« pouvait vous donner un nom plus convenable, reprit Abou Hassan, et qui fît mieux connaître ce que vous valez; sans blâmer néanmoins celui qui vous l'a donné, je trouve que vos belles dents effacent la plus belle eau de toutes les perles qui soient au monde. *Bouquet de perles*, ajouta-t-il, puisque c'est votre nom, obligez-moi de prendre un verre, et de m'apporter à boire de votre belle main. »

La dame alla aussitôt au buffet, et revint avec un verre plein de vin qu'elle présenta à Abou Hassan d'un air tout gracieux. Il le prit avec plaisir; et la regardant passionnément *Bouquet de perles*, lui dit-il, je bois à votre santé; je vous prie de vous en verser autant, et de me faire raison. » Elle courut vite au buffet, et revint le verre à la main; mais avant de boire, elle chanta une chanson, qui ne le ravit pas moins par sa nouveauté que par les charmes d'une voix qui le surprit encore davantage.

Abou Hassan, après avoir bu, choisit ce qui lui plut dans les bassins, et le présenta à une autre dame qu'il fit asseoir auprès de lui.

Il lui demanda aussi son nom. Elle répondit qu'elle s'appelait *Étoile du matin*. « Vos beaux yeux, reprit-il, ont plus d'éclat et de brillant que l'étoile dont vous portez le nom. Allez et faites-moi le plaisir de m'apporter à boire. » Ce qu'elle fit sur-le-champ de la meilleure grâce du monde. Il en usa de même envers la troisième dame qui se nommait *Lumière de jour*, et de même jusqu'à la septième, qui toutes lui versèrent à boire avec une satisfaction extrême du calife.

Quand Abou Hassan eut achevé de boire autant de coups qu'il y avait de dames, *Bouquet de perles*, la première à qui il s'était adressé alla au buffet, prit un verre qu'elle remplit de vin, après y avoir jeté une pincée de la poudre dont le calife s'était servi le jour précédent, et vint le lui présenter : « Commandeur des croyans, lui dit-elle, je supplie votre majesté, par l'intérêt que je prends à la conservation de sa santé, de prendre ce verre de vin, et de me faire la grâce, avant de le boire, d'entendre une chanson, laquelle, si j'ose me

atter, ne lui déplaira pas. Je ne l'ai faite que  
aujourd'hui, et je ne l'ai encore chantée à qui  
ue ce soit. »

« Je vous accorde cette grâce avec plaisir,  
dit Abou Hassan en prenant le verre qu'elle  
présentait, et je vous ordonne, en qualité de  
commandeur des croyans, de me la chanter,  
persuadé que je suis qu'une belle personne com-  
me vous n'en peut faire que « très-agréables et  
meubles d'esprit. » La dame prit un luth, et elle  
chanta la chanson en accordant sa voix au son  
de cet instrument avec tant de justesse, de  
grâce et d'expression, qu'elle tint Abou Has-  
san comme en extase depuis le commencement  
jusqu'à la fin. Il la trouva si belle, qu'il la lui  
fit répéter une seconde fois, et il n'en fut pas  
moins charmé que la première fois.

Quand la dame eut achevé, Abou Hassan,  
qui voulait la louer comme elle le méritait,  
leva le verre auparavant tout d'un trait; puis,  
se tournant la tête du côté de la dame comme  
pour lui parler, il en fut empêché par la pou-  
ssière, qui fit son effet si subitement, qu'il ne

fit qu'ouvrir la bouche en bégayant. Aussitôt ses yeux se fermèrent ; et en laissant tomber sa tête jusque sur la table , comme un homme accablé de sommeil , il s'endormit aussi profondément qu'il avait fait le jour précédent , environ à la même heure , quand le calife lui eut fait prendre de la même poudre ; et dans le même instant une des dames qui était auprès de lui , fut assez diligente pour recevoir le verre qu'il laissa tomber de sa main. Le calife qui s'était donné lui-même ce divertissement avec une satisfaction au-delà de ce qu'il s'en était promis , et qui avait été spectateur de cette dernière scène , aussi bien que de toutes les autres qu'Abou Hassan lui avait données , sortit de l'endroit où il était , et parut dans le salon tout joyeux d'avoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé. Il commanda premièrement qu'on dépouillât Abou Hassan de l'habit de calife dont on l'avait revêtu le matin , et qu'on lui remît celui dont il était habillé il y avait vingt-quatre heures , quand l'esclave qui l'accompagnait l'avait apporté en son palais. L

appeler ensuite le même esclave ; et quand se fut présenté : « Reprends cet homme , lui dit-il , reporte-le chez lui sur son sofa , sans faire de bruit ; et en te retirant , laisse de même la porte ouverte. »

L'esclave prit Abou Hassan , l'emporta par la porte secrète du palais , le remit chez lui comme le calife lui avait ordonné , et revint avec diligence lui rendre compte de ce qu'il avait fait. « Abou Hassan , dit alors le calife , avait souhaité d'être calife pendant un jour seulement , pour châtier l'iman de la mosquée de son quartier , et les quatre scheiks ou vieillards dont la conduite ne lui plaisait pas ; je lui ai procuré le moyen de se satisfaire , et il doit être content sur cet article. »

Abou Hassan , remis sur son sofa par l'esclave , dormit jusqu'au lendemain fort tard , et il ne s'éveilla que quand la poudre qu'on avait jetée dans le dernier verre qu'il avait bu , eut fait tout son effet. Alors , en ouvrant les yeux , il fut fort surpris de se voir chez lui :  
*Bouquet de perles, Étoile du matin, Aube*

*du jour, Bouche de corail, Face de lune*  
s'écria-t-il en appelant les dames du palais qui  
lui avaient tenu compagnie, chacune par leur  
nom, autant qu'il put s'en souvenir, où êtes  
vous ? Venez, approchez. »

Abou Hassan criait de toute sa force. Sa  
mère, qui l'entendit de son appartement, ac-  
courut au bruit, et en entra dans sa cham-  
bre : « Qu'avez-vous donc, mon fils ? lui de-  
manda-t-elle ; que vous est-il arrivé ? »

A ces paroles, Abou Hassan leva la tête, et  
en regardant sa mère fièrement et avec mépris  
« Bonne femme, lui demanda-t-il à son tour  
qui est donc celui que tu appelles ton fils ? »

« C'est vous-même, répondit la mère avec  
beaucoup de douceur ; n'êtes-vous pas Abou  
Hassan, mon fils ? Ce serait la chose du monde  
de la plus singulière que vous l'eussiez oublié  
en si peu de temps. »

« Moi, ton fils ! Vieille exécration ! reprit  
Abou Hassan ; tu ne sais ce que tu dis, et tu  
es une menteuse. Je ne suis pas l'Abou Hassan  
que tu dis, je suis le Commandeur des croyants »

« Taisez-vous , mon fils , repartit la mère ; vous n'êtes pas sage ; on vous prendrait pour fou si l'on vous entendait. »

« Tu es une vieille folle toi-même , répliqua Abou Hassan , et je ne suis pas fou comme tu le dis. Je te répète que je suis le Commandeur des croyans , et le vicaire en terre maître des deux mondes. »

« Ah mon fils ! s'écria la mère ; est-il possible que je vous entende proférer des paroles qui marquent une si grande aliénation d'esprit ! Quel malin génie vous obsède pour vous faire tenir un semblable discours ? Que la bénédiction de Dieu soit sur vous , et qu'il vous délivre de la malignité de Satan ! Vous êtes mon fils Abou Hassan , et je suis votre mère. »

Après lui avoir donné toutes les marques qu'elle put imaginer pour le faire rentrer en sens même , et lui faire voir qu'il était dans l'erreur : « Ne voyez-vous pas , continua-t-elle , que cette chambre où vous êtes est la vôtre , et non pas la chambre d'un palais digne d'un Commandeur des croyans , et que vous ne

l'avez pas abandonnée depuis que vous êtes au monde, en demeurant inséparablement avec moi? Faites bien réflexion à tout ce que je vous dis, et ne vous allez pas mettre dans l'imagination des choses qui ne sont pas et qui ne peuvent pas être. Encore une fois, mon fils, pensez-y sérieusement. »

Abou Hassan entendit paisiblement ces remontrances de sa mère, et les yeux baissés et la main au bas du visage, comme un homme qui rentre en lui-même pour examiner la vérité de tout ce qu'il voit et de ce qu'il entend.

« Je crois que vous avez raison, dit-il à sa mère quelques momens après, en revenant comme d'un profond sommeil, sans pourtant changer de posture : il me semble que je suis Abou Hassan, que vous êtes ma mère, et que je suis dans ma chambre. Encore une fois, ajouta-t-il en jetant les yeux sur lui et sur tout ce qui se présentait à sa vue, je suis Abou Hassan, n'en doute plus; et ne comprends pas comment je m'étais mis cette vérité dans la tête. »

La mère crut de bonne foi que son fils ét

éri du trouble qui agitait son esprit et qu'elle tribuait à un songe. Elle se préparait même en rire avec lui et à l'interroger sur ce son- , quand tout à coup il se mit sur son séant , en la regardant de travers : « Vieille sor- ere , vieille magicienne , dit-il , tu ne sais ce e tu dis : je ne suis pas ton fils et tu n'es s ma mère. Tu te trompes toi-même , et tu ux m'en faire accroire. Je te dis que je suis Commandeur des croyans , et tu ne me per- aderas pas le contraire. »

« De grâce , mon fils , recommandez-vous à eu , et abstenez-vous de tenir ce langage , de ninte qu'il ne vous arrive quelque malheur. rlons plutôt d'autre chose , et laissez-moi us raconter ce qui arriva hier dans notre rtier à l'iman de notre mosquée et à quatre eiks de nos voisins. Le juge de police les prendre : et après leur avoir fait donner en présence à chacun je ne sais combien de ps de nerf de bœuf , il fit publier par un ur que c'était là le châtimeut de ceux qui mêlaient des affaires qui ne les regardaient

pas , et qui se faisaient une occupation de jeter le trouble dans les familles de leurs voisins. Ensuite il les fit promener par tous les quartiers de la ville avec le même cri , et leur fit défense de remettre jamais le pieds dans notre quartier. »

La mère d'Abou Hassan , qui ne pouvait s'imaginer que son fils eût eu quelque part l'aventure qu'elle lui racontait , avait échangé de discours et regardé le récit de cette affaire comme un moyen capable d'effacer l'impression fantastique où elle le voyait , d'être le Commandeur des croyans.

Mais il en arriva tout autrement ; et ce récit loin d'effacer l'idée qu'il avait toujours d'être le Commandeur des croyans , ne servit qu'à lui rappeler , et à la lui graver d'autant plus profondément dans son imagination , qu'en fait elle n'était pas fantastique , mais réelle.

Aussi , dès qu'Abou Hassan eut entendu le récit : « Je ne suis plus ton fils ni Abou Hassan , reprit-il ; je suis certainement le Commandeur des croyans ; je ne puis plus en douter »

Après ce que tu viens de me raconter toi-même. Apprends que c'est par mes ordres que l'iman et les quatre scheicks ont été châtiés de manière que tu m'as dit. Je suis donc véritablement le Commandeur des croyans, te dis-je ; et cesse de me dire que c'est un rêve. Je ne dors pas, et j'étais aussi éveillé que je le suis, à ce moment que je te parle. Tu me fais plaisir de me confirmer ce que le juge de police, à qui j'en avais donné l'ordre, m'en a rapporté, c'est-à-dire que mon ordre a été exécuté ponctuellement, et j'en suis d'autant plus réjoui, que cet iman et ces quatre scheicks sont de francs hypocrites. Je voudrais bien savoir qui m'a porté en ce lieu-ci. Dieu soit loué de tout ! Ce n'il y a de vrai, c'est que je suis très-certainement le Commandeur des croyans ; et toutes tes raisons ne me persuaderont pas le contraire. »

La mère, qui ne pouvait deviner, ni même imaginer pourquoi son fils soutenait si fortement et avec tant d'assurance qu'il était le Commandeur des croyans, ne douta plus qu'il

n'eût perdu l'esprit, en lui entendant dire des choses qui étaient dans son esprit au-delà de toute croyance, quoiqu'elles eussent leur fondement dans celui d'Abou Hassan. Dans ce moment de pensée : « Mon fils, lui dit-elle, je prie Dieu qu'il ait pitié de vous et qu'il vous fasse misericorde. Cessez, mon fils, de tenir un discours si dépourvu de bon sens. Adressez-vous à Dieu ; demandez-lui qu'il vous pardonne et qu'il vous fasse la grâce de parler comme un homme raisonnable. Que dirait-on de vous, si l'on vous entendait parler ainsi ? Ne savez-vous pas que les murailles ont des oreilles ? »

De si belles remontrances, loin d'adoucir l'esprit d'Abou Hassan, ne servirent qu'à l'irriter encore davantage. Il s'emporta contre sa mère avec plus de violence : « Vieille, lui dit-il, je t'ai déjà avertie de te taire : si tu continues davantage, je me leverai, et je te tairai de manière que tu t'en ressentiras tout le reste de tes jours. Je suis le calife, le Commandeur des croyans, et tu dois me croire quand je te le dis. »

Alors la bonne dame qui vit qu'Abou Hassan paraissait de plus en plus de son bon sens plus que d'y rentrer, s'abandonna aux pleurs et aux larmes; et en se frappant le visage et la poitrine, elle faisait des exclamations qui marquaient son étonnement et sa profonde douleur de voir son fils dans une si terrible aliénation d'esprit.

Abou Hassan, au lieu de s'apaiser et de se laisser toucher par les larmes de sa mère, s'oublia lui-même au contraire jusqu'à perdre entièrement elle le respect que la nature lui inspirait. Il se leva brusquement, il se saisit d'un bâton; et venant à elle la main levée comme un furieux : « Maudite vieille, lui dit-il dans son extravagance, et d'un ton à donner de la terreur à tout être qu'à une mère pleine de tendresse pour toi, dis-moi tout à l'heure qui je suis. »

« Mon fils, répondit la mère en le regardant tendrement, bien loin de s'effrayer, je ne vous crois pas abandonné de Dieu jusqu'au point de ne pas connaître celle qui vous a mis au monde, et de vous méconnaître vous-même.

Je ne feins pas de vous dire que vous êtes mon fils Abou Hassan , et que vous avez grand tort de vous arroger un titre qui n'appartient qu'au calife Haroun-al-Raschid , votre souverain seigneur et le mien , pendant que ce monarque nous comble de biens , vous et moi , par le présent qu'il m'envoya hier. En effet , il faut que vous sachiez que le grand-visir Giafar prit la peine de venir hier me trouver , et qu'en me mettant entre les mains une bourse de mille pièces d'or , il me dit de prier Dieu pour le Commandeur des croyans qui me faisait ce présent. Et cette libéralité ne vous regarde-t-elle pas plutôt que moi , qui n'ai plus que deux jours à vivre ? »

A ces paroles , Abou Hassan ne se posséda plus. Les circonstances de la libéralité du calife que sa mère venait de lui raconter , lui marquaient qu'il ne se trompait pas , et lui persuadaient plus que jamais qu'il était le calife , puis que le visir n'avait porté la bourse que par son ordre. « Hé bien , vieille sorcière , s'écria-t-il , seras-tu convaincue quand je te dirai qu'

C'est moi qui t'ai envoyé ces mille pièces d'or par mon grand-visir Giasir, qui n'a fait qu'exécuter l'ordre que je lui avais donné en qualité de Commandeur des croyans ? Cependant, au lieu de me croire, tu ne cherches qu'à me faire perdre l'esprit par tes contradictions, et en me soutenant avec opiniâtreté que je suis ton fils. Mais je ne laisserai pas long-temps ta malice impunie. » En achevant ces paroles, dans l'excès de sa frénésie, il fut assez dénaturé pour la maltraiter impitoyablement avec le bâton qu'il tenait à la main.

La pauvre mère, qui n'avait pas cru que son fils passerait si promptement des menaces aux actions, se sentant frappée se mit à crier de toute sa force au secours, et jusqu'à ce que les voisins fussent accourus, Abou Hassan ne cessait de frapper, en lui demandant à chaque coup : « Suis-je Commandeur des croyans ? » A quoi la mère répondait toujours ces tendres paroles : « Vous êtes mon fils. »

La fureur d'Abou Hassan commençait un peu à se ralentir quand les voisins arrivèrent

dans sa chambre. Le premier qui se présenta se mit aussitôt entre sa mère et lui ; et après lui avoir arraché son bâton de la main : « Que faites-vous donc , Abou Hassan ? lui dit-il , avez-vous perdu la crainte de Dieu et la raison ? Jamais un fils bien né , comme vous , a-t-il osé lever la main sur sa mère ? Et n'avez-vous point de honte de maltraiter ainsi la votre , elle qui vous aime si tendrement ? »

Abou Hassan , encore tout plein de sa fureur , regarda celui qui lui parlait sans-lui rien répondre ; et en jetant en même temps ses yeux égarés sur chacun des autres voisins qui l'accompagnaient : « Qui est cet Abou Hassan dont vous parlez ? demanda-t-il ; est-ce moi que vous appelez de ce nom ? »

Cette demande déconcerta un peu les voisins. « Comment ! repartit celui qui venait de lui parler , vous ne reconnaissez donc pas la femme que voilà pour celle qui vous a élevé , et avec qui nous vous avons toujours vu demeurer , en un mot , pour votre mère ? » « Vous êtes des impertinens , répliqua Abou Hassan ;

ne la connais pas , ni vous non plus , et je  
veux pas la connaître. Je ne suis pas Abou  
Hassan ; je suis le Commandeur des croyans ,  
si vous l'ignorez , je vous le ferai apprendre  
à vos dépens. »

A ce discours d'Abou Hassan , les voisins  
doutèrent plus de l'aliénation de son esprit.  
pour empêcher qu'il ne se portât à des ex-  
cès semblables à ceux qu'il venait de commet-  
tre contre sa mère , ils se saisirent de sa per-  
sonne , malgré sa résistance , et ils le lièrent de  
manière qu'ils lui ôtèrent l'usage des bras , des  
mains et des pieds. En cet état , et hors d'ap-  
arence de pouvoir nuire , ils ne jugèrent pas  
pendant à propos de le laisser seul avec sa  
mère. Deux de la compagnie se détachèrent ,  
allèrent en diligence à l'hôpital des fous aver-  
tir le concierge de ce qui se passait. Il y vint  
bientôt avec ses voisins ; accompagné d'un  
grand nombre de ses gens , chargés de chaînes ,  
menottes et d'un nerf de bœuf.

A leur arrivée , Abou Hassan , qui ne s'at-  
tendait à rien moins qu'à un appareil si affreux ,

fit de grands efforts pour se débarrasser ; mais le concierge , qui s'était fait donner le nerf d'un bœuf , le mit bientôt à la raison par deux ou trois coups bien appliqués qu'il lui en déchargea sur les épaules. Ce traitement fut si sensible à Abou Hassan , qu'il se contenta , et que le concierge et ses gens firent de lui ce qu'ils voulaient. Ils le chargèrent de chaînes , et lui appliquèrent les menottes et les entraves ; quand ils eurent achevé , ils le tirèrent hors de chez lui , et le conduisirent à l'hôpital des fous.

Abou Hassan ne fut pas plus tôt dans la rue qu'il se trouva environné d'une grande foule de peuple. L'un lui donnait un coup de poing , l'autre un soufflet ; et d'autres le chargeaient d'injures , en le traitant de fou , d'insensé d'extravagant.

A tous ces mauvais traitemens ; « Il n'y a rien , dit-il , de grandeur et de force qu'en Dieu très-haut et tout-puissant. On veut que je sois fou quoique je sois dans mon bon sens ; je souffre cette injure et toutes ces indignités pour l'amour de Dieu. »

Abou Hassan fut conduit de cette manière jusqu'à l'hôpital des fous. On l'y logea, et on l'attacha dans une cage de fer ; et avant de l'y enfermer , le concierge , endurci à cette terrible exécution , le régala sans pitié de cinquante coups de nerf de bœuf sur les épaules et sur les reins ; et continua plus de trois semaines à lui faire le même régal chaque jour , en lui répétant ces mêmes mots chaque fois : « Reviens à ton bon sens , et dis si tu es encore le Commandeur des croyans. »

Je n'ai pas besoin de ton conseil, répondait Abou Hassan , je ne suis pas fou ; mais si j'avis à le devenir , rien ne serait plus capable de me jeter dans une si grande disgrâce que les coups dont tu m'assommes. »

Cependant la mère d'Abou Hassan venait voir son fils régulièrement chaque jour ; et elle ne pouvait retenir ses larmes , en voyant diminuer de jour en jour son embonpoint et ses forces , et l'entendant se plaindre et soupirer de douleurs qu'il souffrait. En effet , il avait les épaules , le dos et les côtés noircis et meur-

tris; et il ne savait de quel côté se tourner pour trouver du repos. La peau lui changea même plus d'une fois, pendant le temps qu'il fut retenu dans cette effroyable demeure. Sa mère voulait lui parler pour le consoler, et pour tâcher de sonder s'il était toujours dans la même situation d'esprit sur sa prétendue dignité de calife et de Commandeur des croyans : mais toutes les fois qu'elle ouvrait la bouche pour pour lui en toucher quelque chose, il la rebattait avec tant de furie, qu'elle était contrainte de le laisser, et de s'en retourner, inconsolable de le voir dans une si grande opiniâtreté.

Les idées fortes et sensibles qu'Abou Hassa avait conservées dans son esprit, de s'être vu revêtu de l'habillement de calife, d'en avoir fait effectivement les fonctions, d'avoir usé de son autorité, d'avoir été obéi et traité véritablement en calife, et qui l'avaient persuadé sur son réveil qu'il l'était véritablement, et l'avaient fait persister si long-temps dans cette erreur, commencèrent insensiblement à s'effacer de son esprit.

« Si j'étais calife et Commandeur des croyans, disait-il quelquefois à lui-même, pourquoi ne serais-je trouvé chez moi en me réveillant, revêtu de mon habit ordinaire ? Pourquoi ne me serai-je pas vu environné du chef des eunuques, de tant d'autres eunuques et d'une grosse foule de belles dames ? Pourquoi le grand-visir Giafar, que j'ai vu à mes pieds, et tant d'émirs, tant de gouverneurs de provinces, et tant d'autres officiers dont je me suis vu environné, m'auraient-ils abandonné ? Il y a long-temps, sans doute, qu'ils m'auraient déshonoré de l'état pitoyable où je suis si j'avais eu quelque autorité sur eux. Tout cela n'a été qu'un songe, et je ne dois pas faire difficulté de le croire. J'ai commandé, il est vrai, au juge de police de châtier l'iman et les quatre vieillards sur son conseil ; j'ai ordonné au grand-visir Giafar de porter mille pièces d'or à ma mère, et mes ordres ont été exécutés. Cela m'arrête et m'y comprends rien. Mais combien d'autres choses y a-t-il que je ne comprends pas, et que je ne comprendrai jamais ? Je m'en re-

mets donc entre les mains de Dieu qui sait  
qui connaît tout. »

Abou Hassan était encore occupé de ces pensées et de ces sentimens , quand sa mère arriva. Elle le vit si exténué et si défait , qu'elle en versa des larmes plus abondamment qu'elle n'avait encore fait jusqu'alors. Au milieu de ses sanglots , elle le salua du salut ordinaire et Abou Hassan le lui rendit , contre sa coutume depuis qu'il était dans cet hôpital. Elle eut prit un bon augure : « Hé bien , mon fils , lui dit-elle en essuyant ses larmes , comment vous trouvez-vous ? En quelle assiette est votre esprit ? Avez-vous renoncé à toutes vos fantaisies et aux propos que le démon vous avait suggérés ? »

« Ma mère, répondit Abou Hassan d'un sèrassis et fort tranquille , et d'une manière qui peignait la douleur qu'il ressentait des excès auxquels il s'était porté contre elle , je reconnais mon égarement ; mais je vous prie de m'excuser et de me pardonner le crime exécrationnable que je déteste et dont je suis coupable envers vous. Je fais

me prière à nos voisins , à cause du scandale que je leur ai donné. J'ai été abusé par un songe , mais un songe si extraordinaire et si semblable à la vérité , que je puis mettre en doute que tout autre que moi à qui il serait arrivé , n'en aurait pas été moins frappé , et se peut-être tombé dans de plus grandes extravagances que vous ne m'en avez vu faire. Je suis encore si fort troublé au moment où je vous parle , que j'ai de la peine à me persuader que ce qui m'est arrivé en soit un , tant il a de ressemblance à ce qui se passe entre les gens qui ne dorment pas ! Quoi qu'il en soit , je le tiens et le veux tenir constamment pour un songe et pour une illusion. Je suis même convaincu que je ne suis pas ce fantôme de calife et de Commandeur des croyans , mais seulement Hassan votre fils. Oui , je suis le fils d'une mère que j'ai toujours honorée jusqu'à ce jour fatal , dont le souvenir me couvre de confusion ; que j'honore et que j'honorerai toute ma vie comme je le dois. »

À ces paroles si sages et si sensées , les lar-

mes de douleur, de compassion et d'affliction que la mère d'Abou Hassan versait depuis long-temps, se changèrent en larmes de joie de consolation et d'amour tendre pour son cher fils qu'elle retrouvait. « Mon fils, s'écriait-elle toute transportée de plaisir, je ne me sens plus jamais ravie de contentement et de satisfaction à vous entendre parler si raisonnablement après ce qui s'est passé, que si je venais de vous remettre au monde une seconde fois. Il faut que je vous déclare ma pensée sur votre aventure et que je vous fasse remarquer une chose à laquelle vous n'avez peut-être pas pris garde. L'étranger que vous aviez amené un soir pour souper avec vous, s'en alla sans fermer la porte de votre chambre, comme vous lui aviez recommandé; et je crois que c'est ce qui a donné occasion au démon d'y entrer et de vous jeter dans l'affreuse illusion où vous étiez. Ainsi mon fils, vous devez bien remercier Dieu vous en avoir délivré, et le prier de vous préserver de tomber davantage dans les pièges de l'esprit malin. »

Vous avez trouvé la source de mon mal ,  
dit Abou Hassan ; et c'est justement cette  
t-là que j'eus ce songe qui me renversa la  
veille. J'avais cependant averti le marchand  
pressément de fermer la porte après lui ; et  
je ne connais à présent qu'il n'en a rien fait : Je  
suis donc persuadé avec vous que le démon a  
trouvé la porte ouverte, qu'il est entré, et qu'il  
m'a mis toutes ces fantaisies dans la tête. Il faut  
qu'on ne sache pas à Mossoul d'où venait ce  
marchand ; comme nous sommes bien con-  
vaincus à Bagdad que le démon vient causer  
par ces songes fâcheux qui nous inquiètent la-  
 nuit quand on laisse les chambres où l'on cou-  
che ouvertes. Au nom de Dieu, ma mère,  
puisque, par la grâce de Dieu, me voilà par-  
tiquement revenu du trouble où j'étais, je vous  
supplie, autant qu'un fils peut supplier une  
si bonne mère que vous l'êtes, de me faire  
sortir au plus tôt de cet enfer, et de me dé-  
livrer de la main du bourreau, qui abrégera  
mes jours infailliblement, si j'y demeure da-  
vantage. »

La mère d'Abou Hassan parfaitement consolée et attendrie de voir qu'Abou Hassan était revenu entièrement de sa foible imagination d'être calife, alla sur-le-champ trouver le concierge qui l'avait amené, et qui l'avait gouverné jusqu'alors; et dès qu'elle lui eut assuré qu'il était parfaitement bien rétabli dans son bon sens, il vint, l'examina, et le mit en liberté en sa présence.

Abou Hassan retourna chez lui, et il y demeura plusieurs jours, afin de rétablir sa santé par de meilleurs alimens que ceux dont il avait été nourri dans l'hôpital des fous. Mais dès qu'il eut à peu près repris ses forces, et qu'il ne se ressentit plus des incommodités qu'il avait souffertes par les mauvais traitemens qu'on lui avait faits dans sa prison, il commença à s'ennuyer de passer les soirées sans compagnie. C'est pourquoi il ne tarda pas à reprendre le même train de vie qu'auparavant, c'est-à-dire qu'il recommença de faire chaque jour une provision suffisante pour régaler un nouvel hôte le soir.

Le jour qui renouvela la coutume d'aller, vers le coucher du soleil, au bout du pont de Bagdad, pour y arrêter le premier étranger qui se présenterait et le prier de lui faire l'honneur de venir souper avec lui, était le premier du mois, et le même jour, comme nous l'avons déjà dit, que le calife se divertissait à aller, déguisé, hors de quelque une des portes par où on abordait en cette ville, pour observer par lui-même s'il ne se passait rien contre la bonne police, de la manière qu'il l'avait établie et réglée dès le commencement de son règne.

Il n'y avait pas long-temps qu'Abou Hassan était arrivé, et qu'il s'était assis sur un banc pratiqué contre le parapet, lorsqu'en jetant la vue jusqu'à l'autre bout du pont, il aperçut le calife qui venait à lui, déguisé en marchand de Moussoul, comme la première fois, et suivi du même esclave. Persuadé que tout le mal qu'il avait souffert ne venait que de ce que le calife, qu'il ne connaissait que pour un marchand de Moussoul, avait laissé la porte ouverte. en sortant de sa chambre, il frémit en le

voyant. « Que Dieu veuille me préserver ! dit-il en lui-même ; voilà , si je ne me trompe , le magicien qui m'a enchanté. Il tourna aussitôt la tête du côté du canal de la rivière , et s'appuyant sur le parapet , afin de ne le pas voir , jusqu'à ce qu'il fût passé.

Le calife , qui voulait porter plus loin le plaisir qu'ils s'était déjà donné à l'occasion d'Abou Hassan , avait eu grand soin de se faire informer de tout ce qu'il avait dit et fait le lendemain à son réveil , après l'avoir fait rapporter chez lui , et de tout ce qui lui était arrivé. Il ressentit un nouveau plaisir de tout ce qu'il en apprit , et même du mauvais traitement qui lui avait été fait dans l'hôpital des fous. Mais comme ce monarque était généreux et plein de justice , et qu'il avait reconnu dans Abou Hassan un esprit propre à le réjouir plus long-temps , et de plus , qu'il s'était donné qu'après avoir renoncé à sa prétendue dignité de calife , il reprendrait sa manière de vivre ordinaire , il jugea à propos , dans le dessein de l'attirer près de sa personne , de se déguiser

remier du mois en marchand de Moussoul, comme auparavant, afin de mieux exécuter ce qu'il avait résolu à son égard. Il aperçut donc Abou Hassan, presque en même temps qu'il fut aperçu de lui; et, à son action, il comprit d'abord combien il était mécontent de lui, et que son dessein était de l'éviter. Cela fit qu'il côtoyait le parapet où était Abou Hassan, le plus près qu'il put. Quand il fut proche de lui, il pencha la tête et il le regarda en face. « C'est donc vous, mon frère Abou Hassan, lui dit-il; je vous salue. Permettez-moi, je vous prie, de vous embrasser. »

« Et moi, répondit brusquement Abou Hassan sans regarder le faux marchand de Moussoul, je ne vous salue pas : je n'ai besoin ni de votre salut, ni de vos embrassades. Passez votre chemin. »

« Hé quoi ! reprit le calife, ne me reconnaissez-vous pas ? Ne vous souvient-il pas de la soirée que nous passâmes chez vous ensemble il y a aujourd'hui un mois, et pendant laquelle vous me fîtes l'honneur de me régaler avec

tant de générosité ? » « Non , repartit Abou Hassan sur le même ton qu'auparavant , je ne vous connais pas , et je ne sais de quoi vous voulez me parler. Allez , encore une fois et passez votre chemin. »

Le calife ne se rebuta pas de la brusquerie d'Abou Hassan. Il savait bien qu'une des lois qu'Abou Hassan s'était imposées à lui-même était de ne plus avoir de commerce avec l'étranger qu'il aurait une fois régalaré : Abou Hassan le lui avait déclaré , mais il voulait bien faire semblant de l'ignorer. « Je ne puis croire reprit-il , que vous ne me reconnaissiez pas. Il n'y a pas assez long-temps que nous nous sommes vus , et il n'est pas possible que vous m'ayez oublié si facilement. Il faut qu'il vous soit arrivé quelque malheur qui vous cause cette aversion pour moi. Vous devez vous souvenir cependant que je vous ai marqué ma reconnaissance par mes bons souhaits , et même que sur certaine chose qui vous tenait au cœur je vous ai fait offre de mon crédit , qui n'est pas à mépriser. »

« J'ignore, repartit Abou Hassan, quel peut être votre crédit, et je n'ai pas le moindre désir de le mettre à l'épreuve; mais je sais bien que vos souhaits n'ont abouti qu'à me faire devenir fou. Au nom de Dieu, vous dis-je encore une fois, passez votre chemin, et ne me chagrinez pas davantage. »

« Ah, mon frère Abou Hassan ! répliqua le malheureux en l'embrassant; je ne prétends pas me séparer d'avec vous de cette manière. Puisque la bonne fortune a voulu que je vous aie rencontré une seconde fois, il faut que vous exerçiez aussi une seconde fois la même hospitalité envers moi, que vous avez fait il y a un mois, et que j'aie l'honneur de boire encore avec vous. »

C'est de quoi Abou Hassan protesta qu'il aurait fort bien se garder. « J'ai assez de pouvoir sur moi, ajouta-t-il, pour m'empêcher de me trouver davantage avec un homme comme vous, qui porte le malheur avec soi. Vous savez le proverbe qui dit : Prenez votre tambour sur les épaules, et délogez. Faites-vous-

en l'application. Faut-il vous le répéter tant de fois ? Dieu vous conduise ! Vous m'avez causé assez de mal ; je ne veux pas m'y exposer davantage. »

« Mon bon ami Abou Hassan, reprit le calife en l'embrassant encore une fois, vous me traitez avec une dureté à laquelle je ne me serais pas attendu. Je vous supplie de ne me pas tenir un discours si offensant ; et d'être au contraire bien persuadé de mon amitié. Faites-moi donc la grâce de me raconter ce qui vous est arrivé, à moi qui ne vous ai souhaité que du bien, qui vous en souhaite encore, et qui voudrais trouver l'occasion de vous en faire afin de réparer le mal que vous dites que j'ai causé, si véritablement il y a de ma faute. » Abou Hassan se rendit aux instances du calife, et après l'avoir fait asseoir auprès de lui : « Votre incrédulité et votre impertinence, lui dit-il, ont poussé ma patience à bout. Ce que je vais vous raconter vous fera connaître si c'est à tort que je me plains de vous. »

Le calife s'assit auprès d'Abou Hassan, qu

Il fit le récit de toutes les aventures qui lui étaient arrivées depuis son réveil dans le palais, jusqu'à son second réveil dans sa chambre, et il les lui raconta toutes comme un véritable songe qui était arrivé, avec une infinité de circonstances que le calife savait aussi bien que lui, et qui renouvelèrent le plaisir qu'il en était fait. Il lui exagéra ensuite l'impression que ce songe lui avait laissée dans l'esprit, d'être le calife et le Commandeur des croyans : « Impression, ajouta-t-il, qui m'avait jeté dans des extravagances si grandes, que mes amis avaient été contraints de me lier comme un furieux, et de me faire conduire à l'hôpital des fous, où j'ai été traité d'une manière qu'on peut appeler cruelle, barbare et inhumaine; mais ce qui vous surprendra, et à quoi sans doute vous ne vous attendez pas, c'est que toutes ces choses ne sont arrivées que par votre faute. Vous vous souvenez bien de la prière que je vous avais faite de fermer la porte de la chambre en sortant de chez moi après le dîner. Vous ne l'avez pas fait : au contraire,

vous l'avez laissée ouverte, et le démon est entré, et m'a rempli la tête de ce songe, qui tout agréable qu'il m'avait paru, m'a causé cependant tous les maux dont je me plains. Vous êtes donc cause, par votre négligence qui vous rend responsable de mon crime, que j'ai commis une chose horrible et détestable, en levant non-seulement les mains contre ma mère, mais même s'en est-il peu fallu que je ne lui aie fait rendre l'âme à mes pieds, en commettant un parricide, et cela pour un sujet qui me fait rougir de honte toutes les fois que j'y pense, puisque c'était à cause qu'elle m'appelait son fils, comme je le suis en effet, et qu'elle ne voulait pas me reconnaître pour le Commandeur des croyans, tel que je croyais l'être, et que je lui soutenais effectivement que je l'étais. Vous êtes encore cause du scandale que j'ai donné à mes voisins, quand, accourus aux cris de ma pauvre mère, ils me surprirent acharné à la vouloir assommer; ce qui ne serait point arrivé, si vous eussiez eu soin de fermer la porte de ma chambre en vous retirant, comme

vous en avais prié. Ils ne seraient pas entrés chez moi sans ma permission, et, ce qui me fait plus de peine, ils n'auraient point été témoins de ma folie. Je n'aurais pas été obligé de les rapper en me défendant contre eux, et ils ne m'auraient pas maltraité et lié, comme ils ont fait, pour me conduire et me faire enfermer dans l'hôpital des fous, où je puis vous assurer que chaque jour, pendant tout le temps que j'ai été détenu dans cet enfer, on n'a pas manqué de me bien régaler à grands coups de enf de bœuf. »

Abou Hassan racontait au calife ses sujets sa plainte avec beaucoup de chaleur et de véhémence. Le calife savait mieux que lui tout ce qui s'était passé, et il était ravi en lui-même de savoir si bien réussi dans ce qu'il avait imaginé pour le jeter dans l'égarément où il le voyait encore; mais il ne put entendre ce récit fait avec tant de naïveté, sans faire un éclat de rire.

Abou Hassan, qui croyait son récit digne de compassion, et que tout le monde devait y

être aussi sensible que lui, se scandalisa fort de cet éclat de rire du faux marchand de Moussoul. « Vous moquez-vous de moi, lui dit-il, de me rire ainsi au nez? ou croyez-vous que je me moque de vous quand je vous parle très-sérieusement? Voulez-vous des preuves réelles de ce que j'avance? Tenez, voyez et regardez vous-même : vous me direz après cela si je me moque. » En disant ces paroles, il se baissa, et en se découvrant les épaules et le sein, il fit voir au calife les cicatrices et les meurtrissures que lui avaient causées les coups de nerf de bœuf qu'il avait reçus.

Le calife ne put regarder ces objets sans horreur. Il eut compassion du pauvre Abou Hassan, et il fut très-fâché que la raillerie eût été poussée si loin. Il rentra aussitôt en lui-même; et en embrassant Abou Hassan de tout son cœur : « Levez-vous, je vous en supplie, mon cher frère, lui dit-il d'un grand sérieux; venez, et allons chez vous; je veux encore avoir l'avantage de me réjouir ce soir avec

ous. Demain, s'il plaît à Dieu, vous verrez que tout ira le mieux du monde. »

Abou Hassan, malgré sa résolution, et contre le serment qu'il avait fait de ne pas recevoir chez lui le même étranger une seconde fois, ne put résister aux caresses du calife, qu'il prenait toujours pour un marchand de Moussoul. « Je le veux bien, dit-il au faux marchand ; mais, ajouta-t-il, à une condition que vous vous engagerez à tenir avec serment : c'est de me faire la grâce de fermer la porte de ma chambre en sortant de chez moi, afin que le démon ne vienne pas me troubler la cervelle, comme il a fait la première fois. » Le faux marchand promit tout. Ils se levèrent tous deux, et ils prirent le chemin de la ville. Le calife, pour engager davantage Abou Hassan : « Prenez confiance en moi, lui dit-il, je ne vous manquerai pas de parole ; je vous le promets en homme d'honneur. Après cela vous ne devez pas hésiter à mettre votre assurance en une personne comme moi, qui vous souhaite toutes sortes de biens et de

184 LES MILLE ET UNE NUITS,  
prospérités, et dont vous verrez les effets.»

« Je ne vous demande pas cela, repartit Abou Hassan en s'arrêtant tout court; je me rends de bon cœur à vos importunités; mais je vous dispense de vos souhaits, et je vous supplie, au nom de Dieu, de ne m'en faire aucun. Tout le mal qui m'est arrivé jusqu'à présent, n'a pris sa source, avec la porte ouverte, que de ceux que vous m'avez déjà faits. »

« Hé bien, répliqua le calife en riant en lui-même de l'imagination toujours blessée d'Abou Hassan, puisque vous le voulez ainsi, vous serez obéi, et je vous promets de ne vous en jamais faire. » « Vous me faites plaisir de me parler ainsi, lui dit Abou Hassan, et je ne vous demande autre chose; je serai trop content, pourvu que vous teniez votre parole; je vous tiens quitte de tout le reste. »

Abou Hassan et le calife suivi de son esclave, en s'entretenant ainsi, approchaient insensiblement du rendez-vous : le jour commençait à finir lorsqu'ils arrivèrent à la maison d'Abou Hassan. Aussitôt il appela sa mère,

Il fit apporter de la lumière. Il pria le calife de prendre place sur le sofa, et il se mit près de lui. En peu de temps le souper fut servi sur la table, qu'on avait approchée près d'eux. Ils mangèrent sans cérémonie. Quand ils eurent achevé, la mère d'Abou Hassan vint desservir, mit le fruit sur la table, et le vin avec les assés près de son fils; ensuite elle se retira, et ne parut pas davantage.

Abou Hassan commença à se verser du vin le premier, et en versa ensuite au calife. Ils burent chacun cinq ou six coups, en s'entretenant de choses indifférentes. Quand le calife vit qu'Abou Hassan commençait à s'échauffer, il le mit sur le chapitre de ses amours, et il lui demanda s'il n'avait jamais aimé.

« Mon frère, répliqua familièrement Abou Hassan qui croyait parler à son hôte comme à son égal, je n'ai jamais regardé l'amour, ou le mariage, si vous voulez, que comme une servitude à laquelle j'ai toujours eu de la répugnance à me soumettre; et jusqu'à présent je vous avouerai que je n'ai aimé que la table,

la bonne chère, et surtout le bon vin ; en un mot, qu'à bien me divertir et à m'entretenir agréablement avec des amis. Je ne vous assure pourtant pas que je fusse indifférent pour le mariage, ni incapable d'attachement, si je pouvais rencontrer une femme de la beauté et de la belle humeur de celle que je vis en songe cette nuit fatale que je vous reçus ici la première fois, et que, pour mon malheur, vous laissâtes la porte de ma chambre ouverte ; qui voulût bien passer les soirées à boire avec moi ; qui sût chanter, jouer des instrumens et m'entretenir agréablement ; qui ne s'étudiât enfin qu'à me plaire et à me divertir. Je crois au contraire que je changerais toute mon indifférence en un parfait attachement pour une telle personne, et que je croirais vivre très-heureux avec elle. Mais, où trouver une femme telle que je viens de la dépeindre ; ailleurs que dans le palais du Commandeur des croyans, chez le grand-visir Giafar, ou chez les seigneurs de la cour les plus puissans, à qui l'or et l'argent ne manquent pas pour s'en pour-

l'aime donc mieux m'en tenir à la bouche, c'est un plaisir à peu de frais qui m'est commun avec eux. » En disant ces paroles, il se leva et il se versa du vin : « Prenez aussi, que je vous en verse aussi, dit-il, et continuons de goûter un plaisir commun. »

Quand le calife et Abou Hassan eurent bu : « C'est un grand dommage, reprit le calife, que vous, aussi galant homme que vous êtes, qui n'êtes pas indifférent pour l'amour, mènent une vie solitaire et si retirée. »

« Je n'ai pas de peine, repartit Abou Hassan, à préférer la vie tranquille que vous voyez mener, à la compagnie d'une femme qui n'a peut-être pas d'une beauté à me plaire, et qui d'ailleurs me causerait mille chagrins par ses imperfections et par sa mauvaise humeur. »

Ils poussèrent entre eux la conversation aussi loin sur ce sujet; et le calife, qui vit Abou Hassan au point où il le désirait : « Laissez-le, dit-il, puisque vous avez le bon

goût de tous les honnêtes gens, je veux vous trouver votre fait, et il ne vous en coûtera rien. » A l'instant il prit la bouteille et la tasse d'Abou Hassan, dans laquelle il jeta adroitement une pincée de la poudre dont il s'était déjà servi, lui versa une rasade, et en lui présentant la tasse : « Prenez, continue-t-il, et buvez d'avance à la santé de cette belle qui doit faire le bonheur de votre vie ; vous serez content.

Abou Hassan prit la tasse en riant ; et en brandissant la tête : « Vaille que vaille, dit-il, puisque vous le voulez ! Je ne saurais commettre une incivilité envers vous, ni désobliger un hôte de votre mérite, pour une chose de si peu de conséquence. Je vais donc boire à la santé de cette belle que vous me promettez, quoique content de mon sort, je ne fasse aucun fondement sur votre promesse. »

Abou Hassan n'eut pas plus tôt bu la rasade qu'un profond assoupissement s'empara de ses sens comme les deux autres fois, et le sultan fut encore le maître de disposer de lui à sa

é. Il dit aussitôt à l'esclave qu'il avait amené de prendre Abou Hassan, de l'emporter au palais. L'esclave l'enleva; et le calife, qui n'avait pas dessein de renvoyer Abou Hassan une seconde fois, ferma la porte de la chambre en sortant. »

L'esclave suivit avec sa charge, et quand le lendemain fut arrivé au palais, il fit coucher Abou Hassan sur un sofa, dans le quatrième salon, et il l'avait fait reporter chez lui assoupi et endormi, il y avait un mois. Avant de le laisser dormir, il commanda qu'on lui mît le même habit dont il avait été revêtu par son ordre, et lui faire faire le personnage de calife, ce qui fut fait en sa présence : ensuite il commanda à chacun de s'aller coucher, et ordonna au eunuque et aux autres officiers de la chambre, aux concubines et aux mêmes dames qui s'étaient assises dans ce salon lorsqu'il avait bu le dernier verre de vin qui lui avait causé l'assoupissement, de se trouver, sans faute, le lendemain à la pointe du jour à son réveil; et il enjoignit à chacun de bien faire son personnage.

Le calife alla se coucher, après avoir fait avertir Mesrour de venir l'éveiller avant qu'il entrât dans le même cabinet où il s'était caché.

Mesrour ne manqua pas d'éveiller le calife précisément à l'heure qu'il lui avait marquée. Il se fit habiller promptement et sortit pour aller rendre au salon, où Abou Hassan dormait encore. Il trouva les officiers des eunuques, ceux de la chambre, les dames et les musiciennes à la porte, qui attendaient son arrivée. Il leur dit en peu de mots quelle était son intention, puis il entra, et alla se placer dans le cabinet fermé de jalousies. Mesrour, tous les autres officiers, les dames et les musiciennes entrèrent après lui, et se rangèrent autour du sofa sur lequel Abou Hassan était couché; de telle manière qu'ils n'empêchaient pas le calife de voir, et de remarquer toutes ses actions.

Les choses ainsi disposées, dans le temps que la poudre du calife eut fait son effet, Abou Hassan s'éveilla sans ouvrir les yeux, et il tomba un peu de pituite qui fut reçue dans un

in d'or, comme la première fois. Dans ce moment, les sept chœurs de musiciennes mêlèrent leurs voix toutes charmantes au son des tambours, des flûtes douces et autres instruments, et firent entendre un concert très-agréable.

La surprise d'Abou Hassan fut extrême, quand il entendit une musique si harmonieuse; il ouvrit les yeux, et elle redoubla, lorsqu'il aperçut les dames et les officiers qui l'environnaient, et qu'il crut reconnaître. Le salon où il se trouvait lui parut le même que celui qu'il avait vu dans son premier rêve; il y remarquait la même illumination, le même ameublement et les mêmes ornemens.

Le concert cessa, afin de donner lieu au hôte d'être attentif à la contenance de son nouveau hôte, et à tout ce qu'il pourrait dire dans sa surprise. Les dames, Mesrour et tous les officiers de la chambre, en gardant un grand respect, demeurèrent chacun dans leur place et avec un grand respect. « Hélas ! s'écria Abou Hassan en se mordant les doigts, et si haut

que le calife l'entendit avec joie, me voilà tombé dans le même songe et dans la même lusion qu'il y a un mois : je n'ai qu'à me tendre encore une fois aux coups de nerf de bœuf, à l'hôpital des fous et à la cage de Dieu tout-puissant, ajouta-t-il, je me rendrai entre les mains de votre divine Providence. C'est un malhonnête homme que je reçus chez moi hier au soir, et qui est la cause de cette lusion et des peines que j'en pourrai souffrir. Le traître et le perfide qu'il est m'avait promis avec serment qu'il fermerait la porte de ma chambre en sortant de chez moi ; mais il ne l'a pas fait, et le diable y est entré, qui me bien se leverse la cervelle par ce maudit songe de Commandeur des croyans, et par tant d'autres fantômes dont il me fascine les yeux. Que Dieu te confonde, Satan ! et puisses-tu être accusé sous une montagne de pierres ! »

Après ces dernières paroles, Abou Hassan ferma les yeux, et demeura recueilli en lui-même, l'esprit fort embarrassé. Un moment après il les ouvrit ; et en les jetant de côté

autre sur tous les objets qui se présentaient à sa vue : « Grand Dieu ! s'écria-t-il encore une fois avec moins d'étonnement et en soupirant, je me remets entre les mains de votre providence ; préservez-moi de la tentation de Satan. » Puis, en refermant les yeux : « Je sais, continua-t-il, ce que je ferai ; je vais dormir jusqu'à ce que Satan me quitte et s'en retourne où il est venu, quand je devrais attendre jusqu'à midi. »

On ne lui donna pas le temps de se rendre à son projet, comme il venait de se le proposer. *Force des cœurs*, une des dames qu'il avait vues la première fois, s'approcha de lui ; et en s'asseyant sur le bord du sofa : « Commandeur des croyans, lui dit-elle respectueusement, je supplie votre majesté de me pardonner si je prends la liberté de l'avertir de ne pas se rendormir, mais de faire ses efforts pour se réveiller et se lever parce que le jour commence à paraître. »

Retire-toi, Satan, dit Abou Hassan en entendant cette voix. » Puis en regardant *Force des cœurs* : « Est-ce moi, lui dit-il, que vous

194 LES MILLE ET UNE NUITS ,  
appelez Commandeur des croyans ? vous m  
prenez pour un autre certainement. »

« C'est à votre majesté , reprit *Force de*  
*cœurs* , que je donne ce titre ; qui lui appar  
tient comme au souverain de tout ce qu'il y  
au monde de musulmans , dont je suis très  
humblement esclave , et à qui j'ai l'honneur d  
parler. Votre majesté veut se divertir , sans  
doute ajouta-t-elle en faisant semblant de s'é  
tre oubliée elle-même , à moins que ce ne so  
un reste de quelque songe fâcheux ; mais si ell  
veut bien ouvrir les yeux , les nuages qui peu  
vent lui troubler l'imagination se dissiperont  
et elle verra qu'elle est dans son palais , envi  
ronnée de ses officiers et de toutes tant qu  
nous sommes de ses esclaves , prêtes à lui ren  
dre nos services ordinaires. Au reste , votre  
majesté ne doit pas s'étonner de se voir dans c  
salon , et non pas dans son lit ; elle s'endormi  
hier si subitement , que nous ne voulûmes pa  
l'éveiller pour la conduire jusqu'à sa chambre  
et nous nous contentâmes de la coucher comm  
modément sur ce sofa. »

*Force des cœurs* dit tant d'autres choses à Abou Hassan qui lui parurent vraisemblables, et enfin il se mit sur son séant. Il ouvrit les yeux, et il la reconnut, de même que *Bouquet de perles* et les autres dames qu'il avait déjà vues. Alors elles s'approchèrent toutes ensemble; et *Force des cœurs* en reprenant la parole : « Commandeur des croyans et vicaire du prophète en terre, dit-elle, votre majesté aura été si agréable que nous l'avertissions qu'il est temps qu'elle se lève; voilà le jour qui paraît. » « Vous êtes des fâcheuses et des importuns, reprit Abou Hassan en se frottant les yeux; je ne suis pas le Commandeur des croyans; je suis Abou Hassan; je le sais bien, et vous ne me persuaderez pas le contraire. » « Nous ne connaissons pas Abou Hassan dont votre majesté nous parle, reprit *Force des cœurs*; nous ne voulons pas même le connaître : nous reconnaissons votre majesté pour le Commandeur des croyans, et elle ne nous persuadera jamais qu'elle ne le soit pas. »

Abou Hassan jetait les yeux de tous côtés,

et se trouvait comme enchanté de se voir dans le même salon où il s'était déjà trouvé ; mais il attribuait tout cela à un songe pareil à celui qu'il avait eu , et dont il craignait les suites fâcheuses. « Dieu me fasse miséricorde ! s'écria-t-il en élevant les mains et les yeux, comme un homme qui ne sait où il en est ; je me repose entre ses mains. Après ce que je vois, je ne puis douter que le diable, qui est entré dans ma chambre, ne m'obsède et ne trouble mon imagination de toutes ces visions. » Le calife, qui le voyait et qui venait d'entendre toutes ses exclamations, se mit à rire de si bon cœur qu'il eut bien de la peine à s'empêcher d'éclater.

Abou Hassan cependant s'était couché, et il avait refermé les yeux. « Commandeur des croyans, lui dit aussitôt *Force des cœurs* puisque votre majesté ne se lève pas après l'avis avertie qu'il est jour, selon notre devoir et qu'il est nécessaire qu'elle vaque aux affaires de l'empire, dont le gouvernement lui est confié, nous userons de la permission qu'elle nous a donnée en pareil cas. » En même temps elle

prit par un bras , et elle appela les autres dames qui lui aidèrent à le faire sortir du lit , et portèrent , pour ainsi dire , jusqu'au milieu du salon , où elles le mirent sur son séant. Elles se prirent ensuite chacune par la main , et les dansèrent et sautèrent autour de lui , au son de tous les instrumens et de tous les tambours de basque , que l'on faisait retentir sur sa tête autour de ses oreilles.

Abou Hassan se trouva dans une perplexité d'esprit inexprimable. « Serais-je véritablement calife et Commandeur des croyans ? se disait-il à lui-même. Enfin dans l'incertitude où il était , il voulait dire quelque chose , mais le grand bruit de tous les instrumens l'empêchait de se faire entendre. Il fit signe à *Bouquet de perles* et à *Étoile du matin* , qui se tenaient par la main en dansant autour de lui , qu'il voulait parler. Aussitôt elles firent cesser la danse et les instrumens , et elles s'approchèrent de lui : « Ne mentez pas , leur dit-il fort ingénument , et dites-moi , dans la vérité , qui je suis ? »

« Commandeur des croyans, répondit *Étoile du matin*, votre majesté veut nous surprendre en nous faisant cette demande, comme si elle ne savait pas elle-même qu'elle est le Commandeur des croyans et le vicaire en terre du prophète de Dieu, maître de l'un et de l'autre monde, de ce monde où nous sommes et du monde à venir après la mort. Si cela n'était pas, il faudrait qu'un songe extraordinaire lui eût fait oublier ce qu'elle est. Il pourrait bien en être quelque chose, si l'on considère que votre majesté a dormi cette nuit plus longtemps qu'à l'ordinaire; néanmoins, si votre majesté veut bien me le permettre, je la ferai ressouvenir de ce qu'elle fit hier dans toute la journée. » Elle lui raconta donc son entrée au conseil, le châtiment de l'iman et des quatre vieillards par le juge de police; le présent d'une bourse de pièces d'or envoyée par son visir à la mère d'un nommé Abou Hassan; ce qu'il fit dans l'intérieur de son palais, et ce qui se passa aux trois repas qui lui furent servis dans les trois salons, jusqu'au dernier. « C'est dans

dernier salon que votre majesté , continua-  
lle en s'adressant à lui , après nous avoir fait  
tendre à table à ses côtés , nous fit l'honneur  
d'entendre nos chansons : et de recevoir du  
de nos mains , jusqu'au moment où votre  
majesté s'endormit de la manière que *Force*  
*de cœurs* vient de le raconter. Depuis ce  
temps , votre majesté , contre sa coutume , a  
jours dormi d'un profond sommeil jusqu'à  
présent qu'il est jour. *Bouquet de perles* , tou-  
les autres esclaves et tous les officiers qui  
sont ici , certifieront la même chose. Ainsi ,  
votre majesté se mette donc en état de fai-  
sa prière , car il en est temps. »

« Bon , bon , reprit Abou Hassan en bran-  
tant la tête ; vous m'en feriez bien accroire si  
je voulais vous écouter. Et moi , continua-t-il ,  
vous dis que vous êtes toutes des folles , et  
que vous avez perdu l'esprit. C'est cependant  
un grand dommage , car vous êtes de jolies  
personnes. Apprenez que depuis que je ne vous  
vois plus , je suis allé chez moi ; que j'y ai fort  
maltraité ma mère ; qu'on m'a mené à l'hôpi-

tal des fous , où je suis resté malgré moi plus de trois semaines , pendant lesquelles le concierge n'a pas manqué de me régaler chaque jour de cinquante coups de nerf de bœuf. Et vous voudriez que tout cela ne fût qu'un songe ? Vous vous moquez. »

« Commandeur des croyans , repartit *Étonné* le *du matin* , nous sommes prêtes , toutes tant que nous sommes , de jurer par tout ce que votre majesté a de plus cher , que tout ce qu'elle nous dit n'est qu'un songe. Elle n'est pas sortie de ce salon depuis hier , et elle n'a pu cesser de dormir toute la nuit jusqu'à présent.

La confiance avec laquelle cette dame assurait à Abou Hassan que tout ce qu'elle lui disait était véritable , et qu'il n'était point sorti du salon depuis qu'il y était entré , le mit encore une fois dans un état à ne savoir que croire de ce qu'il était et de ce qu'il voyait. Il demeura un espace de temps abîmé dans ses pensées.

« O ciel ! disait-il en lui-même , suis-je Abou Hassan ? Suis-je Commandeur des croyans ? Dieu tout-puissant , éclairez mon entendement

es-moi connaître la vérité , afin que je sache à quoi m'en tenir. » Il découvrit ensuite ses épaules encore toutes livides des coups qu'il avait reçus ; et en les montrant aux dames : « Voyez , leur dit-il , et jugez si de pareilles blessures peuvent venir en songe ou en dormant. A mon égard , je puis vous assurer que ces blessures ont été très-réelles ; et la douleur que j'en ressens encore m'en est un sûr garant qui me permet pas d'en douter. Si cela néanmoins m'est arrivé en dormant , c'est la chose la plus extraordinaire et la plus remarquable du monde la plus extraordinaire et la plus remarquable , et je vous avoue qu'elle me passe. » Dans l'incertitude où était Abou Hassan de son état , il appela un des officiers du calife , qui était près de lui : « Approchez-vous , dit-il , et mordez-moi le bout de l'oreille , que je sache si je dors ou si je veille. » L'officier s'approcha , lui prit le bout de l'oreille entre les dents , et le serra si fort qu'Abou Hassan fit un cri effroyable.

A ce cri , tous les instrumens de musique cessèrent en même temps , et les dames et les

officiers se mirent à danser , à chanter et à sauter autour d'Abou Hassan avec un si grand bruit , qu'il entra dans une espèce d'enthousiasme qui lui fit faire mille folies. Il se mit à chanter comme les autres. Il déchira le bel habit de calife dont on l'avait revêtu. Il jeta par terre le bonnet qu'il avait sur la tête , et , en chemise et en caleçon , il se leva brusquement , et se jeta entre deux dames qu'il prit par la main , et se mit à danser et à sauter avec tant d'action , de mouvement et de contorsions bouffonnes et divertissantes , que le calife ne put plus se contenir dans l'endroit où il était. La plaisanterie subite d'Abou Hassan le fit rire avec tant d'éclat , qu'il se laissa aller à la renverse , et se fit entendre par dessus tout le bruit des instrumens de musique et des tambours de basque. Il fut si long-temps sans pouvoir se retenir , que peu s'en fallut qu'il ne s'en trouvât incommodé. Enfin , il se releva , et ouvrit la jalousie. Alors en avançant la tête et en riant toujours « Abou Hassan , Abou Hassan ! s'écria-t-il , veux-tu donc me faire mourir à force de rire ? »

A la voix du calife tout le monde se tut ,  
le bruit cessa. Abou Hassan s'arrêta comme  
les autres , et tourna la tête du côté qu'elle  
avait fait entendre. Il reconnut le calife , et en  
même temps le marchand de Moussoul. Il ne  
déconcerta pas pour cela ; au contraire, il  
comprit dans ce moment qu'il était bien éveillé  
et que tout ce qui lui était arrivé était très-  
réel, et non pas un songe. Il entra dans la plai-  
santerie et dans l'intention du calife : « Ha ,  
dit-il s'écria-t-il en le regardant avec assurance ;  
voilà donc , marchand de Moussoul !  
moi ! vous vous plaignez que je vous fais mou-  
rir , vous qui êtes cause des mauvais traite-  
ments que j'ai faits à ma mère, et de ceux que  
j'ai reçus pendant un si long temps à l'hôpital  
des fous ; vous qui avez si fort maltraité l'iman  
de la mosquée de mon quartier, et les quatre  
cheiks mes voisins , car ce n'est pas moi , je  
ne lave les mains ; vous qui m'avez causé  
tant de peines d'esprit et tant de traverses !  
Enfin , n'est-ce pas vous qui êtes l'agresseur ,  
et non pas moi ? »

« Tu as raison , Abou Hassan , répondit le calife en continuant de rire ; mais pour te consolider et pour te dédommager de toutes tes peines , je suis prêt , et j'en prends Dieu à témoin à te faire , à ton choix , telle réparation que tu voudras m'imposer. »

En achevant ces paroles , le calife descendit du cabinet , entra dans le salon. Il se fit apporter un de ses plus beaux habits , et commanda aux dames de faire la fonction des officiers de la chambre , et d'en revêtir Abou Hassan. Quand elles l'eurent habillé : « Tu es mon frère , lui dit le calife en l'embrassant ; demande-moi tout ce qui te peut faire plaisir , je l'accorderai. »

« Commandeur des croyans , reprit Abou Hassan, je supplie votre majesté de me faire la grâce de m'apprendre ce qu'elle a fait pour démonter ainsi le cerveau , et quel a été son dessein : cela m'importe présentement plus que toute autre chose , pour remettre entièrement mon esprit dans son assiette ordinaire. »

Le calife voulut bien donner cette satisfac-

n à Abou Hassan. « Tu dois savoir premièrement, lui dit-il, que je me déguise assez souvent, et particulièrement la nuit, pour connaître par moi-même si tout est dans l'ordre dans la ville de Bagdad; et comme je suis bien aise de savoir aussi ce qui se passe aux environs, je me suis fixé un jour, qui est le premier de chaque mois, pour faire un grand tour dehors, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, je reviens toujours par le pont. Je revenais à faire ce tour, le soir que tu m'invitas à dîner chez toi. Dans notre entretien, tu me marquas que la seule chose que tu désirais, était d'être calife et Commandeur des croyans pendant un espace de vingt-quatre heures seulement, pour mettre à la raison l'iman de la mosquée de ce quartier, et les quatre scheiks ses conseillers. Ton désir me parut très-propre pour m'en faire un sujet de divertissement; et dans cette vue j'imaginai sur-le-champ le moyen de procurer la satisfaction que tu désirais. J'avis sur moi de la poudre qui fait dormir du moment qu'on l'a prise, à ne pouvoir se ré-

veiller qu'au bout d'un certain temps. Sans que tu t'en aperçusses, j'en jetai une dose dans la dernière tasse que je te présentai, et tu bus. Le sommeil te prit dans le moment, et je te fis enlever et emporter à mon palais par mon esclave, après avoir laissé la porte de ta chambre ouverte en sortant. Il n'est pas nécessaire de te dire ce qui t'arriva dans mon palais à ton réveil et pendant la journée jusqu'au soir, où, après avoir été bien régalé par mon ordre, une de mes esclaves qui te servait, jeta une autre dose de la même poudre dans le dernier verre qu'elle te présenta, et que tu bus. Le grand assoupissement te prit aussitôt, et je te fis reporter chez toi par le même esclave qui t'avait apporté, avec ordre de laisser encore la porte de ta chambre ouverte en sortant. Tu m'as raconté toi-même tout ce qui t'est arrivé le lendemain et les jours suivans. Je ne m'étais pas imaginé que tu dusses souffrir autant que tu as souffert en cette occasion; mais, comme j'm'y suis déjà engagé envers toi, je ferai toutes choses pour te consoler, et te donner lieu d'ou-

er tous les maux. Vois donc ce que je puis  
re pour te faire plaisir, et demande-moi  
rdiment ce que tu souhaites. »

« Commandeur des croyans, reprit Abou  
 Hassan, quelques grands que soient les maux  
 e j'ai scufferts, ils sont effacés de ma mé-  
 oire, du moment que j'apprends qu'ils me  
 nt venus de la part de mon souverain seigneur  
 maître. A l'égard de la générosité dont votre  
 majesté s'offre de me faire sentir les effets avec  
 nt de bonté, je ne doute nullement de sa pa-  
 le irrévocable; mais comme l'intérêt n'a ja-  
 ais eu d'empire sur moi, puisqu'elle me don-  
 e cctte liberté, la grâce que j'ose lui deman-  
 r, c'est de me donner assez d'accès auprès  
 e sa personne, pour avoir le bonheur d'être  
 ute ma vie l'admirateur de sa grandeur. »

Ce dernier témoignage de désintéressement  
 Abou Hassan acheva de lui mériter toute l'es-  
 time du calife. « Je te sais bon gré de ta de-  
 mande, lui dit le calife; je te l'accorde, avec  
 entrée libre dans mon palais à toute heure,  
 a quelqu'endroit que je me trouve. » En même

temps il lui assigna un logement dans le palais. A l'égard de ses appointemens , il lui dit qu'il ne voulait pas qu'il eût affaire à ses trésoriers , mais à sa personne même ; et sur-le-champ il lui fit donner par son trésorier particulier une bourse de mille pièces d'or. Abou Hassan fit de profonds remercîmens au calife , qui le quitta pour aller tenir conseil selon sa coutume.

Abou Hassan prit ce temps-là pour aller au plutôt informer sa mère de tout ce qui se passait , et lui apprendre sa bonne fortune.

Il lui fit connaître que tout ce qui lui était arrivé n'était point un songe ; qu'il avait été calife , et qu'il en avait réellement fait les fonctions pendant un jour entier , et reçu véritablement les honneurs ; qu'elle ne devait pas douter de ce qu'il lui disait , puisqu'il en avait eu la confirmation de la propre bouche du calife même.

La nouvelle de l'histoire d'Abou Hassan ne tarda guère à se répandre dans toute la ville de Bagdad ; elle passa même dans les provinces voisines , et de là dans les plus éloignées ,

les circonstances toutes singulières et divertissantes dont elle avait été accompagnée. La nouvelle faveur d'Abou Hassan le rendit extrêmement assidu auprès du calife. Comme il était naturellement de bonne humeur, et qu'il faisait naître la joie partout où il se trouvait, par ses bons mots et par ses sauterelles, le calife ne pouvait guère se passer de lui, et il ne faisait aucune partie de divertissement sans l'y appeler; il le menait quelquefois chez Zobéïde, son épouse, qui il avait raconté son histoire, qui l'avait extrêmement divertie. Zobéïde le goûtait assez; mais elle remarqua que toutes les fois qu'il accompagnait le calife chez elle, il avait toujours les yeux sur une de ses esclaves appelée Zuzhatoul-Aouadat\*; c'est pourquoi elle résolut d'en avertir le calife. « Commandeur des croyans, dit un jour la princesse au calife, vous ne remarquez peut-être pas comme moi

---

\* C'est-à-dire, *Divertissement qui rappelle ou qui fait revenir.*

que toutes les fois qu'Abou Hassan vous a pour sa  
compagne ici, il ne cesse d'avoir les yeux sur elle.  
Nouzhatoul-Aouadat, et qu'il ne manque jamais  
mais de la faire rougir. Vous ne doutez point  
que ce ne soit une marque certaine qu'elle ne  
le hait pas : c'est pourquoi, si vous m'en  
croyez, nous ferons un mariage de l'un et de  
l'autre. »

« Madame, reprit le calife, vous me faites  
souvenir d'une chose que je devrais avoir déjà  
faite. Je sais le goût d'Abou Hassan sur  
mariage, par lui-même, et je lui avais tou-  
jours promis de lui donner une femme dont  
il aurait tout sujet d'être content. Je suis bien  
aise que vous m'en ayez parlé, et je ne sa-  
che comment la chose m'étais échappée de la mé-  
moire. Mais il vaut mieux qu'Abou Hassan ait  
suivi son inclination, par le choix qu'il a fait  
lui-même. D'ailleurs, puisque Nouzhatoul-  
Aouadat ne s'en éloigne pas, nous ne devons  
point hésiter sur ce mariage. Les voilà l'un et  
l'autre, ils n'ont qu'à déclarer s'ils y consen-  
tent. »

Abou Hassan se jeta aux pieds du calife et Zobéïde, pour leur marquer combien il était sensible aux bontés qu'ils avaient pour lui. « Je ne puis, dit-il en se relevant, recevoir une épouse de meilleures mains, mais je ne ose espérer que Nouzhatoul-Aouadat veuille me donner la sienne d'aussi bon cœur que je suis prêt à lui donner la mienne. » En achevant ces paroles, il regarda l'esclave de la princesse, qui témoigna assez de son côté, par un silence respectueux, et par la rougeur qui se montait au visage, qu'elle était toujours disposée à suivre la volonté du calife et de Zobéïde sa maîtresse.

Le mariage se fit, et les noces furent célébrées dans le palais avec de grandes réjouissances, qui durèrent plusieurs jours. Zobéïde fit un point d'honneur de faire de riches présents à son esclave, pour faire plaisir au calife; et le calife, de son côté, en considération de Zobéïde, en usa de même envers Abou Hassan.

La mariée fut conduite au logement que le

calife avait assigné à Abou Hassan son mari, qui l'attendait avec impatience. Il la reçut au bruit de tous les instrumens de musique, et des chœurs de musiciens et de musiciennes du palais, qui faisaient retentir l'air du concert de leurs voix et de leurs instrumens.

Plusieurs jours se passèrent en fêtes et en réjouissances accoutumées dans ces sortes d'occasions, après lesquels on laissa les nouveaux mariés jouir paisiblement de leurs amours. Abou Hassan et sa nouvelle épouse étaient charmés l'un de l'autre. Ils vivaient dans une union si parfaite, que, hors le temps qu'ils employaient à faire leur cour, l'un au calife et l'autre à la princesse Zobéïde, ils étaient toujours ensemble, et ne se quittaient point. Il est vrai que Nouzhatoul-Aouadat avait toutes les qualités d'une femme capable de donner de l'amour et de l'attachement à Abou Hassan, puisqu'elle était selon les souhaits sur lesquels il s'était expliqué au calife, c'est-à-dire, en état de lui tenir tête à table. Avec ces dispositions, ils ne pouvaient manquer d'

passer ensemble leur temps très-agréablement. Si leur table était-elle toujours mise et couverte, à chaque repas, des mets les plus délectables et les plus friands qu'un traiteur avait à leur apprêter et de leur fournir. Le buffet était toujours chargé de vin le plus exquis, et disposé de manière qu'il était à la portée de l'un et de l'autre lorsqu'ils étaient à table. Là, ils jouissaient d'un agréable tête à tête, et s'entretenaient de mille plaisanteries qui leur faisaient faire des éclats de rire plus ou moins grands, selon qu'ils avaient mieux ou moins bien rencontré à dire quelque chose capable de les réjouir. Le repas du soir était particulièrement consacré à la joie. Ils ne s'y faisaient servir que des fruits excellents, des pâtisseries aux amandes; et à chaque coup de vin qu'ils buvaient, ils s'excitaient l'un et l'autre par quelques chansons nouvelles, qui, fort souvent, étaient des improvisations faites à propos sur le sujet dont ils s'entretenaient. Ces chansons étaient aussi quelquefois accompagnées d'un luth, ou de

quelqu'autre instrument dont ils savaient chercher l'un et l'autre.

Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat passèrent ainsi un assez long espace de temps à faire bonne chère et à se bien divertir. Ils s'étaient jamais mis en peine de leur dépeuse de bouche; et le traître qu'ils avaient choisi pour cela avait fait toutes les avances. Il était juste qu'il reçût quelque argent; c'est pourquoi il leur présenta le mémoire de ce qu'il avait avancé. La somme se trouva très-forte. On y ajouta celle à quoi pouvait monter la dépense déjà faite en habits de noces des deux riches étoffes pour l'un et pour l'autre, et les bijoux de très-grand prix pour la mariée. La somme se trouva si excessive, qu'ils ne perçurent, mais trop tard, que de tout l'argent qu'ils avaient reçu des bienfaits du calife et de la princesse Zobéïde, en considération de leur mariage, il ne leur restait précisément que ce qu'il fallait pour y satisfaire. Cela fit faire de grandes réflexions sur le passé, qui ne remédiaient point au mal présent. A

Abou Hassan fut d'avis de payer le traiteur, et sa femme y consentit. Ils le firent venir et lui prêtèrent tout ce qu'ils lui devaient, sans rien ajouter de l'embaras où ils allaient se trouver sitôt qu'ils auraient fait ce paiement.

Le traiteur se retira fort content d'avoir été payé en belles pièces d'or à fleurs de coin : on n'en voyait point d'autres dans le palais du calife. Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat ne purent guère d'avoir vu le fond de leur bourse. Ils demeurèrent dans un grand silence, les yeux baissés, et fort embarrassés de l'état où se voyaient réduits dès la première année de leur mariage.

Abou Hassan se souvenait bien que le calife, en le recevant dans son palais, lui avait promis de ne le laisser manquer de rien. Mais quand il considérait qu'il avait prodigué en si peu de temps les largesses de sa main libérale, et que qu'il n'était pas d'humeur à demander, il ne voulait pas aussi s'exposer à la honte de déclarer au calife le mauvais usage qu'il en avait fait, et le besoin où il était d'en recevoir

de nouvelles. D'ailleurs, il avait abandonné son bien de patrimoine à sa mère, sitôt que le calife l'avait retenu près de sa personne, il était fort éloigné de recourir à la bourse de sa mère, à qui il aurait fait connaître, par le procédé, qu'il était retombé dans le même désordre qu'après la mort de son père.

De son côté, Nouzhatoul-Aouadat, qui regardait les libéralités de Zobéïde, et la liberté qu'elle lui avait accordée en la mariant, comme une récompense plus que suffisante de ses services et de son attachement, ne croyait point être en droit de lui rien demander davantage.

Abou Hassan rompit enfin le silence ; et regardant Nouzhatoul-Aouadat avec un visage ouvert : « Je vois bien, lui dit-il, que vous êtes dans le même embarras que moi, et que vous cherchez quel parti nous devons prendre dans une aussi fâcheuse conjoncture que celle-ci, où l'argent vient de nous manquer tout d'un coup, sans que nous l'ayons prévu. Je ne sais quel peut être votre sentiment ; pour moi, que qu'il puisse arriver, mon avis n'est pas

« retrancher notre dépense ordinaire de la même chose, et je crois que de votre côté vous ne m'en dédirez pas. Le point est de trouver le moyen d'y fournir, sans avoir la bassesse d'en demander, ni moi au calife, ni vous à l'obéïde; et je crois l'avoir trouvé. Mais pour cela, il faut que nous nous aidions l'un l'autre. »

« Ce discours d'Abou Hassan plut beaucoup à Nouzhatoul-Aouadat, et lui donna quelque espérance. Je n'étais pas moins occupée que vous de cette pensée, lui dit-elle, et si je ne l'en expliquais pas, c'est que je n'y voyais aucun remède. Je vous avoue que l'ouverture que vous venez de me faire me fait le plus grand plaisir du monde. Mais puisque vous avez trouvé le moyen que vous dites, et que mon secours vous est nécessaire pour y réussir, vous n'avez qu'à me dire ce qu'il faut que je fasse, et vous verrez que je m'y emploierai de mon mieux. »

« Je m'attendais bien, reprit Abou Hassan, que vous ne me manqueriez pas dans cette af-

faire qui vous touche autant que moi. Voici donc le moyen que j'ai imaginé pour faire en sorte que l'argent ne nous manque pas dans le besoin que nous en avons, au moins pour quelque temps. Il consiste dans une petite tromperie que nous ferons, moi au calife, et vous à Zobéïde, et qui, j'en suis sûr, les divertira, et ne nous sera pas infructueuse. Je vais vous dire quelle est la tromperie que j'entends : c'est que nous mourrions tous deux. »

« Que nous mourrions tous deux ! interrompit Nouzhatoul-Aouadat. Mourez, si vous voulez, tout seul ; pour moi, je ne suis pas lassé de vivre, et je ne prétends pas, ne vous en déplaise, mourir encore si tôt. Si vous n'avez pas d'autre moyen à me proposer que celui-là, vous pouvez l'exécuter vous-même ; car je vous assure que je ne m'en mêlerai point. »

« Vous êtes femme, repartit Abou Hassan, je veux dire d'une vivacité et d'une promptitude surprenantes ; à peine me donnez-vous le temps de m'expliquer. Ecoutez-moi donc »

moment avec patience, et vous verrez après cela que vous voudrez bien mourir de la même mort dont je prétends mourir moi-même. Vous jugez bien que je n'entends pas parler d'une mort véritable, mais d'une mort feinte.»

« Ah! bon pour cela, interrompit encore Nouzhatoul-Aouadat; dès qu'il ne s'agira que d'une mort feinte, je suis à vous. Vous pouvez compter sur moi; vous serez témoin du zèle avec lequel je vous seconderai à mourir de cette manière; car, pour vous le dire franchement, j'ai une répugnance invincible à vouloir mourir si tôt de la manière que je l'entendais tantôt. »

« Hé bien, vous serez satisfaite, continua Abou Hassau : voici comment je l'entends, pour réussir en ce que je me propose. Je vais faire le mort; aussitôt vous prendrez un linceul, et vous m'ensevelirez comme si je l'étais effectivement. Vous me mettrez au milieu de la chambre à la manière accoutumée, avec le turban posé sur le visage, et les pieds tournés du côté de la Mecque; tout prêt à être

porté au lieu de la sépulture. Quand tout sera ainsi disposé, vous ferez les cris et verserez les larmes ordinaires en pareilles occasions en déchirant vos habits, et vous arrachant les cheveux, ou du moins en feignant de vous les arracher, et vous irez, tout en pleurs et les cheveux épars, vous présenter à Zobéïde. La princesse voudra savoir le sujet de vos larmes et dès que vous l'en aurez informée par vos paroles entrecoupées de sanglots, elle ne manquera pas de vous plaindre, et de vous faire présent de quelque somme d'argent pour aider à faire les frais de mes funérailles, et d'une pièce de brocart pour me servir de drap mortuaire, afin de rendre mon enterrement plus magnifique, et pour vous faire un habit à la place de celui qu'elle verra déchiré. Aussitôt que vous serez de retour avec cet argent et cette pièce de brocart, je me leverai du milieu de la chambre, et vous vous mettrez à ma place. Vous ferez la morte; et après vous avoir ensevelie, j'irai, de mon côté, faire auprès du calife le même personnage que vous aurez

« Je suis allé chez Zobéïde, et j'ose me promettre que le calife ne sera pas moins libéral à mon égard, que Zobéïde l'aura été envers vous. »

Quand Abou Hassan eut achevé d'expliquer sa pensée sur ce qu'il avait projeté : « Je crois que la tromperie sera fort divertissante, reprit aussitôt Nouzhatoul-Aouadat, et je serai fort trompée si le calife et Zobéïde ne nous en ont eue de bon gré. Il s'agit présentement de la bien conduire : à mon égard, vous pouvez me laisser faire; je m'acquitterai de mon rôle, pour le moins aussi bien que je m'attends que vous vous acquittiez du vôtre et avec d'autant plus de zèle et d'attention, que j'aperçois comme vous le grand avantage que nous en devons emporter. Ne perdons point de temps. Pendant que je prendrai un linceul, mettez-vous en chemise et en caleçon; je sais ensevelir aussi bien què qui que ce soit : car lorsque j'étais au service de Zobéïde, et que quelque esclave de mes compagnes venait à mourir, j'avais toujours la commission de l'ensevelir. »

Abou Hassan ne tarda guère à faire ce que

Nouzhatoul-Aouadat lui avait dit. Il s'étendit sur le dos tout de son long sur le linceul qui avait été mis sur le tapis de pied, au milieu de la chambre, croisa ses bras, et se laissa envelopper de manière qu'il semblait qu'il n'avait qu'à le mettre dans une bière, et l'emporter pour être enterré. Sa femme lui tourna les pieds du côté de la Mecque, lui couvrit le visage d'une mousseline des plus fines, et mit son turban par-dessus, de manière qu'il avait la respiration libre. Elle se décoiffa ensuite et, les larmes aux yeux, les cheveux pendans et épars, en faisant semblant de se les arracher avec de grands cris, elle se frappait le visage et se donnait de grands coups sur la poitrine avec toutes les autres marques d'une vive douleur. En cet équipage elle sortit, et traversa une cour fort spacieuse, pour se rendre à l'appartement de la princesse Zobéïde.

Nouzhatoul Aouadat faisait des cris si pénaux, que Zobéïde les entendit de son appartement. Elle commanda à ses femmes esclaves qui étaient alors auprès d'elle, de voir d'où

avaient venir ces plaintes et ces cris qu'elle tendait. Elles coururent vite aux jalousies, et vinrent avertir Zobéïde que c'était Nouzhatoul-Aouadat qui s'avançait tout éplorée. Aussi la princesse, impatiente de savoir ce qui pouvait lui être arrivé, se leva et alla au-devant d'elle jusqu'à la porte de son antichambre.

Nouzhatoul-Aouadat joua ici son rôle en perfection. Dès qu'elle eut aperçu Zobéïde qui tenait elle-même la portière de son antichambre entr'ouverte, et qui l'attendait, elle redoubla ses cris en s'avançant, s'arracha les cheveux à pleines mains, se frappa les joues et la poitrine plus fortement, et se jeta à ses pieds, les baignant de ses larmes.

Zobéïde, étonnée de voir son esclave dans une affliction si extraordinaire, lui demanda ce qu'elle avait, et quelle disgrâce lui était arrivée. Au lieu de répondre, la fausse affligée continua ses sanglots quelque temps, en feignant de se faire violence pour les retenir. « Hélas ! ô très-honorée dame et maîtresse, s'écria-t-elle enfin avec des paroles entrecoupées de

sanglots , quel malheur plus grand et plus funeste pouvait-il m'arriver , que celui qui m'oblige de venir me jeter aux pieds de votre majesté , dans la disgrâce extrême où je suis réduite ! Que Dieu prolonge vos jours dans une santé parfaite , ma très-respectable princesse , et vous donne de longues et heureuses années ! Abou Hassan , le pauvre Abou Hassan , que vous avez honoré de vos bontés , que vous et le Commandeur des croyans m'avez donné pour époux , ne vit plus ! »

En achevant ces dernières paroles , Nouzoul-Aouadat redoubla ses larmes et ses sanglots , et se jeta encore aux pieds de la princesse. Zobéïde fut extrêmement surprise de cette nouvelle. « Abou Hassan est mort ! » cria-t-elle ; cet homme si plein de santé , si agréable et si divertissant ? En vérité , je m'attendais pas à apprendre si tôt la mort d'un homme comme celui-là , qui promettait une plus longue vie , et qui la méritait si bien ! Elle ne put s'empêcher d'en marquer sa douleur par ses larmes. Ses femmes esclaves

compagnaient , et qui avaient eu plusieurs leur part des plaisanteries d'Abou Hassan , quand il était admis aux entretiens familiers de Zobeïde et du calife , témoignèrent aussi par leurs pleurs leurs regrets de sa perte , et la part elles y prenaient.

Zobeïde , ses femmes esclaves et Nouzhatoul-Aouadat demeurèrent un temps considérable , le mouchoir devant les yeux , à pleurer et à jeter des soupirs de cette prétendue mort. Enfin la princesse Zobeïde rompit le silence : elle se leva , s'écria-t-elle , en s'adressant à la veuve , c'est peut-être toi qui es cause de sa mort ! Tu lui auras donné tant de suite de chagrin par ton humeur fâcheuse , qu'enfin tu seras venue à bout de le mettre au tombeau. »

Nouzhatoul-Aouadat témoigna recevoir une vive mortification du reproche que Zobeïde lui faisait : « Ah , madame ! s'écria-t-elle , je ne saurois pas avoir jamais donné à votre maître , pendant tout le temps que j'ai eu le bonheur d'être son esclave , le moindre sujet d'a-

voir une opinion si désavantageuse de ma conduite envers un époux qui m'a été si cher m'estimerais la plus malheureuse de toutes les femmes , si vous en étiez persuadée. J'ai connu Abou Hassan , comme une femme doit choisir un mari qu'elle aime passionnément ; et je puis dire sans vanité que j'ai eu toute la tendresse qu'il méritait que j'eusse pour lui , par toutes les complaisances raisonnables qu'il avait pour moi , et qui m'étaient un témoignage qu'il m'aimait pas moins tendrement. Je suis persuadée qu'il me justifierait pleinement là-dedans l'esprit de votre majesté , s'il était en ce monde. Mais , madame , ajouta-t-elle renouvelant ses larmes , son heure était venue et c'est la cause unique de sa mort. »

Zobéïde en effet avait toujours remarqué dans son esclave une même égalité d'humeur , une douceur qui ne se démentait jamais , une grande docilité , et un zèle en tout ce qu'elle faisait pour son service , qui marquait qu'elle agissait plutôt par inclination que par devoir. Ainsi elle n'hésita point à l'en croire sur

le, et elle commanda à sa trésorière d'aller prendre dans son trésor une bourse de pièces de monnaie d'or et une pièce de brocart.

La trésorière revint bientôt avec la bourse et la pièce de brocart, qu'elle mit, par ordre de Zobéïde, entre les mains de Nouzhatoul-Aouadat.

En recevant ce beau présent, elle se jeta aux pieds de la princesse, et lui en fit ses très-humbles remerciemens, avec une grande satisfaction dans l'âme d'avoir bien réussi. « Va, lui dit Zobéïde, fais servir la pièce de brocart de monnaie mortuaire sur la bière de ton mari, et emploie l'argent à lui faire des funérailles honorables et dignes de lui. Après cela, modère les transports de ton affliction, j'aurai soin de te distraire. »

Nouzhatoul-Aouadat ne fut pas plus tôt hors de la présence de Zobéïde, qu'elle essuya ses larmes avec une grande joie, et retourna aussitôt rendre compte à Abou Hassan du succès de son rôle.

En rentrant, Nouzhatoul-Aouadat fit grand écat de rire, en retrouvant Abou Hassan au même état qu'elle l'avait laissé, c'est à dire, enseveli au milieu de la chambre. « Venez-vous, lui dit-elle toujours en riant, et venez voir le fruit de la tromperie que j'ai faite à Zobéïde. Nous ne mourrons pas encore de faim aujourd'hui. »

Abou Hassan se leva promptement, et se réjouit fort avec sa femme en voyant la bouillotte et la pièce de brocart.

Nouzhatoul-Aouadat était si aise d'avoir bien réussi dans la tromperie qu'elle venait de faire à la princesse, qu'elle ne pouvait contenir sa joie. « Ce n'est pas assez, dit-elle à son mari en riant; je veux faire la morte à mon tour, et voir si vous serez assez habile pour tirer autant du calife que j'ai fait de Zobéïde. »

« Voilà justement le génie des femmes », dit Abou Hassan; on a bien raison de dire qu'elles ont toujours la vanité de croire qu'elles sont plus que les hommes, quoique le plus souvent elles ne fassent rien de bien que

conseil. Il ferait beau voir que je n'en fisse au moins autant que vous auprès du ca- moi qui suis l'inventeur de la fourberie ! is ne perdons pas le temps en discours inu- s : faites la morte comme moi, et vous ver- si je n'aurai pas le même succès. »

Abou Hassan ensevelit sa femme, la mit au me endroit où il était, lui tourna les pieds côté de la Mecque, et sortit de sa chambre t en désordre, le turban mal accommodé, me un homme qui est dans une grande af- tion. En cet état, il alla chez le calife qui ait alors un conseil particulier avec le grand- ir Giafar, et d'autres visirs en qui il avait le s de confiance. Il se présenta à la porte ; l'huissier, qui savait qu'il avait ses entrées res, lui ouvrit. Il entra le mouchoir d'une in devant les yeux, pour cacher les larmes ntes qu'il laissait couler en abondance, en frappant la poitrine de l'autre à grands ups, avec des exclamations qui exprimaient ccès d'une grande douleur.

Le calife, qui était accoutumé à voir Abou

Hassan avec un visage toujours gai, et qui n'inspirait que la joie, fut fort surpris de le voir paraître devant lui en un si triste état. Il interrompit l'attention qu'il donnait à l'affaire dont on parlait dans son conseil, pour lui demander la cause de sa douleur.

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan avec des sanglots et des soupirs réitérés, il ne pouvait m'arriver un plus grand malheur que celui qui fait le sujet de mon affliction. Que Dieu laisse vivre votre majesté sur trône qu'elle remplit si glorieusement ! Non zhatoul-Aouadat, qu'elle m'avait donnée en mariage par sa bonté, pour passer le reste de mes jours avec elle, hélas !..... »

A cette exclamation, Abou Hassan fit semblant d'avoir le cœur si pressé, qu'il n'en pouvait pas davantage, et fonda en larmes.

Le calife, qui comprit qu'Abou Hassan venait lui annoncer la mort de sa femme, en fut extrêmement touché. « Dieu lui fasse sa pitié et sa séricorde ! dit-il d'un air qui marquait combien il la regrettait : c'était une bonne esclave,

us te l'avions donnée, Zobéïde et moi , dans l'intention de te faire plaisir ; elle méritait de vivre plus long-temps. » Alors les larmes lui coulèrent des yeux , et il fut obligé de prendre un mouchoir pour les essuyer.

La douleur d'Abou Hassan et les larmes du calife attirèrent celles du grand-visir Giafar et des autres visirs : ils pleurèrent tous la mort de Nouzhatoul-Aouadat , qui , de son côté , était dans une grande impatience d'apprendre comment Abou Hassan aurait réussi.

Le calife eut la même pensée du mari , que Zobéïde avait eue de la femme , et il s'imagina qu'il était peut-être la cause de sa mort. « Malheureux , lui dit-il d'un ton d'indignation , est-ce pas toi qui as fait mourir ta femme à cause de tes mauvais traitemens ? Ah , je n'en fais aucun doute ! Tu devais au moins avoir quelque considération pour la princesse Zobéïde , ta propre épouse , qui l'aimait plus que ses autres esclaves , et qui a bien voulu s'en priver pour ne pas l'abandonner. Voilà une belle marque de ta reconnaissance ! »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan en faisant semblant de pleurer plus amèrement qu'auparavant, votre majesté peut-elle avoir un seul moment la pensée qu'Abou Hassan, qu'elle a comblé de ses grâces et de ses bienfaits, et à qui elle a fait des honneurs auxquels il n'eût jamais osé aspirer, ait pu être capable d'une si grande ingratitude ! J'ai toujours aimé mais Nouzhatoul-Aouadat mon épouse, autant par tous ces endroits-là que par tant d'autres belles qualités qu'elle avait, et qui étaient la cause que j'ai toujours eu pour elle tout l'attachement, toute la tendresse et l'amour qu'elle méritait. Mais, seigneur, ajouta-t-il, elle devait mourir, et Dieu n'a pas voulu me laisser jouir plus long-temps d'un bonheur que je tenais des bontés de votre majesté et de Zobeïde, sa chère épouse. »

Enfin, Abou Hassan sut dissimuler si parfaitement sa douleur par toutes les marques d'une véritable affliction, que le calife, qui d'ailleurs n'avait pas entendu dire qu'il eût fait un fort mauvais ménage avec sa femme, ajouta :

li à tout ce qu'il lui dit et ne douta plus de la sincérité de ses paroles. Le trésorier du palais fut présent, et le calife lui commanda d'aller au trésor, et de donner à Abou Hassan une bourse de cent pièces de monnaie d'or avec une belle pièce de brocart. Abou Hassan se mit aussitôt aux pieds du calife pour lui marquer sa reconnaissance et le remercier de son présent. « Suis le trésorier, lui dit le calife : la pièce de brocart est pour servir de drap mortuaire à ta défunte, et l'argent pour lui faire les obsèques dignes d'elle. Je m'attends bien que tu lui donneras ce dernier témoignage de ton amour. »

Abou Hassan ne répondit à ces paroles obligantes du calife, que par une profonde inclination, en se retirant. Il suivit le trésorier, et aussitôt que la bourse et la pièce de brocart lui eurent été mises entre les mains, il retourna chez lui, très-content et bien satisfait en lui-même d'avoir trouvé si promptement et si facilement de quoi suppléer à la nécessité où il s'était trouvé, et qui lui avait causé tant d'inquiétude.

Nouzhatoul-Aouadat, fatiguée d'avoir été long-temps dans une si grande contrainte n'attendit pas qu'Abou Hassan lui dît de quitter la triste situation où elle était. Aussitôt qu'elle entendit ouvrir la porte, elle courut lui : « Hé bien , lui dit-elle , le calife a-t-il été aussi facile à se laisser tromper que Zobéïde ? »

« Vous voyez , répondit Abou Hassan ( en plaisantant et en lui montrant la bourse et la pièce de brocart ), que je ne sais pas moins bien faire l'affligé pour la mort d'une femme qui se porte bien , que vous la pleurêuse pour celle d'un mari qui est plein de vie. »

Abou Hassan cependant se doutait bien que cette double tromperie ne manquerait pas d'avoir des suites : c'est pourquoi il prévint sa femme , autant qu'il put , sur tout ce qui pourrait en arriver, afin d'agir de concert. Il ajouta : « Mieux nous réussirons à jeter le calife et Zobéïde dans quelque sorte d'embarras , plus ils auront de plaisir à la fin , et peut-être nous en témoigneront-ils leur satisfaction par quelques nouvelles marques de leur libéralité. » Cette

nière considération fut celle qui les encouragea plus qu'aucune autre à porter la feinte aussi loin qu'il leur serait possible.

Quoiqu'il y eût encore beaucoup d'affaires à régler dans le conseil qui se tenait, le calife néanmoins, dans l'impatience d'aller chez la princesse Zobéïde lui faire son compliment de condoléance sur la mort de son esclave, se leva, et de temps après le départ d'Abou Hassan, et renvoya le conseil à un autre jour. Le grand-visir et les autres visirs prirent congé et ils se retirèrent. Dès qu'ils furent partis, le calife dit à Messir, chef des eunuques de son palais, qui était presque inséparable de sa personne, et qui d'ailleurs était de tous ses conseils : « Suis-moi, et viens prendre part comme moi à la douleur de la princesse sur la mort de Nouzha-Aouadat son esclave. »

Ils allèrent ensemble à l'appartement de Zobéïde. Quand le calife fut à la porte, il ouvrit la portière, et il aperçut la princesse assise sur un sofa, fort affligée, et les yeux entièrement tout baignés de larmes.

Le calife entra , et en avançant vers Zébéide : « Madame , lui dit-il , il n'est pas nécessaire de vous dire combien je prends part à votre affliction ; puisque vous n'ignorez point que je suis aussi sensible à ce qui vous fait de la peine , que je le suis à tout ce qui vous fait plaisir : mais nous sommes tous mortels , nous devons rendre à Dieu la vie qu'il nous a donnée , quand il nous la demande. Nouzoul-Aouadat , votre esclave fidèle , avait véritablement des qualités qui lui ont fait mériter votre estime , et j'approuve fort que vous lui en donniez encore des marques après sa mort. Considérez cependant que vos regrets lui redonneront pas la vie : ainsi , madame , si vous voulez m'en croire , et si vous aimez vous vous consolerez de cette perte , et prendrez plus de soin d'une vie que vous savez être précieuse , et qui fait tout le bonheur de votre vieillesse. »

Si la princesse fut charmée des tendres compliments qui accompagnaient le compliment du calife , elle fut d'ailleurs très-étonnée d'apprendre

de la mort de Nouzhatoul-Aouadat, à quoi elle s'attendait pas. Cette nouvelle la jeta dans une telle surprise, qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir répondre. Son étonnement l'empêchait d'entendre une nouvelle si opposée à celle qu'elle venait d'apprendre, et lui ôtait la parole. Elle se remit, et en la reprenant enfin : « O commandeur des croyans, dit-elle d'un air d'un ton qui marquaient encore son étonnement, je suis très-sensible à tous les tendres sentimens que vous marquez avoir pour moi, mais permettez-moi de vous dire que je ne comprends rien à la nouvelle que vous m'apprenez de la mort de mon esclave : elle est en parfaite contradiction. Dieu nous conserve vous et moi, seigneur ! Si vous me voyez affligée, c'est de la mort d'Abou Hassan, son mari, votre favori, que j'estimais autant par la considération que vous aviez pour lui, que parce que vous avez eu la bonté de me le faire connaître, et qu'il m'a quelquefois divertie assez agréablement. Mais, seigneur, l'insensibilité où je vous vois de sa mort, et l'oubli que vous en témoignez

en si peu de temps, après les témoignages que vous m'avez donnés à moi-même du plaisir que vous aviez de l'avoir auprès de vous, m'étonnent et me surprennent. Et cette insensibilité paraît davantage, par le change que vous ne voulez donner, en m'annonçant la mort de mon esclave pour la sienne. »

Le calife qui croyait être parfaitement bien informé de la mort de l'esclave, et qui avait sujet de le croire, par ce qu'il avait vu et entendu, se mit à rire et à hausser les épaules d'entendre ainsi parler Zobéïde. « Mesroi dit-il en se tournant de son côté et lui adressant la parole, que dis-tu du discours de la princesse? N'est-il pas vrai que les dames ont quelquefois des absences d'esprit, qu'on ne peut que difficilement pardonner? car entends-tu as vu et entendu aussi bien que moi. »

En se retournant du côté de Zobéïde : « Madame, dit-il, ne versez plus de larmes pour la mort d'Abou Hassan, il se porte bien. Pleurez plutôt la mort de votre chère esclave, il n'y a qu'un moment que son mari est ve-

as mon appartement, tout en pleurs et dans  
e affliction qui m'a fait de la peine, m'an-  
ncer la mort de sa femme. Je lui ai fait don-  
r une bourse de cent pièces d'or, avec une  
ce de brocart, pour aider à le consoler et à  
re les funérailles de la défunte. Mesrour,  
e voilà, a été témoin de tout, et il vous dira  
même chose. »

Ce discours du calife ne parut pas à la prin-  
se un discours sérieux; elle crut qu'il lui en-  
ulait faire accroire. « Commandeur des  
oyans, reprit-elle, quoique ce soit votre  
utume de railler, je vous dirai que ce n'est  
s ici l'occasion de le faire : ce que je vous  
s est très-sérieux. Il ne s'agit plus de la mort  
mon esclave, mais de la mort d'Abou Has-  
n, son mari, dont je plains le sort, que vous  
vriez plaindre avec moi. »

« Et moi, madame, repartit le calife en  
tenant son plus grand sérieux, je vous dis,  
ans raillerie, que vous vous trompez : c'est  
ouzhatoul-Aouadat qui est morte, et Abou  
lassan est vivant et plein de santé. »

Zobéïde fut piquée de la repartie sèche calife. « Commandeur des croyans, réqua-t-elle d'un ton vif, Dieu vous préserve demeurer plus long-temps en cette erreur vous me feriez croire que votre esprit ne ser pas dans son assiette ordinaire. Permettez-moi de vous répéter encore que c'est Ab Hassan qui est mort, et que Nouzhatoul-Aoudat mon esclave, veuve du défunt, est pleine de vie. Il n'y a pas plus d'une heure qu'elle est sortie d'ici. Elle y était venue toute désempalée, et dans un état qui seul aurait été capable de me tirer des larmes, quand même elle m'aurait point appris, au milieu de mille sanglots, le juste sujet de son affliction. Toutes mes femmes en ont pleuré avec moi, et elles peuvent vous en rendre un témoignage assuré. Elles vous diront aussi que je lui ai fait présent d'une bourse de cent pièces d'or et d'une pièce de brocart; et la douleur que vous avez remarquée sur mon visage en entrant, était autours causée par la mort de son mari, que par la désolation où je venais de la voir. J'all

me envoyer vous faire mon compliment de condoléance dans le moment que vous être en-  
. »

A ces paroles de Zobéïde : « Voilà , mada-  
ne , une obstination bien étrange ! s'écria le  
ife avec un grand éclat de rire. Et moi , je  
us dis , continua-t-il en reprenant son sé-  
ux , que c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est  
rte. » « Non , vous dis-je , seigneur , reprit  
béïde à l'iusant , et aussi sérieusement ;  
st Abou Hassan qui est mort : vous ne me  
ez pas accroire ce qui n'est pas. »

De colère , le feu monta au visage du calife ,  
s'assit sur le sofa assez loin de la princesse ;  
en s'adressant à Mesrour : « Va voir tout à  
eure , lui dit-il , qui est mort de l'un ou de  
utre , et viens me dire incessamment ce qui  
est. Quoique je sois très - certain que c'est  
ouzhatoul - Aouadat qui est morte , j'aime  
eux néanmoins prendre cette voie que de  
opiniâter davantage sur une chose qui m'est  
rfaitemment connue. »

Le calife n'avait pas achevé , que Mesrour

était parti. « Vous verrez, continua-t-il en adressant la parole à Zobéïde, dans un moment, qui a raison de vous ou de moi. »

« Pour moi, reprit Zobéïde, je sais bien que la raison est de mon côté, et vous verrez vous-même que c'est Abou Hassan qui est mort comme je l'ai dit. »

« Et moi, repartit le calife, je suis si certain que c'est Nouzhatoul-Aouadat, que je suis prêt à gager contre vous ce que vous voudrez qu'elle n'est plus au monde, et qu'Abou Hassan se porte bien. »

« Ne pensez pas le prendre par-là, répliqua Zobéïde; j'accepte la gageure. Je suis si persuadée de la mort d'Abou Hassan, que je gage volontiers ce que je puis avoir de plus cher contre ce que vous voudrez, de quelque peu de valeur qu'il soit. Vous n'ignorez pas ce que j'ai en ma disposition, ni ce que j'aime le plus selon mon inclination; vous n'avez qu'à choisir et à proposer; je m'y tiendrai, de quelque conséquence que la chose soit pour moi. »

« Puisque cela est ainsi, dit alors le calife

gage donc mon jardin de Délices contre votre palais de Peintures : l'un vaut bien l'autre.» Il ne s'agit pas de savoir, reprit Zobéïde, votre jardin vaut mieux que mon palais; nous n'en sommes pas là-dessus. Il s'agit que vous ayiez choisi ce qu'il vous a plu de ce qui appartient pour équivalent de ce que vous exigez de votre côté : je m'y tiens, et la gageure est arrêtée. Je ne serai pas la première à m'en dédire; j'en prends Dieu à témoin.» Le calife fit le même serment, et ils en demeurèrent là en attendant le retour de Mesrour.

Pendant que le calife et Zobéïde contestaient vivement et avec tant de chaleur sur la mort d'Abou Hassan ou de Nouzhatoul-Aouadat, Abou Hassan, qui avait prévu leur démêlé sur ce sujet, était fort attentif à tout ce qui pouvait en arriver. D'aussi loin qu'il aperçut Mesrour au travers de la jalousie, contre laquelle il était assis en s'entretenant avec sa femme, et lorsqu'il eut remarqué qu'il venait droit à leur logis, il comprit aussitôt à quel dessein il était envoyé. Il dit à sa femme de faire la morte

encore une fois , comme ils en étaient convenus , et de ne pas perdre de temps.

En effet , le temps pressait , et c'est tout qu'Abou Hassan put faire , avant l'arrivée de Mesrour , que d'ensevelir sa femme , et d'étendre sur elle la pièce de brocart que le calife avait fait donner. Ensuite il ouvrit la porte de son logis , et , le visage triste et abattu , en tenant son mouchoir devant les yeux , il s'assit à la tête de la prétendue défunte.

A peine eut-il achevé , que Mesrour se trouva dans sa chambre. Le spectacle funèbre qu'il aperçut d'abord lui donna une joie secrète par rapport à l'ordre dont le calife l'avait chargé. Sitôt qu'Abou Hassan l'aperçut , il s'avança au-devant de lui , et en lui baisant la main par respect : « Seigneur , dit-il en soupirant et gémissant , vous me voyez dans la plus grande affliction qui pouvait jamais m'arriver par la mort de Nouzhatoul-Aouadat , ma chère épouse , que vous honoriez de vos bontés. »

Mesrour fut attendri à ce discours , et il ne lui fut possible de refuser quelques larmes.

mémoire de la défunte. Il leva un peu le cap mortuaire du côté de la tête, pour lui voir le visage qui était à découvert; et en laissant aller après l'avoir seulement entrevue: « Il n'y a pas d'autre Dieu que Dieu! dit-il avec un soupir profond; nous devons nous soumettre tous à sa volonté, et toute créature doit retourner à lui. Nouzhatoul-Aouadat, ma bonne sœur, ajouta-t-il en soupirant, ton dessein a été de bien peu de durée! Dieu te fasse miséricorde! » Il se tourna ensuite du côté d'Abou Hassan qui fondait en larmes: « Ce n'est pas sans raison, lui dit-il, que l'on dit que les femmes sont quelquefois dans des absences d'esprit qu'on ne peut pardonner. Zobéïde, toute ma bonne maîtresse qu'elle est, est dans le cas-là. Elle a voulu soutenir au calife que c'était vous qui étiez mort, et non votre femme; et quelque chose que le calife lui ait pu dire du contraire pour la persuader, en lui assurant même la chose très-sérieusement, il n'a jamais pu y réussir. Il m'a même pris à témoin pour lui rendre témoignage de la vé-

rité, et la lui confirmer, puisque, comme vous le savez, j'étais présent quand vous êtes venu lui apprendre cette nouvelle affligeante, mais tout cela n'a servi de rien. Ils en sont même venus à des obstinations l'un contre l'autre qui n'auraient pas fini, si le calife, pour conquies vaincre Zobéïde, ne s'était avisé de m'envoyer vers vous pour en savoir encore la vérité. Mais je crains fort de ne pas réussir; car de quelque biais qu'on puisse prendre aujourd'hui les femmes pour leur faire entendre les choses, elles sont d'une opiniâtreté insurmontable, quand une fois elles sont prévenues d'un sentiment contraire. »

« Que Dieu conserve le Commandeur des croyans dans la possession et dans le bon usage de son rare esprit, reprit Abou Hassan, toujours les larmes aux yeux, et avec des paroles entrecoupées de sanglots. Vous voyez ce que c'est, et que je n'en ai pas imposé à sa majesté. Et plutôt à Dieu, s'écria-t-il pour mieux dissimuler, que je n'eusse pas eu l'occasion d'aller lui annoncer une nouvelle si triste et si

ligeante ! Hélas ! ajouta-t-il, je ne puis assez primer la perte irréparable que je fais aujourd'hui ! » « Cela est vrai, reprit Mesrour, je puis vous assurer que je prends beaucoup part à votre affliction ; mais enfin il faut se consoler, et ne point vous abandonner ainsi à votre douleur. Je vous quitte malgré moi, pour m'en retourner vers le calife ; mais vous demande en grâce, poursuivit-il, de ne pas faire enlever le corps que je ne sois venu ; car je veux assister à son enterrement, l'accompagner de mes prières. »

Mesrour était déjà sorti pour aller rendre compte de son message, quand Abou Hassan, qui le conduisait jusqu'à la porte, lui marqua qu'il ne méritait pas l'honneur qu'il voulait lui faire. De crainte que Mesrour ne revînt sur ses pas pour lui dire quelque autre chose, il le conduisit de l'œil pendant quelques instans, et lorsqu'il le vit assez éloigné, il rentra chez lui, et en débarrassant Nouzhatoul-quadat de tout ce qui l'enveloppait : « Voilà là, lui disait-il, une nouvelle scène de

jouée ; mais je n'imagine bien que ce ne se pas la dernière ; et certainement la princesse Zobéïde ne s'en voudra pas tenir au rapport de Mesrour ; au contraire , elle s'en moquera elle a de trop fortes raisons pour y ajouter foi. Ainsi, nous devons nous attendre à quelque nouvel événement. » Pendant ce discours d'Abou Hassan, Nouzhatoul-Aouadat eut le temps de reprendre ses habits ; ils allèrent tous deux se remettre sur le sofa , contre la jalousie pour tâcher de découvrir ce qui se passait.

Cependant Mesrour arriva chez Zobéïde ; entra dans son cabinet en riant et en frappant des mains, comme un homme qui avait quelque chose d'agréable à annoncer.

Le calife était naturellement impatient ; voulait être éclairci promptement de cette affaire : d'ailleurs il était vivement piqué au jeu par le défi de la princesse ; c'est pourquoi, dès qu'il vit Mesrour : « Méchant esclave , s'écria-t-il, il n'est pas temps de rire. Tu ne dis mot. Parle hardiment : qui est mort du mari ou la femme ? »

« Commandeur des croyans<sup>t</sup>, répondit aussitôt Mesrour en prenant un air sérieux, c'est Nouzhatoul-Aouadat qui est morte; Abou Hassan en est toujours aussi affligé qu'il l'a été tantôt devant votre majesté. »

Sans donner le temps à Mesrour de poursuivre, le calife l'interrompit : « Bonne nouvelle ! s'écria-t-il avec un grand éclat de rire : il n'y a qu'un moment que Zobéïde, ta maîtresse, avait à elle le palais des Peintures, il est maintenant à moi. Nous en avons fait la clôture contre mon jardin des Délices depuis que tu es parti ; ainsi tu ne pouvais me faire plus grand plaisir ; j'aurai soin de t'en récompenser. Mais laissons cela : dis-moi de point en point ce que tu as vu. »

« Commandeur des croyans, poursuivit Mesrour, en arrivant chez Abou Hassan, je suis entré dans sa chambre qui était ouverte ; j'y ai trouvé toujours très affligé, et pleurant la mort de Nouzhatoul-Aouadat, sa femme. Elle était assise près de la tête de la défunte, qui était ensevelie au milieu de la chambre, les

picds tournés du côté de la Mecque , et couverte de la pièce de brocart dont votre majesté a tantôt fait présent à Abou Hassan. Après avoir témoigné la part que je prenais à sa douleur , je me suis approché ; et en levant le drap mortuaire du côté de la tête , j'ai reconnu Nouzathoul-Aouadat qui avait déjà le visage enflé et tout changé. J'ai exhorté du mieux que j'ai pu Abou Hassan à se consoler , et en se retirant , je lui ai marqué que je voulais retrouver à l'enterrement de sa femme , et que je le priais d'attendre de faire enlever le corps que fusse revenu. Voilà tout ce que je puis dire à votre majesté sur l'ordre qu'elle m'a donné.

Quand Mesrouf eut achevé de faire son rapport : « Je ne t'en demandais pas davantage , » lui dit le calife en riant de tout son cœur ; je suis très-content de ton exactitude. Et s'adressant à la princesse Zobéïde : « Hé bien , madame , lui dit le calife , avez-vous encore quelque chose à dire contre une vérité si constante ? Croyez-vous toujours que Nouzhatoul-Aouadat soit vivante , et qu'Abou Hassan s'

rt ? et n'avouez-vous pas que vous avez  
du la gageure ? »

Zobéïde ne demeura nullement d'accord que  
Mesrour eût rapporté la vérité. « Comment,  
seigneur ! reprit-elle, vous imaginez-vous donc  
que je m'en rapporte à cet esclave ? C'est un  
impertinent qui ne sait ce qu'il dit. Je ne suis  
aveugle ni insensée ; j'ai vu de mes propres  
yeux Nouzhatoul-Aouadat dans la plus grande  
affliction ; je lui ai parlé moi-même, et j'ai bien  
entendu ce qu'elle m'a dit de la mort de son  
père. »

« Madame, reprit Mesrour, je vous jure,  
par votre vie et par la vie du Commandeur des  
Fidèles, choses au monde qui me sont les  
plus chères, que Nouzhatoul-Aouadat est morte  
et qu'Abou Hassan est vivant. » « Tu  
mens, esclave vil et méprisable, lui répli-  
qua Zobéïde tout en colère ; et je veux te  
faire fondre tout à l'heure. » Aussitôt elle ap-  
pela ses femmes en frappant des mains ; elles  
se précipitèrent à l'instant en grand nombre : « Ve-  
nez-ça, leur dit la princesse ; dites-moi la vé-

rité : Qui est la personne qui est venue me parler peu de temps avant que le Commandeur des croyans arrivât ici ? » Les femmes répondirent toutes que c'était la pauvre affligée Nouzhatoul-Aouadat. « Et vous , ajouta-t-elle s'adressant à sa trésorière , que vous ai-je commandé de lui donner en se retirant ! » « Madame , répondit la trésorière , j'ai donné Nouzhatoul-Aouadat , par l'ordre de votre majesté , une bourse de cent pièces de monnaie d'or , et une pièce de brocart qu'elle a emportées avec elle. » Hé bien , malheureux , esclavage indigne , dit alors Zobeïde à Mesrour dans une grande indignation , que dis-tu à tout ce que je viens d'entendre ? Qui penses-tu présentement que je doive croire , ou de toi ou de ma trésorière , et de mes autres femmes , et de toi-même ? »

Mesrour ne manquait pas de raisons à opposer au discours de la princesse ; mais comme il craignait de l'irriter encore davantage , il prit le parti de la retenue , et demeura dans le silence , bien convaincu pourtant , par toutes

cuves qu'il en avait, que Nouzhatoul-Aouadat  
 it morte, et non pas Abou Hassan.

Pendant cette contestation entre Zobéïde et  
 Mesrour, le calife qui avait vu les témoignages  
 portés de part et d'autre, dont chacun se  
 sait fort, et toujours persuadé du contraire  
 ce que disait la princesse, tant par ce qu'il  
 ait vu lui-même en parlant à Abou Hassan,  
 e par ce que Mesrour venait de lui rappor-  
 , riait de tout son cœur de voir que Zobéïde  
 it si fort en colère contre Mesrour. « Mada-  
 , pour le dire encore une fois, dit-il à Zobéï-  
 je ne sais pas qui est celui qui a dit que les  
 ames avaient quelquefois des absences d'es-  
 t; mais vous voulez bien que je vous dise  
 vous faites voir qu'il ne pouvait rien dire  
 plus véritable. Mesrour vient tout fraîche-  
 nt de chez Abou Hassan; il vous dit qu'il a  
 de ses propres yeux Nouzhatoul-Aouadat  
 rte, au milieu de la chambre, et Abou Has-  
 vivant, assis auprès de la défunte; et no-  
 bstant son témoignage, qu'on ne peut pas  
 onnablement récuser, vous ne voulez pas

le croire ! C'est ce que je ne puis pas comprendre. »

Zobéïde , sans vouloir entendre ce que calife lui représentait : « Commandeur d' croyans , reprit-elle , pardonnez-moi , si vous tiens pour suspect ; je vois bien que vous êtes d'intelligence avec Mesrour pour me chagriner et pour pousser ma patience à bout. Mais comme je m'aperçois que le rapport que Mesrour vous a fait est un rapport concerté avec vous , je vous prie de me laisser la liberté d'envoyer aussi quelque personne de ma part chez Abou Hassan , pour savoir si je suis dans l'erreur. »

Le calife y consentit , et la princesse chargea sa nourrice de cette importante commission. C'était une femme fort âgée , qui étoit toujours restée près de Zobéïde depuis son enfance , et qui étoit là présente parmi ses autres femmes. « Nourrice , lui dit-elle , écoute : va-t'en chez Abou Hassan , ou plutôt chez Nozhatoul-Aouadat , puisqu'Abou Hassan est mort. Tu vois quelle est ma dispute avec le Comma

ur des croyans et avec Mesrour; il n'est pas  
oin de te rien dire davantage : éclaircis-moi  
tout; et si tu me rapportes une bonne nou-  
le, il y aura un beau présent pour toi. Va  
e, et reviens incessamment. »

La nourrice partit avec une grande joie du  
ife, qui était ravi de voir Zobéïde dans cet  
barras; mais Mesrour, extrêmement mor-  
é de voir la princesse dans une si grande  
ère contre lui, cherchait les moyens de l'a-  
ser, et de faire en sorte que le calife et Zo-  
de fussent également contens de lui. C'est  
urquoi il fut ravi dès qu'il vit que Zobéïde  
enait le parti d'envoyer sa nourrice chez  
ou Hassan, parce qu'il était persuadé que le  
oport qu'elle lui ferait ne manquerait pas de  
trouver conforme au sien, et qu'il servi-  
t à le justifier et à le remettre dans ses bon-  
s grâces.

Abou Hassan cependant, qui était toujours  
sentinelle à la jalousie, aperçut la nourrice  
ssez loin : il comprit d'abord que c'était un  
ssage de la part de Zobéïde. Il appela sa

femme; et, sans hésiter un moment sur parti qu'ils avaient à prendre : « Voilà, dit-il, la nourrice de la princesse qui vient pour s'informer de la vérité; c'est à moi de faire encore le mort à mon tour. »

Tout était préparé. Nouzhatoul-Aouadat ensevelit Abou Hassan promptement, jeta par dessus lui la pièce de brocart que Zobéïde avait donnée, et lui mit son turban sur le visage. La nourrice, dans l'empressement elle était de s'acquitter de sa commission, était venue d'un assez bon pas. En entrant dans la chambre, elle aperçut Nouzhatoul-Aouadat assise à la tête d'Abou Hassan, tête échevelée et toute en pleurs, qui se frappait les joues et la poitrine, en jetant de grands cris.

Elle s'approcha de la fausse veuve : « Oh chère Nouzhatoul-Aouadat, lui dit-elle d'un air fort triste, je ne viens pas ici troubler votre douleur, ni vous empêcher de répandre des larmes pour un mari qui vous aimait tendrement. » « Ah, bonne mère ! interrompit pitoyablement la fausse veuve, vous voyez

« Quelle est ma disgrâce, et de quel malheur je me trouve accablée aujourd'hui par la perte de mon cher Abou Hassan, que Zobéïde, ma bonne mère maîtresse et la vôtre, et le Commandeur des croyans m'avaient donné pour mari ! Abou Hassan ! mon cher époux ! s'écria-t-elle en pleurant, que vous ai-je fait pour m'avoir abandonnée si promptement ? N'ai-je pas toujours obéi vos volontés plutôt que les miennes ? Hélas ! que deviendra la pauvre Nouzhatoulouadat ? »

La nourrice était dans une surprise extrême de voir le contraire de ce que le chef des eunuques avait rapporté au calife : « Ce visage d'air de Mesrour, s'écria-t-elle avec exclamation en élevant les mains, mériterait bien que Dieu le confondît d'avoir excité une si grande dissension entre ma bonne maîtresse et le Commandeur des croyans, par un mensonge aussi insigne que celui qu'il leur a fait ! Il faut, ma fille, dit-elle en s'adressant à Nouzhatoulouadat, que je vous dise la méchanceté et l'imposture de ce vilain Mesrour, qui a sou-

tenu à notre bonne maîtresse, avec une effroterie inconcevable, que vous étiez morte, qu'Abou Hassan était vivant. »

« Hélas ! ma bonne mère, s'écria alors Nouzhatoul-Aouadat, plût à Dieu qu'il eût été vrai ! Je ne serais pas dans l'affliction où vous me voyez, et je ne pleurerais pas un époux qui m'était si cher. » En achevant ces dernières paroles, elle fondit en larmes, et elle marqua une plus grande désolation par le redoublement de ses pleurs et de ses cris.

La nourrice attendrie par les larmes de Nouzhatoul-Aouadat, s'assit auprès d'elle ; en les accompagnant des siennes, elle s'approcha insensiblement de la tête d'Abou Hassan, souleva un peu son turban, et lui découvrit le visage pour tâcher de le reconnaître. « Ah ! pauvre Abou Hassan, dit-elle en le recouvrant aussitôt, je prie Dieu qu'il vous fasse miséricorde ! Adieu, ma fille, dit-elle à Nouzhatoul-Aouadat ; si je pouvais vous tenir compagnie plus long-temps, je le ferais de bon cœur ; mais je ne puis m'arrêter davantage

« On doit me presser d'aller incessamment délivrer notre bonne maîtresse de l'inquiétude dévorante où ce vilain noir l'a plongée par son impudent mensonge, en lui assurant, même sur serment, que vous étiez morte. »

A peine la nourrice de Zobéïde eut fermé la porte en sortant, que Nouzhatoul-Aouadat, qui jugeait bien qu'elle ne reviendrait pas, tant elle avait hâte de rejoindre la princesse, essuya ses larmes, débarrassa au plus tôt Abou-oussan de tout ce qui était autour de lui, et ils se hâtèrent tous deux de reprendre leurs places sur le sofa, contre la jalousie, en attendant tranquillement la fin de cette tromperie, et toujours prêts à se tirer d'affaire, de quelque manière qu'on voulût les prendre.

La nourrice de Zobéïde cependant, malgré sa grande vieillesse, avait pressé le pas en retournant, encore plus qu'elle n'avait fait en allant. Le plaisir de porter à la princesse une si bonne nouvelle, et plus encore l'espérance d'une bonne récompense, la firent arriver en peu de temps : elle entra dans le cabinet de

la princesse , presque hors d'haleine ; et en lui rendant compte de sa commission , elle raconta naïvement à Zobéïde tout ce qu'elle venait de voir.

Zobéïde écouta le rapport de la nourrice avec un plaisir des plus sensibles : et elle ne put s'empêcher de lui en faire un bonnet de nuit ; car dès qu'elle eut achevé , elle dit à sa nourrice d'un ton qui marquait gaieté de cause : « Raconte donc la même chose au Commandeur des croyans , qui nous regarde comme dépourvues de bon sens , et qui , avec cela , voudrait nous faire accroire que nous n'avons aucun sentiment de religion , et que nous n'avons pas la crainte de Dieu. Dis-lui que ce méchant esclave noir , qui a l'insolence de se soutenir une chose qui n'est pas , et que je sais mieux que lui. »

Mesrour , qui s'était attendu que le voyage de la nourrice et le rapport qu'elle ferait lui seraient favorables , fut vivement mortifié de ce qu'il avait réussi tout au contraire. D'ailleurs , il se trouvait piqué au vif de l'excès de la colère que Zobéïde avait contre lui , pour

fait dont il se croyait plus certain qu'au-  
autre. C'est pourquoi il fut ravi d'avoir  
l'occasion de s'en expliquer librement avec  
la nourrice, plutôt qu'avec la princesse, à  
laquelle il n'osait répondre, de crainte de  
manquer le respect. « Vieille sans dents, dit-il  
à la nourrice sans aucun ménagement, tu es  
un menteuse; il n'est rien de tout ce que tu  
me racontes; j'ai vu de mes propres yeux Nouzhatoul-  
quadrat étendue morte au milieu de sa cham-  
bre. »

« Tu es un menteur, et un insigne menteur  
même, reprit la nourrice d'un ton insultant,  
d'oser soutenir une telle fausseté, à moi  
qui suis venue de chez Abou Hassan que j'ai vu éten-  
du mort; à moi qui viens de quitter sa femme  
pour une autre vie ! »

« Je ne suis pas un imposteur, repartit  
le prince; c'est toi qui cherches à nous jeter  
dans l'erreur. »

« Voilà une grande effronterie, répliqua la  
nourrice, d'oser me démentir ainsi en pré-  
sence de leurs majestés, moi qui viens de voir

de mes propres yeux la vérité de ce que j'ai vu, et l'honneur de leur annoncer. »

« Nourrice, repartit encore Mesrour, tu ferais mieux de ne point parler; tu radotes. »

Zobéïde ne put supporter ce manque de respect dans Mesrour, qui, sans aucun égard, traitait sa nourrice si injurieusement en sa présence. Ainsi, sans donner le temps à sa nourrice de répondre à cette injure atroce

« Commandeur des croyans, dit-elle au calife, je vous demande justice contre cette insolence qui ne vous regarde pas moins que moi. » Elle n'en put dire davantage, tant elle était outrée de dépit; le reste fut étouffé par ses larmes.

Le calife, qui avait entendu toute cette contestation, la trouva fort embarrassante; il avait beau rêver, il ne savait que penser de toutes ces contrariétés. La princesse, de son côté, aussi bien que Mesrour, la nourrice et les femmes esclaves qui étaient là présentes, ne savaient que croire de cette aventure, et gardaient le silence. Le calife enfin prit la parole

« Madame, dit-il en s'adressant à Zobéïde,

« bien que nous sommes tous des menteurs, le premier, toi, Mesrour, et toi, nourrice : au moins il ne paraît pas que l'un soit plus croyable que l'autre ; ainsi, levons-nous, allons nous-mêmes sur les lieux reconnaître quel côté est la vérité. Je ne vois pas un autre moyen de nous éclaircir de nos doutes, et de nous mettre l'esprit en repos. »

En disant ces paroles, le calife se leva, la princesse le suivit ; et Mesrour, en marchant devant pour ouvrir la portière : « Commandeur des croyans, dit-il, j'ai bien de la joie que votre majesté ait pris ce parti ; et j'en aurais une bien plus grande, quand j'aurais fait parler à la nourrice, non pas qu'elle radote, mais que cette expression a eu le malheur de se rapporter à ma bonne maîtresse, mais que le malheur qu'elle lui a fait n'est pas véritable. »

La nourrice ne demeura pas sans réplique : « Mais-toi, visage noir, reprit-elle ; il n'y a personne que toi qui puisse radoter. »

Zobéïde, qui était extraordinairement ouï-dire contre Mesrour, ne put souffrir qu'il re-

vint à la charge contre sa nourrice. Elle prit encore son parti : « Méchant esclave, lui dit-elle, quoique tu puisse dire, je maintiens que ma nourrice a dit la vérité; pour toi, je te regarde que comme un menteur. »

« Madame, reprit Mesrour, si la nourrice est si fortement assurée que Nouzhatoul-Aouadat est vivante, et qu'Abou Hassan est mort, qu'elle gage donc quelque chose contre moi, elle n'oserait. »

La nourrice fut prompte à la repartie : « J'ose si bien, lui dit-elle, que je te prends ce mot. Voyons si tu oseras t'en délire. »

Mesrour ne se dédit pas de sa parole : ils gagèrent, la nourrice et lui, en présence du calife et de la princesse, une pièce de brocade d'or à fleurons d'argent, au choix de l'un ou de l'autre.

L'appartement d'où le calife et Zobéïde sortirent, quoiqu'assez éloigné, était néanmoins vis-à-vis du logement d'Abou Hassan et de Nouzhatoul-Aouadat. Abou Hassan, qui les aperçut venir, précédés de Mesrour, et suivis

la nourrice et de la foule des femmes de bcïde, en avertit aussitôt sa femme, en lui disant qu'il était le plus trompé du monde, et qu'ils n'allaient être honorés de leur visite. Nouatoul-Aouadat regarda aussi par la jalousie, et elle vit la même chose. Quoique son mari eût avertie d'avance que cela pourrait arriver, elle en fut néanmoins fort surprise : « Que faisons-nous ? s'écria-t-elle, nous sommes persés ! »

« Point du tout, ne craignez rien, reprit Abou Hassan d'un sang-froid impertubable ; ne craignez-vous déjà oublié ce que nous avons dit tout-à-dessus ? Faisons seulement les morts, vous et moi, comme nous l'avons déjà fait séparément, et comme nous en sommes convenus, et vous verrez que tout ira bien. Du pas dont ils viennent, nous serons accommodés avant qu'ils soient à la porte. »

En effet, Abou Hassan et sa femme prirent parti de s'envelopper du mieux qu'il leur fut possible, et, en cet état, après qu'ils se furent mis au milieu de la chambre, l'un près de

l'autre , couverts chacun de leur pièce de brocart, ils attendirent en paix la belle compagnie qui leur venait rendre visite.

Cette illustre compagnie arriva enfin. Mesrour ouvrit la porte , et le calife et Zobéïde entrèrent dans la chambre , suivis de tous leurs gens. Ils furent fort surpris , et ils demeurèrent comme immobiles à la vue de ce spectacle funèbre qui se présentait à leurs yeux : chacun ne savait que penser d'un tel événement. Zobéïde enfin rompit le silence : « Hélas , dit-elle au calife , ils sont morts tous deux ! Vous avez tant fait , continua-t-elle en regardant le calife et Mesrour , à force de vous opiniâtrer à me faire accroire que ma chère esclave était morte , qu'elle l'est en effet ; et sans doute ce sera de douleur d'avoir perdu son mari. » « Dites plutôt , madame , répondit le calife , prévenu du contraire , que Nouzhatoul-Aouada est morte la première , et que c'est le pauvre Abou Hassan qui a succombé à son affliction d'avoir vu mourir sa femme , votre chère esclave ; ainsi vous devez convenir que vous avez

« perdu la gageure , et que votre palais des Peintures est à moi tout de bon. »

« Et moi , repartit Zobéide , animée par la contradiction du calife , je soutiens que vous avez perdu vous-même , et que votre jardin des Délices m'appartient. Abou Hassan est mort le premier , puisque ma nourrice vous a vu , comme à moi , qu'elle a vu sa femme vivante qui pleurait son mari mort. »

Cette contestation du calife et de Zobéide en tira une autre. Mesrour et la nourrice étaient dans le même cas , ils avaient aussi gagé , et chacun prétendait avoir gagné. La dispute s'éleva violemment , et le chef des eunuques avec la nourrice étaient prêts à en venir à de grosses injures.

Enfin le calife , en réfléchissant sur tout ce qui s'était passé , convenait tacitement que Zobéide n'avait pas moins de raison que lui de soutenir qu'elle avait gagné. Dans le chagrin où était de ne pouvoir démêler la vérité de cette aventure , il s'avança près des deux corps morts , et s'assit du côté de la tête , en cher-

chant en lui-même quelque expédient qui lui pût donner la victoire sur Zobéïde. « Oui , s'écria-t-il un moment après , je jure par le saint nom de Dieu que je donnerai mille pièces d'or de ma monnaie à celui qui me dira qui est mort le premier des deux. »

A peine le calife eut achevé ces dernières paroles , qu'il entendit une voix de dessous le brocart qui couvrait Abou Haïssan , qui lui cria : « Commandeur des croyans , c'est moi qui suis mort le premier ; donnez-moi les mille pièces d'or. » Et en même temps il vit Abou Haïssan qui se débarrassait de la pièce de brocart qui le couvrait , et qui se prosterna à ses pieds. Sa femme se développa de même , et alla pour se jeter aux pieds de Zobéïde , en se couvrant de sa pièce de brocart , par bienséance ; mais Zobéïde fit un grand cri , qui augmenta le frayeur de tous ceux qui étaient là présens. La princesse enfin , revenue de sa peur , se trouva dans une joie inexprimable de voir sa chère esclave ressuscitée presque dans le moment qu'elle le était inconsolable de l'avoir vue morte. « A

échante ! s'écria-t-elle ; tu es cause que j'ai en souffert pour l'amour de toi en plus d'une manière ! je te pardonne cependant de bon cœur, puisqu'il est vrai que tu n'es pas morte. » Le calife, de son côté, n'avait pas pris la chose à cœur ; loin de s'effrayer en entendant la voix d'Abou Hassan , il pensa au contraire étouffer de rire en les voyant tous deux se débarrasser de tout ce qui les entourait, et en entendant Abou Hassan demander très-sérieusement les mille pièces d'or qu'il avait promises à celui qui lui dirait qui était mort le premier. Quoi donc ! Abou Hassan , lui dit le calife en éclatant encore de rire , as-tu donc conspiré à me faire mourir à force de rire ? Et d'où t'est venue la pensée de nous surprendre ainsi , Zoufide et moi , par un endroit sur lequel nous étions nullement en garde contre toi ? »

« Commandeur des croyans, répondit Abou Hassan , je vais le déclarer sans dissimulation. Votre majesté sait bien que j'ai toujours été fort porté à la bonne chère. La femme qu'elle m'a donnée n'a point ralenti en moi cette passion ;

au contraire , j'ai trouvé en elle des inclinations toutes favorables à l'augmenter. Avec de telles dispositions , votre majesté jugera facilement que quand nous aurions eu un trésor aussi grand que la mer , avec tous ceux de votre majesté , nous aurions bientôt trouvé le moyen d'en voir la fin ; c'est aussi ce qui nous est arrivé. Depuis que nous sommes ensemble nous n'avons rien épargné pour nous bien régaler sur les libéralités de votre majesté. Ce matin, après avoir compté avec notre traître nous avons trouvé qu'en le satisfaisant , et en payant d'ailleurs ce que nous pouvions devoir il ne nous restait rien de tout l'argent que nous avions. Alors les réflexions sur le passé , et les résolutions de mieux faire à l'avenir , sont venues en foule occuper notre esprit et nos pensées ; nous avons fait mille projets que nous avons abandonnés ensuite. Enfin , la honte de nous voir réduits à un si triste état , et de nous le déclarer à votre majesté , nous a fait imaginer ce moyen de suppléer à nos besoins en vous divertissant par cette petite tromperie

« nous prions votre majesté de vouloir bien nous pardonner. »

Le calife et Zobéïde furent fort contents de sincérité d'Abou Hassan ; ils ne parurent point fâchés de tout ce qui s'était passé ; au contraire, Zobéïde , qui avait toujours pris la chose très-sérieusement , ne put s'empêcher de rire à son tour en songeant à tout ce qu'Abou Hassan avait imaginé pour réussir dans son dessein. Le calife , qui n'avait presque pas cessé de rire , tant cette imagination lui paraissait singulière : « Suivez-moi l'un et l'autre , dit-il à Abou Hassan et à sa femme en se levant ; je veux vous faire donner les mille pièces d'or que je vous ai promises, pour la récompense que j'ai de ce que vous n'êtes pas morts. »

« Commandeur des croyans, reprit Zobéïde, contentez-vous, je vous prie , de faire donner mille pièces d'or à Abou Hassan ; vous les devez à lui seul. Pour ce qui regarde sa femme , c'est en fait mon affaire. » En même temps elle commanda à sa trésorière qui l'accompagnait, de faire donner aussi mille pièces d'or à Nou-

zhatoul-Aouadat , pour lui marquer , de son côté , la joie qu'elle avait de ce qu'elle était encore en vie.

Par ce moyen , Abou Hassan et Nouzhatoul-Aouadat , sa chère femme , conservèrent long-temps les bonnes grâces du calife Haroun al-Raschild et de Zobéïde son épouse , et acquirent de leurs libéralités de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins pour le reste de leurs jours.

La sultane Scheherazade , en achevant l'histoire d'Abou Hassan , avait promis au sultan Schahriar de lui en raconter une autre le lendemain , qui ne le divertirait pas moins. Dinarzade , sa sœur , ne manqua pas de la faire souvenir avant le jour de tenir sa parole , et que le sultan lui avait témoigné qu'il était prêt à l'entendre. Aussitôt Scheherazade , sans se faire attendre , lui raconta l'histoire qui suit en ces termes :

## HISTOIRE D'ALADDIN,

OU

## LA LAMPE MERVEILLEUSE.

SIRE, dans la capitale d'un royaume de la Chine, très-riche et d'une vaste étendue, dont le nom ne me vient pas présentement à la mémoire, il y avait un tailleur, nommé Mustafa, sans autre distinction que celle que sa profession lui donnait. Mustafa le tailleur était pauvre, et son travail lui fournissait à peine de quoi le faire subsister lui et sa femme, et un fils que Dieu leur avait donné.

Le fils, qui se nommait Aladdin, avait été élevé d'une manière très-négligée, et qui lui avait fait contracter des inclinations vicieuses : il était méchant, opiniâtre, désobéissant à son père et à sa mère. Sitôt qu'il fut un peu grand, ses parens ne le purent retenir à la maison ; il sortait dès le matin, et il passait les journées

à jouer dans les rues et dans les places publiques , avec de petits vagabonds qui étaient même au-dessous de son âge.

Dès qu'il fut en âge d'apprendre un métier son père , qui n'était pas en état de lui en faire apprendre un autre que le sien , le prit en sa boutique , et commença à lui montrer de quelle manière il devait manier l'aiguille ; mais , par douteur , ni par crainte d'aucun châtimeut il ne fut pas possible au père de fixer l'esprit volage de son fils : il ne put le contraindre à se contenir , et à demeurer assidu et attaché au travail , comme il le souhaitait. Sitôt que Mustafa avait le dos tourné , Aladdin s'échappait et il ne revenait plus de tout le jour. Le père le châtiait , mais Aladdin était incorrigible et , à son grand regret , Mustafa fut obligé de l'abandonner à son libertinage. Cela lui fit beaucoup de peine ; et le chagrin de ne pouvoir faire rentrer ce fils dans son devoir , lui causa une maladie si opiniâtre , qu'il en mourut au bout de quelques mois.

La mère d'Aladdin , qui vit que son fils ne

nait pas le chemin d'apprendre le métier de père, ferma la boutique, et fit de l'argent tous les ustensiles de son métier, pour l'aider à subsister, elle et son fils, avec le peu qu'elle pourrait gagner à filer du coton.

Aladdin, qui n'était plus retenu par la crainte d'un père, et qui se souciait si peu de sa mère, qu'il avait même la hardiesse de la frapper à la moindre remontrance qu'elle lui faisait, s'abandonna alors à un plein libertinage. Il fréquentait de plus en plus les enfans de son âge, et ne cessait de jouer avec eux avec la même passion qu'auparavant. Il continua ce mode de vie jusqu'à l'âge de quinze ans, sans aucune ouverture d'esprit pour quoi que ce soit, et sans faire réflexion à ce qu'il pourrait devenir un jour. Il était dans cette situation, lorsqu'un jour qu'il jouait au milieu d'une cour avec une troupe de vagabonds, selon sa coutume, un étranger, qui passait par cette cour, s'arrêta à le regarder.

Cet étranger était un magicien insigne, et les auteurs qui ont écrit cette histoire nous

font connaître sous le nom de magicien africain : c'est ainsi que nous l'appellerons, d'autant plus volontiers, qu'il était véritablement d'Afrique, et qu'il n'était arrivé que depuis de quelques jours.

Soit que le magicien africain, qui se connaissait en physionomie, eût remarqué dans le visage d'Aladdin tout ce qui était absolument nécessaire pour l'exécution de ce qu'il avait fait le sujet de son voyage, ou autrement, il s'informa adroitement de sa famille, de son âge, de son caractère, de son inclination. Quand il fut instruit de tout ce qu'il souhaitait, il s'approcha du jeune homme; et en le tirant à part, et par quelques pas de ses camarades : « Mon fils, lui demanda-t-il, votre père ne s'appelle-t-il pas Mustafa le tailleur? » « Oui, monsieur, répondit Aladdin; mais il y a long-temps qu'il est mort. »

A ces paroles, le magicien africain se jeta au cou d'Aladdin, l'embrassa, et le baisa plusieurs fois sur les joues, avec des larmes aux yeux, accompagnées de soupirs. Aladdin, qui remarqua

mes, lui demanda quel sujet il avait de  
« Ah, mon fils ! s'écria le magicien  
africain ; comment pourrais-je m'en empêcher ?  
Je suis votre oncle ; et votre père était mon  
frère. Il y a plusieurs années que je suis  
en voyage ; et dans le moment que j'arrive ici  
avec l'espérance de le revoir et de lui donner  
la joie de mon retour, vous m'apprenez  
qu'il est mort ! Je vous assure que c'est une  
nouvelle bien sensible pour moi de me voir  
privé de la consolation à laquelle je m'atten-  
dis ! Mais ce qui soulage un peu mon afflic-  
tion, c'est que, autant que je puis m'en sou-  
venir, je reconnais ses traits sur votre visage,  
et je vois que je ne me suis pas trompé en  
m'adressant à vous. » Il demanda à Aladdin,  
mettant la main à la bourse, où demeurait  
sa mère. Aussitôt Aladdin satisfait à sa deman-  
de ; et le magicien africain lui donna en même  
temps une poignée de menue monnaie, en lui  
disant : « Mon fils, allez trouver votre mère ;  
rapportez-lui bien mes complimens, et dites-lui  
que j'irai la voir demain, si le temps me le

permet, pour me donner la consolation de voir le lieu où mon bon frère a vécu si longtemps, et où il a fini ses jours. »

Dès que le magicien africain eut laissé son neveu qu'il venait de se faire lui-même, Aladdin courut chez sa mère, bien joyeux de l'argent que son oncle venait de lui donner. « Ma mère, lui dit-il en arrivant, je vous prie de me dire si j'ai un oncle. » « Non, mon fils, lui répondit la mère; vous n'avez point d'oncle du côté de feu votre père ni du mien. » « Je viens cependant, reprit Aladdin, de voir un homme qui se dit mon oncle du côté de mon père, puisqu'il était son frère, à ce que m'a assuré; il s'est même mis à pleurer et m'embrasser quand je lui ai dit que mon père était mort. Et pour marque que je dis la vérité, ajouta-t-il en lui montrant la monnaie qu'il avait reçue, voilà ce qu'il m'a donné. Il m'a aussi chargé de vous saluer de sa part, et de vous dire que demain, s'il en a le temps, il viendra vous saluer, pour voir en même temps la maison où mon père a vécu, et c.

est mort. » « Mon fils, repartit la mère, il est vrai que votre père avait un frère, mais il y a long-temps qu'il est mort, et je ne lui ai jamais entendu dire qu'il en eût un autre. » Les deux frères n'en dirent pas davantage touchant le magicien africain.

Le lendemain, le magicien africain aborda Aladdin une seconde fois, comme il jouait dans un autre endroit de la ville avec d'autres enfans. Il l'embrassa, comme il avait fait le jour précédent; et en lui mettant deux pièces d'or dans la main, il lui dit : « Mon fils, portez cela à votre mère, et dites-lui que j'irai la voir ce soir, et qu'elle achète de quoi souper, afin que nous mangions ensemble. Mais auparavant, enseignez-moi où je trouverai la maison. » Il la lui enseigna, et le magicien africain le laissa aller.

Aladdin porta les deux pièces d'or à sa mère; dès qu'il lui eut dit quelle était l'intention de son oncle, elle sortit pour les aller employer, et revint avec de bonnes provisions; et comme elle était dépourvue d'une bonne partie de la

vaisselle dont elle avait besoin, elle alla emprunter chez ses voisins. Elle employa toute la journée à préparer le souper; et sur le soir, dès que tout fut prêt, elle dit à Aladdin :  
« Mon fils, votre oncle ne sait peut-être pas où est notre maison; allez au-devant de lui, l'amenez, si vous le voyez. »

Quoiqu'Aladdin eût enseigné la maison au magicien africain, il était prêt néanmoins à sortir quand on frappa à la porte. Aladdin ouvrit, et il reconnut le magicien africain, qui entra chargé de bouteilles de vin et de plusieurs sortes de fruits qu'il apportait pour le souper.

Après que le magicien africain eut mis ce qu'il apportait entre les mains d'Aladdin, il salua sa mère, et il la pria de lui montrer la place où son frère Mustafa avait coutume de s'asseoir sur le sofa. Elle la lui montra; aussitôt il se prosterna, et il baisa cette place plusieurs fois les larmes aux yeux, en s'écriant :  
« Mon pauvre frère que je suis malheureux de n'être pas arrivé assez à temps pour vous en

passer encore une fois avant votre mort ! » Quoique la mère d'Aladdin l'en priât, jamais elle ne voulut s'asseoir à la même place : « Non, dit-il, je m'en garderai bien ; mais souffrez que je me mette ici vis-à-vis, afin que, si je suis privé de la satisfaction de l'y voir en personne, comme père d'une famille qui m'est si chère, je puisse au moins l'y regarder comme s'il était présent. » La mère d'Aladdin ne le pressa pas davantage, et elle le laissa dans la liberté de prendre la place qu'il voulut. »

Quand le magicien africain se fut assis à la place qu'il lui avait plu de choisir, il commença de s'entretenir avec la mère d'Aladdin : « Ma bonne sœur, lui disait-il, ne vous étonnez point de ne m'avoir pas vu tout le temps que vous avez été marié avec mon frère Mustafa d'heureuse mémoire ; il y a quarante ans que je suis sorti de ce pays, qui est le mien aussi bien que celui de feu mon frère. Depuis ce temps-là, après avoir voyagé dans les Indes, dans la Perse, dans l'Arabie, dans la Syrie, en Egypte, et séjourné dans les plus belles

viles de ce pays-là, je passai en Afrique, où j'ai fait un plus long séjour. A la fin, comme il est naturel à l'homme, quelque éloigné qu'il soit du pays de sa naissance, de n'en perdre jamais la mémoire, non plus que de ses parens et de ceux avec qui il a été élevé, il m'inspira un désir si vif de revoir le mien et de venir embrasser mon cher frère, pendant que je me sentais encore assez de force et de courage pour entreprendre un si long voyage, que je n'ai pas différé à faire mes préparatifs, et me mettre en chemin. Je ne vous dis rien de la longueur du temps que j'y ai mis, de toutes les obstacles que j'ai rencontrés, et de toutes les fatigues que j'ai souffertes pour arriver jusqu'ici; je vous dirai seulement que rien ne m'a mortifié et affligé davantage dans tous mes voyages, que quand j'ai appris la mort d'un frère que j'avais toujours aimé, et que j'aimais d'une amitié véritablement fraternelle. J'ai remarqué de ses traits dans le visage de mon neveu votre fils, et c'est ce qui me l'a fait distinguer par-dessus tous les autres enfans avec

quels il était. Il a pu vous dire de quelle manière j'ai reçu la triste nouvelle qu'il n'était plus au monde; mais il faut louer Dieu de ces choses : je me console de le retrouver dans un fils qui en conserve les traits les plus remarquables. »

Le magicien africain, qui s'aperçut que la mère d'Aladdin s'attendrissait sur le souvenir de son mari, en renouvelant sa douleur, changea de discours; et en se retournant du côté d'Aladdin, il lui demanda son nom. « Je m'appelle Aladdin, lui dit-il. » « Eh bien, Aladdin, dit le magicien, à quoi vous occupez-vous? faites-vous quelque métier? »

À cette demande, Aladdin baissa les yeux et fut déconcerté; mais sa mère, en prenant la parole : « Aladdin, dit-elle, est un fainéant. Mon père a fait tout son possible, pendant qu'il vivait, pour lui apprendre son métier, et il n'a pu en venir à bout; et depuis qu'il est mort, nonobstant tout ce que j'ai pu lui dire, et ce que je lui répète chaque jour, il ne fait que le métier que de faire le vagabond, et pas-

ser tout son temps à jouer avec les enfans comme vous l'avez vu, sans considérer qu'il n'est plus enfant, et si vous ne lui en faites honte, et qu'il n'en profite pas, je désespère que jamais il puisse rien valoir. Il sait que son père n'a laissé aucun bien, et il voit lui-même qu'à filer du coton pendant tout le jour comme je fais, j'ai bien de la peine à gagner de quoi nous avoir du pain. Pour moi, je suis résolu à lui fermer la porte un de ces jours et à l'envoyer en chercher ailleurs. »

Après que la mère d'Aladdin eut achevé ses paroles en fondant en larmes, le magicien arabe dit à Aladdin : « Cela n'est pas bien, mon neveu ; il faut songer à vous aider vous-même et à gagner votre vie. Il y a des métiers de plusieurs sortes ; voyez s'il n'y en a pas qu'un pour lequel vous ayez inclination plus que pour un autre. Peut-être que celui de votre père vous déplaît, et que vous vous accommoderiez mieux d'un autre : ne dissimulez point ici vos sentimens, je ne cherche qu'à vous servir. » Comme il vit qu'Aladdin ne répon-

« Si vous avez de la répugnance pour prendre un métier , continua-t-il, et que vous ne voulez être honnête homme , je vous leverai une boutique garnie de riches étoffes et de toiles fines ; vous vous mettrez en état de les vendre ; et de l'argent que vous en ferez , vous achèterez d'autres marchandises , et de cette manière vous vivrez honorablement. Consultez-vous vous-même, et dites-moi franchement que vous en pensez ; vous me trouverez toujours prêt à tenir ma promesse. »

Cette offre flatta fort Aladdin, à qui le travail manuel déplaisait d'autant plus, qu'il avait peu de connaissance pour s'être aperçu que les boutiques de ces sortes de marchandises étaient propres et fréquentées, et que les marchands étaient bien habillés et fort considérés. Il marqua au magicien africain qu'il regardait avec amour son oncle, que son penchant était plus de ce côté-là que d'aucun autre, et qu'il lui était obligé toute sa vie du bien qu'il voulait lui faire. « Puisque cette profession vous agréait, dit le magicien africain, je vous menerai

demain avec moi , et je vous ferai habiller proprement et richement , conformément à l'édit d'un des plus gros marchands de cette ville ; après-demain nous songerons à vous lever votre boutique de la manière que je l'entends. »

La mère d'Aladdin , qui n'avait pas cru jusqu'alors que le magicien africain fût frère de son mari : n'en douta nullement après tout ce qu'il promettait de faire à son fils. Elle remercia de ses bonnes intentions ; et après avoir exhorté Aladdin à se rendre digne de tous les biens que son oncle lui faisait espérer , elle servit le souper. La conversation roula sur le même sujet pendant tout le repas , et jusqu'à ce que le magicien , qui vit que la nuit étoit avancée , prit congé de la mère et du fils , et se retira.

Le lendemain matin , le magicien africain ne manqua pas de revenir chez la veuve Mustafa le tailleur , comme il l'avait promis. Il prit Aladdin avec lui , et il le mena chez un gros marchand qui ne vendait que des habits tout faits , de toutes sortes de belles étoffes

les différens âges et conditions. Il s'en fit  
trouver de convenables à la grandeur d'Al-  
addin ; et après avoir mis à part tous ceux qui  
plaisaient davantage , et rejeté les autres  
n'étaient pas de la beauté qu'il entendait ,  
dit à Aladdin : « Mon neveu , choisissez dans  
ces habits celui que vous aimez le mieux. »  
Aladdin , charmé des libéralités de son nouvel  
oncle , en choisit un ; le magicien l'acheta ,  
et tout ce qui devait l'accompagner , et paya  
tout sans marchander.

Lorsqu'Aladdin se vit ainsi habillé magnifi-  
quement depuis les pieds jusqu'à la tête , il fit  
à son oncle tous les remerciemens imaginables ,  
et le magicien lui promit encore de ne le point  
lâcher , et de l'avoir toujours avec lui.  
En effet , il le mena dans les lieux les plus fré-  
quentés de la ville , particulièrement dans ceux  
où étaient les boutiques des riches marchands ,  
et quand il fut dans la rue où étaient les bou-  
tiques des plus riches étoffes et des toiles fines ,  
dit à Aladdin : « Comme vous serez bien-  
marchand comme ceux que vous voyez , il

est bon que vous les fréquentiez et qu'ils vous connaissent. » Il lui fit voir aussi les mosquées les plus belles et les plus grandes, le conduisit dans les khans où logeaient les marchands étrangers, et dans tous les endroits du palais du sultan où il était libre d'entrer. Enfin, après avoir parcouru ensemble tous les beaux endroits de la ville, ils arrivèrent dans le khân où le magicien avait pris un appartement. Là, il s'y trouva quelques marchands avec lesquels il avait commencé de faire connaissance depuis son arrivée, et qu'il avait rassemblés exprès pour les bien régaler, et leur donner en même temps connaissance de son prétendu neveu.

Le régal ne finit que sur le soir. Aladdin voulut prendre congé de son oncle pour retourner ; mais le magicien africain ne voulut pas le laisser aller seul, et le reconduisit lui-même chez sa mère. Dès qu'elle eut aperçu son fils si bien habillé, elle fut transportée de joie et elle ne cessait de donner mille bénédictions au magicien, qui avait fait une si grande dépense pour son enfant. « Généreux

rent, lui dit-elle, je ne sais comment vous remercier de votre libéralité. Je sais que mon fils ne mérite pas le bien que vous lui faites, et qu'il serait tout-à-fait indigne s'il n'en était reconnaissant, et s'il négligeait de répondre à la bonne intention que vous avez de lui donner un établissement si distingué. En mon particulier, dit-elle, je vous en remercie encore de toute mon âme, et je vous souhaite une vie si longue pour être témoin de la reconnaissance de mon fils, qui ne peut mieux vous la témoigner qu'en se gouvernant selon vos bons conseils. »

« Aladdin, reprit le magicien africain, est un bon enfant; il m'écoute assez, et je crois que nous en ferons quelque chose de bon. Je suis fâché d'une chose, de ne pouvoir exécuter maintenant ce que je lui ai promis. C'est jour de vendredi; les boutiques seront fermées, et il n'aura pas lieu de songer à en louer une et à la garnir pendant que les marchands ne penseront qu'à se divertir. Ainsi nous remettrons à faire à samedi: mais je viendrai demain le

prendre, et je le menerai promener dans les jardins, où le beau monde a coutume de se trouver. Il n'a peut-être encore rien vu des divertissemens qu'on y prend. Il n'a été jusqu'à présent qu'avec des enfans ; il faut qu'il voie d'autres hommes. » Le magicien africain prit en congé de la mère et du fils, et se retira. Aladdin cependant, qui était déjà dans une grande joie de se voir si bien habillé, se fit encore un plaisir par avance de la promenade des jardins des environs de la ville. En effet, jamais il n'était sorti hors des portes, et jamais il n'avait vu les environs, qui étaient d'une grande beauté et très-agréables.

Aladdin se leva et s'habilla le lendemain grand matin, pour être prêt à partir quand son oncle viendrait le prendre. Après avoir attendu long-temps, à ce qu'il lui semblait, l'impatient lui fit ouvrir la porte, et se tenir sur le passage pour voir s'il ne le verrait point. Dès qu'il l'aperçut, il en avertit sa mère ; et en prenant congé d'elle, il ferma la porte et courut à la recherche de son oncle pour le joindre.

Le magicien africain fit beaucoup de caresses à Aladdin quand il le vit. « Allons, mon cher enfant, lui dit-il d'un air riant, je veux vous faire voir aujourd'hui de belles choses. » Il le mena par une porte qui conduisait à de grandes et de belles maisons, ou plutôt à des palais magnifiques qui avaient chacun de très-beaux jardins dont les entrées étaient libres. A chaque palais qu'ils rencontraient, il demandait à Aladdin s'il le trouvait beau; et Aladdin, en le prévenant, quand un autre se présentait : « Mon oncle, disait-il, en voici un plus beau que ceux que nous venons de voir. » Cependant ils avançaient toujours plus avant dans la campagne; et le rusé magicien, qui avait envie d'aller plus loin pour exécuter le dessein qu'il avait dans la tête, prit occasion d'entrer dans un de ces jardins. Il s'assit près d'un grand bassin, qui recevait une très-belle eau par un musle de lion de bronze, et feignit d'être las, afin de faire reposer Aladdin. « Mon neveu, lui dit-il, vous devez être fatigué aussi bien que moi; reposons-nous ici pour

reprandre des forces ; nous aurons plus de courage à poursuivre notre promenade. »

Quand ils furent assis, le magicien africain tira d'un linge attaché à sa ceinture, des gâteaux et plusieurs sortes de fruits dont il avait fait provision, et il l'étendit sur le bord du bassin. Il partagea un gâteau entre lui et Aladdin, et à l'égard des fruits, il lui laissa la liberté de choisir ceux qui seraient le plus à son goût. Pendant ce petit repas, il entretenit son prétendu neveu de plusieurs enseignemens qui tendaient à l'exhorter de se détacher de la fréquentation des enfans, de s'approcher plutôt des hommes sages et prudens, de les écouter et de profiter de leurs entretiens. « Bientôt, lui disait-il, vous serez homme comme eux et vous ne pouvez vous accoutumer de trop bonne heure à dire de bonnes choses à leur exemple. » Quand ils eurent achevé ce petit repas, ils se levèrent et ils poursuivirent leur chemin au travers des jardins, qui n'étaient séparés les uns des autres que par de petits fossés qui en marquaient les limites, mais qu

n'empêchaient pas la communication. La même foi faisait que les citoyens de cette capitale n'apportaient pas plus de précaution pour s'empêcher les uns les autres de se nuire. Insensiblement le magicien africain amena Aladdin assez loin au-delà des jardins, et le traverser des campagnes qui le conduisirent qu'assez près des montagnes.

Aladdin, qui de sa vie n'avait fait tant de chemin, se sentit fort fatigué d'une si longue marche. « Mon oncle, dit-il au magicien africain, où allons-nous? Nous avons laissé les jardins bien loin derrière nous, et je ne vois plus que des montagnes. Si nous avançons ainsi, je ne sais si j'aurai assez de force pour retourner jusqu'à la ville. » « Prenez courage, mon neveu, lui dit le faux oncle; je veux vous faire voir un autre jardin qui surpasse tous ceux que vous venez de voir; il n'est pas loin d'ici, il n'y a qu'un pas; et quand nous y serons arrivés, vous me direz vous-même si vous ne seriez pas fâché de ne l'avoir pas vu, après vous en être approché de si près. »

Aladdin se laissa persuader, et le magicien mena encore fort loin, en l'entretenant de différentes histoires amusantes, pour lui rendre le chemin moins ennuyeux et la fatigue plus supportable.

Ils arrivèrent enfin entre deux montagnes d'une hauteur médiocre et à peu près égales, séparées par un vallon de très-peu de largeur. C'était là cet endroit remarquable où le magicien africain avait voulu amener Aladdin pour l'exécution d'un grand dessein qui l'avait fait venir de l'extrémité de l'Afrique jusqu'à la Chine. « Nous n'allons pas plus loin, dit-il à Aladdin : je veux vous faire voir ici de choses extraordinaires et inconnues à tous les mortels ; et quand vous les aurez vues, vous me remercirez d'avoir été témoin de tant de merveilles que personne au monde n'aura vues que vous. Pendant que je vais battre le fusil, amassez de toutes les broussailles que vous voyez celles qui seront les plus sèches, afin d'allumer du feu. »

Il y avait une si grande quantité de ce

broussailles , qu'Aladdin en eut bientôt fait un tas plus que suffisant , dans le temps que le magicien allumait l'allumette. Il y mit le feu ; dans le moment où les broussailles s'enflam- rent , le magicien africain y jeta d'un par- ta qu'il avait tout prêt. Il s'éleva une fumée épaisse , qu'il détourna de côté et d'autre , prononçant des paroles magiques auxquelles Aladdin ne comprit rien.

Dans le même moment , la terre trembla un peu , et s'ouvrit dans cet endroit devant le magicien et Aladdin , et fit voir à découvert une terre d'environ un pied et demi en carré , et d'environ un pied de profondeur , posée horizontalement , avec un anneau de bronze scellé dans le milieu , pour s'en servir à la lever. Aladdin , effrayé de tout ce qui se passait à ses yeux , eut peur , et il voulut prendre la fuite. Mais il était nécessaire à ce mystère ; et le magicien le retint et le gronda fort , en lui donnant un soufflet si fortement appliqué , que peu s'en fallut qu'il ne lui enfonçât les dents devant dans la bouche , comme il y parut par

le sang qui en sortit. Le pauvre Aladdin, tout tremblant et les larmes aux yeux : « Mon oncle, s'écria-t-il en pleurant, qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que vous me frappiez si rudement ? » « J'ai mes raisons pour le faire. » lui répondit le magicien. Je suis votre oncle qui vous tiens présentement lieu de père, et vous ne devez pas me répliquer. Mais, mon enfant, ajouta-t-il en se radoucissant, ne craignez rien ; je ne demande autre chose de vous que vous m'obéissiez exactement, si vous voulez bien profiter et vous rendre digne de grands avantages que je veux vous faire. » Ces belles promesses du magicien calmèrent un peu la crainte et le ressentiment d'Aladdin ; et lorsque le magicien le vit entièrement rassuré. « Vous avez vu, continua-t-il, ce que j'ai fait par la vertu de mon parfum et des paroles que j'ai prononcées. Apprenez donc présentement que sous cette pierre que vous voyez, il y a un trésor caché qui vous est destiné, et qui doit vous rendre un jour plus riche que les plus grands rois du monde. Cela est si vrai, qu'

à personne au monde que vous à qui il soit mis de toucher cette pierre, et de la lever et d'y entrer : il m'est même défendu d'y toucher, de mettre le pied dans le trésor quand il sera ouvert. Pour cela il faut que vous exécutez de point en point ce que je vous dirai, sans y manquer : la chose est de grande conséquence et pour vous et pour moi. »

Aladdin, toujours dans l'étonnement de ce qu'il voyait et de tout ce qu'il venait d'entendre dire au magicien, de ce trésor qui devait rendre heureux à jamais, oublia tout ce qui s'était passé. « Hé bien, mon oncle, dit-il au magicien en se levant, de quoi s'agit-il? Commandez, je suis tout prêt à obéir. » « Je suis ravi, mon enfant, lui dit le magicien africain l'embrassant, que vous ayez pris ce parti ; venez, approchez-vous, prenez cet anneau, soulevez la pierre. » « Mais, mon oncle, répondit Aladdin, je ne suis pas assez fort pour la soulever ; il faut donc que vous m'aidiez. » « Non, dit le magicien africain, vous n'avez pas besoin de mon aide, et nous ne ferions rien,

vous et moi, si je vous aidais : il faut que vous la leviez vous seul. Prononcez seulement le nom de votre père et de votre grand-père en tenant l'anneau, et levez : vous verrez qu'elle viendra à vous sans peine. » Aladdin fit comme le magicien lui avait dit : il leva la pierre avec facilité, et il la posa à côté.

Quand la pierre fut ôtée, un caveau de trois à quatre pieds de profondeur se fit voir avec une petite porte et des degrés pour descendre plus bas. « Mon fils, dit alors le magicien africain à Aladdin, observez exactement tout ce que je vais vous dire. Descendez dans ce caveau; quand vous serez au bas des degrés que vous voyez, vous trouverez une porte ouverte qui vous conduira dans un grand lieu voûté et partagé en trois grandes salles l'une après l'autre. Dans chacune vous verrez à droite et à gauche quatre vases de bronze, grands comme des cuves, pleins d'or et d'argent, mais gardez-vous bien d'y toucher. Avant d'entrer dans la première salle, levez votre robe, et serrez-la bien autour de vous. Quar

is y serez entré, passez à la seconde sans  
is arrêter, et de là à la troisième, aussi sans  
is arrêter. Sur toutes choses, gardez-vous  
n d'approcher des murs, et d'y toucher  
me avec votre robe; car si vous y touchiez,  
is mourriez sur-le-champ : c'est pour cela  
e je vous ai dit de la tenir serrée autour de  
is. Au bout de la troisième salle, il y a une  
te qui vous donnera entrée dans un jardin  
nté de beaux arbres, tous chargés de fruits;  
rchez tout droit, et traversez ce jardin par  
chemin qui vous menera à un escalier de  
quante marches pour monter sur une ter-  
se. Quand vous serez sur la terrasse, vous  
rez devant vous une niche, et dans la niche  
e lampe allumée. Prenez la lampe, éteignez-  
et quand vous aurez jeté le lumignon et  
rsé la liqueur, mettez-la dans votre sein, et  
portez-la moi. Ne craignez pas de gâter  
tre habit : la liqueur n'est pas de l'huile,  
la lampe sera sèche dès qu'il n'y en aura  
s. Si les fruits du jardin vous font en-  
e, vous pouvez en cueillir autant que vous

en voudrez ; cela ne vous est pas défendu.

En achevant ces paroles , le magicien africain tira un anneau qu'il avait au doigt , et le mit à l'un des doigts d'Aladdin , en lui énonçant que c'était un préservatif contre tout ce qui pourrait lui arriver de mal , en observant bien tout ce qu'il venait de lui prescrire. « Allez , mon enfant , lui dit-il après cette instruction ; descendez hardiment ; nous allons être riches l'un et l'autre pour toute notre vie. »

Aladdin sauta légèrement dans le caveau et ~~il~~ descendit jusqu'au bas des degrés : il trouva les trois salles dont le magicien africain lui avait fait la description. Il passa au travers avec d'autant plus de précaution , qu'il appréhendait de mourir s'il manquait à observer soigneusement ce qui lui avait été prescrit. Il traversa le jardin sans s'arrêter , monta sur la terrasse , prit la lampe allumée dans la niche , jeta le lumignon et la liqueur ; et en la voyant sans humidité , comme le magicien le lui avait dit , il la mit dans son sein : il descendit de la terrasse , et il s'arrêta dans le jardin à

considérer les fruits qu'il n'avait vus qu'en passant. Les arbres de ce jardin étaient tout chargés de fruits extraordinaires. Chaque arbre en portait de différentes couleurs : il y en avait de blancs, de luisans et transparens comme le cristal ; de rouges, les uns plus chargés, les autres moins ; de verts, de bleus, de violets, de tirant sur le jaune, et de plusieurs autres sortes de couleurs. Les blancs étaient des perles ; les luisans et transparens, des diamans ; les rouges les plus foncés, des rubis ; les autres moins foncés, des rubis-bas ; les verts, des émeraudes ; les bleus, des saphirs ; les violets, des améthystes ; ceux qui tiraient sur le jaune, des saphirs ; et ainsi des autres. Et ces fruits étaient tous d'une grosseur et d'une perfection à quoi on n'avait encore vu rien de pareil dans le monde. Aladdin, qui n'en connaissait ni le mérite ni la valeur, ne fut pas touché de la vue de ces fruits qui n'étaient pas de son goût, comme l'eussent été les figes, des raisins, et les autres fruits excellens qui sont communs dans la Chine. Aussi

n'était-il pas encore dans un âge à en connaître le prix ; il s'imagina que tous ces fruits n'étaient que du verre coloré, et qu'ils ne valaient pas davantage. La diversité de tant de belles couleurs néanmoins, la beauté et la grosseur extraordinaires de chaque fruit, lui donnèrent envie d'en cueillir de toutes les sortes. En effet, il en prit plusieurs de chaque couleur, et il en emplit ses deux poches et deux bourses toutes neuves que le magicien lui avait achetées, avec l'habit dont il lui avait fait présent afin qu'il n'eût rien que de neuf ; et comme les deux bourses ne pouvaient tenir dans ses poches qui étaient déjà pleines, il les attacha de chaque côté à sa ceinture ; il en enveloppa de même dans les plis de sa ceinture, qui était d'une étoffe de soie ample et à plusieurs tours et il les accommoda de manière qu'ils ne pouvaient pas tomber ; il n'oublia pas aussi d'en fourrer dans son sein, entre la robe et la chemise, autour de lui.

Aladdin, ainsi chargé de tant de richesses sans le savoir, reprit en diligence le chemi

les trois salles, pour ne pas faire attendre trop long-temps le magicien africain; et après avoir passé à travers avec la même précaution qu'auparavant, il remonta par où il était descendu, et se présenta à l'entrée du caveau, où le magicien africain l'attendait avec impatience. Aussitôt qu'Aladdin l'aperçut : « Mon oncle, lui dit-il, je vous prie de me donner la main pour m'aider à monter. » Le magicien africain lui dit : « Mon fils, donnez-moi la lampe auparavant; elle pourrait vous embarrasser. » « Pardonnez-moi, mon oncle, reprit Aladdin, elle ne m'embarrasse pas; je vous la donnerai dès que je serai monté. » Le magicien africain s'opiniâtra à vouloir qu'Aladdin lui mît la lampe entre les mains avant de le tirer du caveau; et Aladdin, qui avait embarrassé cette lampe avec tous ces fruits dont il était garni de tous côtés, refusa absolument de la donner qu'il ne fût hors du caveau. Alors le magicien africain, au désespoir de la résistance de ce jeune homme, entra dans une furie épouvantable : il jeta un peu de son parfum sur

le feu qu'il avait eu soin d'entretenir; et à peine eut-il prononcé deux paroles magiques, que la pierre qui servait à fermer l'entrée du caveau, se remit d'elle-même à sa place, avec la terre par-dessus, au même état qu'elle était à l'arrivée du magicien africain et d'Aladdin.

Il est certain que le magicien africain n'était pas frère de Mustafa le tailleur, comme il s'en était vanté, ni par conséquent oncle d'Aladdin. Il était véritablement d'Afrique, et il y était né; et comme l'Afrique est un pays où l'on est plus entêté de la magie que partout ailleurs, il s'y était appliqué dès sa jeunesse; et après quarante années ou environ d'enchantemens, d'opération, de géomance, de suffumigations et de lecture de livres de magie, il était enfin parvenu à découvrir qu'il y avait dans le monde une lampe merveilleuse, dont la possession le rendrait plus puissant qu'aucun monarque de l'univers, s'il pouvait en devenir le possesseur. Par une dernière opération de géomance, il avait connu que cette lampe était dans un lieu souterrain, au milieu de la Chine, à l'endroit

et avec toutes les circonstances que nous venons de voir. Bien persuadé de la vérité de cette découverte, il était parti de l'extrémité de l'Afrique comme nous l'avons dit, et après un voyage long et pénible, il était arrivé à la ville qui était si voisine du trésor; mais quoique la lampe fût certainement dans le lieu dont il avait connaissance, il ne lui était pas permis néanmoins de l'enlever lui-même, ni d'entrer en personne dans le lieu souterrain où elle était : il fallait qu'un autre y descendît, l'allât prendre, et la lui mît entre les mains. C'est pourquoi il s'était adressé à Aladdin qui lui avait paru un jeune enfant sans conséquence, et très-propre à lui rendre ce service qu'il attendait de lui, bien résolu, dès qu'il aurait la lampe dans ses mains, de faire la dernière suffumigation que nous avons dite, et de prononcer les deux paroles magiques qui devaient faire l'effet que nous avons vu, et sacrifier le pauvre Aladdin à son avarice et à sa méchanceté, afin de n'en avoir pas de témoin. Le soufflet donné à Aladdin, et l'autorité qu'il avait prise

surlui, n'avaient pour but que de l'accoutumer à le craindre et à lui obéir exactement, afin que lorsqu'il lui demanderait cette fameuse lampe magique, il la lui donnât aussitôt; mais il lui arriva tout le contraire de ce qu'il s'était proposé. Enfin il n'usa de sa méchanceté avec tant de précipitation, pour perdre le pauvre Aladdin, que parce qu'il crignit que s'il contestait plus long-temps avec lui, quelqu'un ne vînt à les entendre, et ne rendît public ce qu'il voulait tenir très-caché.

Quand le magicien africain vit ses grandes et belles espérances échouées à n'y revenir jamais, il n'eut pas d'autre parti à prendre que celui de retourner en Afrique; c'est ce qu'il fit le même jour. Il prit sa route par des détours, pour ne pas rentrer dans la ville d'où il était sorti avec Aladdin. Il avait à craindre en effet d'être observé par plusieurs personnes qui pouvaient l'avoir vu se promener avec cet enfant, et revenir sans lui.

Selon toutes les apparences, on ne devait plus entendre parler d'Aladdin; mais celui-là

ême qui avait cru le perdre pour jamais , n'ait pas fait attention qu'il lui avait mis au doigt un anneau qui pouvait servir à le sauver. En effet ce fut cet anneau qui fut cause du salut d'Aladdin , qui n'en savait nullement la vertu ; et il est étonnant que cette perte , jointe à celle de la lampe , n'ait pas jeté ce magicien dans le dernier désespoir. Mais les magiciens sont si accoutumés aux disgrâces et aux événements contraires à leurs souhaits , qu'ils ne cessent , tant qu'ils vivent , de se repaître de futilité , de chimères et de visions.

Aladdin qui ne s'attendait pas à la méchanceté de son faux oncle , après les caresses et le bien qu'il lui avait faits , fut dans un étonnement qu'il est plus aisé d'imaginer que de représenter par des paroles. Quand il se vit enlevé tout vif , il appela mille fois son oncle , en criant qu'il était prêt à lui donner la lampe ; mais ses cris étaient inutiles , et il n'y avait plus moyen d'être entendu ; ainsi il demeura dans les ténèbres et dans l'obscurité. Enfin , après avoir donné quelque relâche à ses larmes ,

il descendit jusqu'au bas de l'escalier du caveau pour aller chercher la lumière dans le jardin où il avait déjà passé ; mais le mur qui s'était ouvert par enchantement, s'était refermé et rejoint par un autre enchantement. Il tâtonna devant lui à droite et à gauche par plusieurs fois, et il ne trouve plus de porte : il redoubla ses cris et ses pleurs, et il s'asseyait sur les degrés du caveau, sans espoir de revoir jamais la lumière, et avec la triste certitude au contraire de passer des ténèbres où il était dans celles d'une mort prochaine.

Aladdin demeura deux jours en cet état sans manger et sans boire : le troisième jour enfin, en regardant la mort comme inévitable, il éleva les mains en les joignant ; et avec une résignation entière à la volonté de Dieu, il s'écria :

*« Il n'y a de force et de puissance qu'en Dieu, le haut, le grand ! »*

Dans cette action les mains jointes, il frotta sans y penser, l'anneau que le magicien africain lui avait mis au doigt, et dont il ne com-

ne savait pas encore la vertu. Aussitôt un génie d'une figure énorme et d'un regard épouvantable, s'éleva devant lui comme de dessous terre, jusqu'à ce qu'il atteignît de la tête à la tête, et dit à Aladdin ces paroles :

*« Que veux-tu ? me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et l'esclave de tous ceux qui ont l'anneau au doigt, moi et les autres esclaves de l'anneau. »*

En tout autre temps et en toute autre occasion. Aladdin qui n'était pas accoutumé à de pareilles visions, eût pu être saisi de frayeur, et perdre la parole à la vue d'une figure si extraordinaire ; mais occupé uniquement du danger présent où il était, il répondit sans hésiter : « Qui que tu sois, fais-moi sortir de ce lieu, si tu en as le pouvoir. » A peine eut-il prononcé ces paroles, que la terre s'ouvrit, et qu'il se trouva hors du caveau, et à l'endroit justement où le magicien l'avait amené.

On ne trouvera pas étrange qu'Aladdin, qui avait demeuré si long-temps dans les ténèbres

les plus épaisses , ait eu d'abord de la peine soutenir le grand jour ; il y accoutuma ses yeux peu à peu ; et en regardant autour de lui, il fut fort surpris de ne pas voir d'ouverture sur la terre. Il ne put comprendre de quelle manière se trouvait si subitement hors de ses entrailles ; il n'y eut que la place où les broussailles avaient été allumées , qui lui fit reconnaître peu près où était le caveau. Ensuite, en se tournant du côté de la ville, il l'aperçut au milieu des jardins qui l'environnaient : il reconnut le chemin par où le magicien africain l'avait mené. Il le reprit en rendant grâces à Dieu de se revoir une autre fois au monde , après avoir désespéré d'y revenir jamais. Il arriva jusqu'à la ville , et se traîna chez lui avec beaucoup de la peine. En entrant chez sa mère , la joie de la revoir , joint à la faiblesse dans laquelle il était de n'avoir pas mangé depuis près de trois jours , lui causèrent un évanouissement qui dura quelque temps. Sa mère , qui l'avait déjà pleuré comme perdu ou comme mort , le voyant en cet état , n'oublia aucun de ses

ns pour le faire revenir. Il revint enfin de l'évanouissement; et les premières paroles qu'il prononça, furent celles-ci : « Ma mère, avant toute chose, je vous prie de me donner à manger; il y a trois jours que je n'ai pris rien que ce soit. » Sa mère lui apporta ce qu'elle avait; et en le mettant devant lui : « Mon fils, dit-elle, ne vous pressez pas, cela est dangereux, mangez peu à peu et à votre aise, et ménagez-vous dans le grand besoin que vous en avez. Je ne veux pas même que vous me parliez : vous aurez assez de temps pour me raconter ce qui vous est arrivé, quand vous serez bien rétabli. Je suis toute consolée de vous revoir, après l'affliction où je me suis trouvée depuis vendredi, et toutes les peines que je me suis données pour apprendre ce que vous étiez devenu, dès que j'eus vu qu'il était nuit et que vous n'étiez pas revenu à la maison. »

Aladdin suivit le conseil de sa mère; il mangea tranquillement et peu à peu, et il but à proportion. Quand il eut achevé : « Ma mère, dit-il, j'aurais de grandes plaintes à vous faire

sur ce que vous m'avez abandonné avec tant de facilité à la discrétion d'un homme qui avait dessein de me perdre, et qui tient, à l'heure que je vous parle, ma mort si certaine, que je ne doute pas, ou que je ne sois plus en vie, que je ne doive la perdre au premier jour ; mais vous avez cru qu'il était mon oncle, je l'ai cru comme vous. Eh ! pouvions-nous avoir d'autre pensée d'un homme qui m'accablait de caresses et de biens, et qui me faisait tant d'autres promesses avantageuses ? Sachez, ma mère, que ce n'est qu'un traître, un méchant, un fourbe. Il ne m'a fait tant de bien et tant de promesses, qu'afin d'arriver au but qu'il s'était proposé, de me perdre, comme je l'ai dit, sans que ni vous ni moi nous puissions en deviner la cause. De mon côté, je puis assurer que je ne lui ai donné aucun sujet qui méritât le moindre mauvais traitement. Vous le comprendrez vous-même par le récit fidèle que vous allez entendre de tout ce qui s'est passé depuis que je me suis séparé de vous jusqu'à l'exécution de son pernicieux dessein.

Aladdin commença à raconter à sa mère tout ce qui lui était arrivé avec le magicien depuis le vendredi qu'il était venu le prendre pour le mener avec lui voir les palais et les jardins qui étaient hors de la ville; ce qui lui arriva dans le chemin, jusqu'à l'endroit des deux montagnes où se devait opérer le grand prodige du magicien; comment, avec un parfum jeté dans le feu et quelques paroles magiques, la terre s'était ouverte en un instant, et avait fait voir l'entrée d'un caveau qui conduisait à un trésor inestimable. Il n'oublia pas le soufflet qu'il avait reçu du magicien, et de quelle manière, après s'être un peu radouci, il l'avait engagé par de grandes promesses, et en lui mettant son anneau au doigt, à descendre dans le caveau. Il n'omit aucune circonstance de tout ce qu'il avait vu en passant et en repassant dans les trois galles, dans le jardin, et sur la terrasse où il avait pris la lampe merveilleuse, qu'il montra à sa mère en la retirant de son sein, aussi bien que les fruits transparens et de différentes couleurs qu'il avait cueillis dans le jardin en s'en

retournant , auxquels il joignit deux bourses pleines qu'il donna à sa mère , et dont elle fit peu de cas. Ces fruits étaient cependant des pierres précieuses : l'éclat , brillant comme le soleil , qu'ils rendaient à la faveur d'une lampe qui éclairait la chambre , devait faire juger de leur grand prix : mais la mère d'Aladdin n'avait pas sur cela plus de connaissance que son fils. Elle avait été élevée dans une condition très-médiocre , et son mari n'avait pas eu assez de biens pour lui donner de ces sortes de pierreries. D'ailleurs elle n'en avait jamais vu à aucune de ses parentes ni de ses voisines ; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle ne les regarda que comme des choses de peu de valeur , et bonnes tout au plus à récréer la vue par la variété de leurs couleurs ; ce qui fit qu'Aladdin les mit derrière un des coussins du sofa sur lequel il était assis. Il acheva le récit de son aventure , en lui disant que quand il fut revenu et qu'il se fut présenté à l'entrée du caveau , prêt à en sortir , sur le refus qu'il avait fait au magicien de lui donner la lampe qu'il

oulait avoir , l'entrée du caveau s'était refermée en un instant par la force du parfum que le magicien avait jeté sur le feu qu'il n'avait pas pu éteindre ; et des paroles qu'il avait prononcées. Mais il n'en put dire davantage sans verser des larmes , en lui représentant l'état malheureux où il s'était trouvé lorsqu'il s'était vu enterré tout vivant dans le fatal caveau , jusqu'au moment qu'il en était sorti , et que , pour ainsi dire , il était revenu au monde par le contact de son anneau, dont il ne connaissait pas encore la vertu. Quand il eut fini son récit : « Il n'est pas nécessaire de vous en dire davantage , dit-il à sa mère ; le reste vous est connu. Voilà enfin quelle a été mon aventure , et quel est le danger que j'ai couru depuis que vous ne m'avez vu. »

La mère d'Aladdin eut la patience d'entendre , sans l'interrompre , ce récit merveilleux et surprenant , et en même temps si affligeant pour une mère qui aimait son fils tendrement , malgré ses défauts. Dans les endroits néanmoins les plus touchans , et qui faisaient con-

naître davantage la perfidie du magicien africain, elle ne put s'empêcher de faire paraître combien elle le détestait, par les marques de son indignation ; mais dès qu'Aladdin eut achevé, elle se déchaîna en mille injures contre cet imposteur ; elle l'appella traître , perfide , barbare , assassin , trompeur , magicien , ennemi et destructeur du genre humain. « Oui mon fils , ajouta-t-elle , c'est un magicien , et les magiciens sont des pestes publiques ; ils ont commerce avec les démons par leurs enchantemens et par leurs sorcelleries. Béni soit Dieu qui n'a pas voulu que sa méchanceté insignifiante eût son effet entier contre vous ! Vous devez bien le remercier de la grâce qu'il vous a faite. La mort vous était inévitable , si vous ne vous fussiez souvenu de lui , et que vous n'eussiez imploré son secours. » Elle dit encore beaucoup de choses , en détestant toujours la trahison que le magicien avait faite à son fils ; mais en parlant , elle s'aperçut qu'Aladdin qui n'avait pas dormi depuis trois jours avait besoin de repos. Elle le fit coucher

et peu de temps après elle se coucha aussi.

Aladdin, qui n'avait pris aucun repos dans le lieu souterrain où il avait été enseveli à dessein qu'il y perdît la vie, dormit toute la nuit d'un profond sommeil, et ne se réveilla le lendemain que fort tard : il se leva, et la première chose qu'il dit à sa mère, ce fut qu'il avait besoin de manger, et qu'elle ne pouvait lui faire un plus grand plaisir que de lui donner à déjeuner. « Hélas, mon fils ! lui répondit sa mère, je n'ai pas seulement un morceau de pain à vous donner ; vous mangeâtes hier au soir le peu de provisions qu'il y avait dans la maison : mais donnez-vous un peu de patience, je ne serai pas long-temps à vous en apporter. J'ai un peu de fil de coton de mon travail ; je vais le vendre, afin de vous acheter du pain et quelque chose pour notre dîner. » « Ma mère, reprit Aladdin, réservez votre fil de coton pour une autre fois, et donnez-moi la lampe que j'apportai hier ; j'irai la vendre, et l'argent que j'en aurai servira à nous avoir de quoi déjeuner et dîner et peut-être de quoi souper. »

La mère d'Aladdin prit la lampe où elle l'avait mise. « La voilà, dit-elle à son fils ; mais elle est bien sale ; pour peu qu'elle soit nettoyée, je crois qu'elle en vaudra quelque chose davantage. » Elle prit de l'eau et un peu de sable fin pour la nettoyer ; mais à peine eut-elle commencé à frotter cette lampe, qu'en un instant, en présence de son fils, un génie hideux et d'une grandeur gigantesque, s'éleva, parut devant elle, et lui dit d'une voix tonnante :

*« Que veux-tu ? Me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi avec les autres esclaves de la lampe ! »*

La mère d'Aladdin n'était pas en état de répondre : sa vue n'avait pu soutenir la figure hideuse et épouvantable du génie ; et sa frayeur avait été si grande dès les premières paroles qu'il avait prononcées, qu'elle était tombée évanouie.

Aladdin, qui avait déjà eu une apparition à peu près semblable dans le caveau, sans perdre le temps ni le jugement, se saisit promptement

ent de la lampe, et en suppléant au défaut de mère, il répondit pour elle d'un ton ferme : « J'ai faim, dit-il au génie; apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut, et un instant après il revint chargé d'un grand bassin d'argent qu'il portait sur sa tête, avec douze plats couverts de même métal, pleins d'excellens mets arrangés dessus, avec six grands pains blancs comme neige sur les plats, deux bouteilles de vin exquis, et deux tasses d'argent à la main. Il posa le tout sur le sofa, et aussitôt disparut.

Cela se fit en si peu de temps, que la mère d'Aladdin n'était pas encore revenue de son évanouissement quand le génie disparut pour la seconde fois. Aladdin, qui avait déjà commencé à lui jeter de l'eau sur le visage, sans effet, se vit en devoir de recommencer pour la faire revenir; mais soit que les esprits qui s'étaient dissipés, se fussent enfin réunis, ou que l'odeur des mets que le génie venait d'apporter y eût contribué pour quelque chose, elle revint dans le moment. « Mère, lui dit Aladdin,

cela n'est rien ; levez-vous et venez manger  
voici de quoi vous remettre le cœur , et en me  
me temps de quoi satisfaire au grand beso  
que j'ai de manger. Ne laissons pas refroid  
de si bons mets, et mangeons. »

Le mère d'Aladdin fut extrêmement su  
prise quand elle vit le grand bassin , les dou  
plats , les six pains , les deux bouteilles et l  
deux tasses , et qu'elle sentit l'odeur délicieu  
qui s'exhalait de tous ces plats. « Mon fils , d  
manda-t-elle à Aladdin , d'où nous vient ce  
abondance , et à qui sommes-nous redevabl  
d'une si grande libéralité ? Le sultan aurait  
eu connaissance de notre pauvreté , et aurait  
eu compassion de nous ? » Ma mère , rep  
Aladdin , mettons-nous à table et mangeon  
vous en avez besoin aussi bien que moi.  
vous dirai ce que vous me demandez qua  
nous aurons déjeûné. » Ils se mirent à tabl  
et ils mangèrent avec d'autant plus d'appét  
que la mère et le fils nes'étaient jamais trou  
à une table si bien fournie.

Pendant le repas , la mère d'Aladdin ne p

il se lasser de regarder et d'admirer le bassin  
les plats , quoiqu'elle ne sût pas trop dis-  
tinctement s'ils étaient d'argent ou d'une au-  
tre matière , tant elle était peu accoutumée à en  
voir de pareils ; et , à proprement parler , sans  
avoir égard à leur valeur qui lui était inconnue,  
n'y avait que la nouveauté qui la tenait en ad-  
miration , et son fils Aladdin n'en avait pas  
plus de connaissance qu'elle.

Aladdin et sa mère , qui ne croyaient faire  
qu'un simple déjeuner , se trouvèrent encore à  
table à l'heure du dîner : des mets si excellens  
les avaient mis en appétit ; et pendant qu'ils  
étaient chauds , ils crurent qu'ils ne feraient  
pas mal de joindre les deux repas ensemble , et  
de n'en pas faire à deux fois. Le double repas  
étant fini , il leur resta non-seulement de quoi  
supper , mais même assez de quoi en faire deux  
autres repas aussi forts le lendemain.

Quand la mère d'Aladdin eut desservi et mis  
part les viandes auxquelles ils n'avaient pas  
touché , elle vint s'asseoir sur le sofa auprès  
de son fils. « Aladdin , lui dit-elle , j'attends

que vous satisfassiez à l'impatience où je suis d'entendre le récit que vous m'avez promis. Aladdin lui raconta exactement tout ce qui s'était passé entre le génie et lui pendant son évanouissement, jusqu'à ce qu'elle fût revenue à elle.

La mère d'Aladdin était dans un grand étonnement du discours de son fils et de l'apparition du génie. « Mais, mon fils, reprit-elle, que voulez-vous dire avec vos génies ? Jamais, depuis que je suis au monde, je n'ai entendu dire que personne de ma connaissance en eût vu. Par quelle aventure ce vilain génie est-il venu se présenter à moi ? Pourquoi s'est-il adressé à moi, et non pas à vous, qui il a déjà apparu dans le caveau du trésor ? »

« Ma mère, repartit Aladdin, le génie qui vient de vous apparaître n'est pas le même qui m'est apparu : ils se ressemblent en quelque manière par leur grandeur de géant ; mais ils sont entièrement différens par leur mine et par leur habillement : aussi sont-ils à différens maîtres. Si vous vous en souvenez, celui qui

vu s'est dit esclave de l'anneau que j'ai au  
gt, et celui que vous venez de voir s'est dit  
lave de la lampe que vous aviez à la main.  
is je ne crois pas que vous l'avez entendu :  
ne semble en effet que vous vous êtes éva-  
nie dès qu'il a commencé à parler. »

« Quoi ! s'écria la mère d'Aladdin ; c'est  
ne votre lampe qui est cause que ce mauvais  
nie s'est adressé à moi plutôt qu'à vous ?

! mon fils ! ôtez-la de devant mes yeux, et  
nettez où il vous plaira ; je ne veux plus y  
cher. Je consens plutôt qu'elle soit jetée ou  
due, que de courir le risque de mourir de  
yeur en la touchant. Si vous me croyez,  
is vous déferez aussi de l'anneau. Il ne faut  
avoir commerce avec des génies : ce sont  
démons ; et notre prophète l'a dit. »

« Ma mère, avec votre permission, reprit  
ddin, je me garderai bien présentement  
vendre, comme j'étais près de le faire tan-  
une lampe qui va nous être si utile à vous  
moi. Ne voyez-vous pas ce qu'elle vient  
nous procurer ? Il faut qu'elle continue de

nous fournir de quoi nous nourrir et nous entretenir. Vous devez juger comme moi que ce qui n'était pas sans raison que mon faux et méchant oncle s'était donné tant de mouvement, et avait entrepris un si long et pénible voyage, puisque c'était pour parvenir à la possession de cette lampe merveilleuse, qu'il avait préférée à tout l'or et l'argent qu'il savait être dans les salles, et que j'ai vu moi-même comme il m'en avait averti. Il savait trop bien le mérite et la valeur de cette lampe, pour ne demander autre chose d'un trésor si riche. Puisque le hasard nous en a fait découvrir la vertu, faisons-en usage qui nous soit profitable, mais d'une manière qui soit sans éclat et qui ne nous attire pas l'envie et la jalouse de nos voisins. Je veux bien l'ôter de devant vos yeux, et la mettre dans un lieu où je la trouverai quand il en sera besoin, puisque les génies vous font tant de frayeur. Pour ce qui est de l'anneau, je ne saurais aussi me résoudre à le jeter : sans cet anneau, vous m'eussiez jamais revu ; et si je vivais à l'he-

« Il est, ce ne serait peut-être que pour peu de momens. Vous me permettrez donc de le garder, et de le porter toujours au doigt bien précieusement. Qui sait s'il ne m'arrivera pas quelque autre danger que nous ne pouvons prévoir ni vous ni moi, dont il pourra me dériver? » Comme le raisonnement d'Aladdin paraissait assez juste, sa mère n'eut rien à répliquer. « Mon fils, lui dit-elle, vous pouvez dire comme vous l'entendrez, pour moi, je ne voudrais pas avoir affaire avec des génies. Je vous déclare que je m'en lave les mains, et que je ne vous en parlerai pas davantage. »

Le lendemain au soir, après le souper, il ne resta rien de la bonne provision que le génie avait apportée. Le jour suivant, Aladdin, qui ne voulait pas attendre que la faim le pressât, prit un des plats d'argent sous sa robe, et sortit du matin pour l'aller vendre. Il s'adressa à un juif qu'il rencontra dans son chemin; il le tira à l'écart; et en lui montrant le plat, il lui demanda s'il voulait l'acheter.

Le juif, rusé et adroit, prend le plat. l'exa-

mine; et il n'eut pas plus tôt connu qu'il était de bon argent, qu'il demanda à Aladdin combien il l'estimait. Aladdin, qui n'en connaissait pas la valeur, et qui n'avait jamais fait commerce de cette marchandise, se contenta de lui dire qu'il savait bien lui-même ce que ce plat pouvait valoir, et qu'il s'en rapportait à sa bonne foi. Le juif se trouva embarrassé de l'ingénuité d'Aladdin. Dans l'incertitude où il était de savoir si Aladdin en connaissait la matière et la valeur, il tira de sa bourse une pièce d'or, qui ne faisait au plus que la soixante-deuxième partie de la valeur du plat, et il la lui présenta. Aladdin prit la pièce avec un grand empressement, et dès qu'il l'eut dans la main, il se retira si promptement, que le juif, non content du gain exorbitant qu'il faisait par cet achat, fut bien fâché de n'avoir pas pénétré qu'Aladdin ignorait le prix de ce qu'il lui avait vendu, et qu'il aurait pu lui en donner beaucoup moins. Il fut sur le point de courir après le jeune homme, pour tâcher de retirer quelque chose de sa pièce d'or; mais Aladdin

ourait, et il était déjà si loin, qu'il aurait eu de la peine à le joindre.

Aladdin, s'en retournant chez sa mère, s'arrêta à la boutique d'un boulanger, chez qui il fit une provision de pain pour sa mère et pour lui, et qu'il paya sur sa pièce d'or, que le boulanger lui changea. En arrivant, il donna le reste à sa mère, qui alla au marché acheter les provisions nécessaires pour vivre tous les deux pendant quelques jours. Ils continuèrent ainsi à vivre de ménage; c'est-à-dire qu'Aladdin vendit tous les plats à un juif l'un après l'autre, jusqu'au douzième, de la même manière qu'il avait fait le premier, mesure que l'argent venait à manquer dans la maison. Le juif, qui avait donné une pièce d'or du premier, n'osa lui offrir moins des autres, de crainte de perdre une si bonne aubaine : il les paya tous sur le même pied. Quand l'argent du dernier plat fut déposé, Aladdin fit recours au bassin, que pesait lui seul dix fois autant que chaque plat. Il voulut le porter à son marchand ordinaire, mais son grand-père l'en empêcha. Il fut donc obligé d'al-

ler chercher le juif, qu'il amena chez sa mère; et le juif, après avoir examiné le poids du bassin, lui compta sur-le-champ dix pièces d'or, dont Aladdin se contenta.

Tant que les dix pièces d'or durèrent, elles furent employées à la dépense journalière de la maison. Aladdin cependant, accoutumé à une vie oisive, s'était abstenu de jouer avec les jeunes gens de son âge, depuis son aventure avec le magicien africain. Il passait les journées à se promener, ou à s'entretenir avec des gens avec lesquels il avait fait connaissance. Quelquefois il s'arrêtait dans les boutiques de gros marchands, où il prêtait l'oreille aux entretiens de gens de distinction qui s'y arrêtaient, ou qui s'y trouvaient comme à une espèce de rendez-vous; et ces entretiens peu à peu lui donnèrent quelque teinture de la connaissance du monde.

Quand il ne resta plus rien des dix pièces d'or, Aladdin eut recours à la lampe : il la prit à la main, chercha le même endroit que sa mère avait touché; et comme il l'eut reconnu,

l'impression que le sable y avait laissée , il la frotta comme elle avait fait ; et aussitôt le même génie qui s'était déjà fait voir , se présenta devant lui ; mais comme Aladdin avait frotté la lampe plus légèrement que sa mère , il lui parla aussi d'un ton plus radouci :

« *Que veux-tu ?* lui dit-il dans les mêmes termes qu'auparavant ; *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave , et de tous ceux qui ont la lampe à la main , moi et les autres esclaves de la lampe , comme moi !* »

Aladdin lui dit : « J'ai faim ; apporte-moi de quoi manger. » Le génie disparut ; et peu de temps après il reparut , chargé d'un service de table pareil à celui qu'il avait apporté la première fois : il le posa sur le sofa , et dans le moment il disparut.

La mère d'Aladdin , avertie du dessein de son fils , était sortie exprès pour quelque affaire , afin de ne pas se trouver dans la maison dans le temps de l'apparition du génie. Elle rentra peu de temps après , vit la table et le buffet très-bien garnis , et demeura pres-

qu'aussi surprise de l'effet prodigieux de la lampe, qu'elle l'avait été la première fois. Aladdin et sa mère se mirent à table; et après le repas, il leur resta encore de quoi vivre largement les deux jours suivans.

Dès qu'Aladdin vit qu'il n'y avait plus dans la maison ni pain ni autres provisions, ni argent pour en avoir, il prit un plat d'argent, et alla chercher le juif qu'il connaissait, pour le lui vendre. En y allant, il passa devant la boutique d'un orfèvre respectable par sa vieillesse, honnête homme, et d'une grande probité. L'orfèvre, qui l'aperçut, l'appela et le fit entrer: « Mon fils, lui dit-il, je vous ai déjà vu passer plusieurs fois, chargé comme vous l'êtes à présent, vous joindre à un tel juif, et repasser peu de temps après sans être chargé. Je me suis imaginé que vous lui vendez ce que vous portez. Mais vous ne savez peut-être pas que ce juif est un trompeur, et même plus trompeur que les autres juifs, et que personne de ceux qui le connaissent ne veut avoir affaire à lui. Au reste, ce que je vous dis ici n'est

« pour vous faire plaisir ; si vous voulez me montrer ce que vous portez présentement, et s'il soit à vendre, je vous en donnerai fidèlement son juste prix, si cela me convient ; sinon je vous adresserai à d'autres marchands qui ne vous tromperont pas. »

L'espérance de faire plus d'argent du plat qu'Aladdin le tira de dessous sa robe, et le montra à l'orfèvre. Le vicillard, qui connut d'abord que le plat était d'argent fin, lui demanda s'il en avait vendu de semblables au juif, et combien celui-ci les lui avait payés. Aladdin lui dit naïvement qu'il en avait vendu douze, et qu'il n'avait reçu du juif qu'une pièce d'or de chacun. « Ah, le voleur ! » s'écria l'orfèvre. Mon fils, ajouta-t-il, ce qui est fait est fait : il n'y faut plus penser ; mais en vous faisant voir ce que vaut votre plat, qui est du meilleur argent dont nous nous servions dans nos boutiques, vous connaîtrez combien le juif vous a trompé. »

L'orfèvre prit la balance ; il pesa le plat ; et après avoir expliqué à Aladdin ce que c'était

qu'un marc d'argent, combien il valait, et ses subdivisions, il lui fit remarquer que, suivant le poids du plat, il valait soixante-douze pièces d'or, qu'il lui compta sur-le-champ en espèces. Voilà, dit-il, la juste valeur de votre plat. Si vous en doutez, vous pouvez vous adresser à celui de nos orfèvres qu'il vous plaira; et s'il vous dit qu'il vaut davantage, je vous promets de vous en payer le double. Nous ne gagnons que la façon de l'argenterie que nous achetons; et c'est ce que les juifs les plus équitables ne font pas, »

Aladdin remercia bien fort l'orfèvre du bon conseil qu'il venait de lui donner, et dont il tirait déjà un si grand avantage. Dans la suite il ne s'adressa plus qu'à lui pour vendre les autres plats, aussi bien que le bassin, dont la juste valeur lui fut toujours payée à proportion de son poids. Quoiqu'Aladdin et sa mère eussent une source intarissable d'argent et leur lampe, pour s'en procurer tant qu'ils voudraient, dès qu'il viendrait à leur manquer ils continuèrent de vivre toujours avec la m

de frugalité qu'auparavant, à la réserve de ce qu'Aladdin en mettait à part pour s'entretenir honnêtement, et pour se pourvoir des commodités nécessaires dans leur petit ménage. Sa mère, de son côté, ne prenait la dépense de ses habits que sur ce que lui valait le coton qu'elle filait. Avec une conduite si sobre, il est aisé de juger combien de temps l'argent des douze plats et du bassin, selon le prix qu'Aladdin les avait vendus à l'orfèvre, devait leur avoir duré. Ils vécurent de la sorte pendant quelques années, avec le secours du bon usage qu'Aladdin faisait de la lampe de temps en temps.

Dans cet intervalle, Aladdin, qui ne manquait pas de se trouver avec beaucoup d'assiduité aux rendez-vous des personnes de distinction, dans les boutiques des plus gros marchands de draps d'or et d'argent, d'étoffes de soie, de toiles les plus fines, et de joailleries, et qui se mêlait quelquefois dans leurs conversations, acheva de se former, et prit insensiblement toutes les manières du beau

monde. Ce fut particulièrement chez les joailliers qu'il fut détrompé de la pensée qu'il avait que les fruits transparens qu'il avait cueillis dans le jardin où il était allé prendre la lampe, n'étaient que du verre coloré, et qu'il apprit que c'étaient des pierres de grand prix. A force de voir vendre et acheter de toutes sortes de ces pierreries dans leurs boutiques, il en apprit la connaissance et le prix; et comme il n'en voyait pas de pareilles aux siennes, ni en beauté ni en grosseur, il comprit qu'au lieu de morceaux de verre qu'il avait regardés comme des bagatelles, il possédait un trésor inestimable. Il eut la prudence de n'en parler à personne; pas même à sa mère; et il n'y a pas de doute que son silence ne lui ait valu la haute fortune où nous verrons dans la suite qu'il s'éleva.

Un jour, en se promenant dans un quartier de la ville, Aladdin entendit publier à haute voix un ordre du sultan de fermer les boutiques et les portes des maisons, et de se renfermer chacun chez soi, jusqu'à ce que la

princesse Badroulboudour \*, fille du sultan, fût passée pour aller au bain, et qu'elle en fût revenue.

Ce cri public fit naître à Aladdin la curiosité de voir la princesse à découvert, mais il ne le pouvait qu'en se mettant dans quelque maison de connaissance, et au travers d'une jalousie; ce qui ne le contentait pas, parce que la princesse, selon la coutume, devait avoir un voile sur le visage en allant au bain. Pour se satisfaire, il s'avisa d'un moyen qui lui réussit : il alla se placer derrière la porte du bain, qui était disposée de manière qu'il ne pouvait manquer de la voir venir en face.

Aladdin n'attendit pas long-temps : la princesse parut, et il la vit venir au travers d'une fente assez grande pour voir sans être vu. Elle était accompagnée d'une grande foule de ses femmes et d'eunuques qui marchaient sur les côtés et à sa suite. Quand elle fut à trois ou

---

\* C'est-à-dire, *Pleine lune des pleines lunes.*

quatre pas de la porte du bain , elle ôta le voile qui lui couvrait le visage et qui la gênait beaucoup ; et de la sorte elle donna lieu à Aladdin de la voir d'autant plus à son aise qu'elle venait droit à lui.

Jusqu'à ce moment , Aladdin n'avait pas vu d'autres femmes le visage découvert que sa mère qui était âgée , et qui n'avait jamais eu d'assez beaux traits pour lui faire juger que les autres femmes fussent plus belles. Il pouvait bien avoir entendu dire qu'il y en avait d'une beauté surprenante ; mais quelques paroles qu'on emploie pour relever le mérite d'une beauté , jamais elles ne font l'impression que la beauté fait elle-même.

Lorsqu'Aladdin eut vu la princesse Badroulboudour , il perdit la pensée qu'il avait que toutes les femmes dussent ressembler à peu près à sa mère ; ses sentimens se trouvèrent bien différens , et son cœur ne put résister à toutes ses inclinations à l'objet qui venait de le charmer. En effet , la princesse était la plus belle brune que l'on pût voir au monde : elle

avait les yeux grands, à fleur de tête, vifs et brillans, le regard doux et modeste, le nez d'une juste proportion et sans défaut, la bouche petite, les lèvres vermeilles et toutes charmantes par leur agréable symétrie; en un mot, tous les traits de son visage étaient d'une régularité accomplie. On ne doit donc pas s'étonner si Aladdin fut ébloui et presque hors de lui-même à la vue de l'assemblage de tant de merveilles qui lui étaient inconnues. Avec toutes ces perfections, la princesse avait encore une riche taille, un port et un air majestueux, qui, à les voir seulement, lui attiraient le respect qui lui était dû.

Quand la princesse fut entrée dans le bain, Aladdin demeura quelque temps interdit et comme en extase, en retraçant et en s'imprimant profondément l'idée d'un objet dont il était charmé et pénétré jusqu'au fond du cœur. Il rentra enfin en lui-même; et en considérant que la princesse était passée, et qu'il garderait inutilement son poste pour la revoir à la sortie du bain, puisqu'elle devait lui tourner le dos

et être voilée, il prit le parti de l'abandonner et de se retirer.

Aladdin, en rentrant chez lui, ne put si bien cacher son trouble et son inquiétude, que sa mère ne s'en aperçût. Elle fut surprise de le voir ainsi triste et rêveur contre son ordinaire; elle lui demanda s'il lui était arrivé quelque chose, ou s'il se trouvait indisposé. Mais Aladdin ne lui fit aucune réponse, et il s'assit négligemment sur le sofa, où il demeura dans la même situation, toujours occupé à se retracer l'image charmante de la princesse Badroulboudour. Sa mère, qui préparait le souper, ne le pressa pas davantage. Quand il fut prêt, elle le servit près de lui, sur le sofa, et se mit à table; mais comme elle s'aperçut que son fils n'y faisait aucune attention, elle l'avertit de manger, et ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il changea de situation. Il mangea beaucoup moins qu'à l'ordinaire, les yeux toujours baissés, et avec un silence si profond, qu'il ne fut pas passible à sa mère de tirer de lui la moindre parole sur toutes les demandes qu'elle

lui fit pour tâcher d'apprendre le sujet d'un changement si extraordinaire.

Après le souper, elle voulut recommencer à lui demander le sujet d'une si grande mélancolie; mais elle ne put en rien savoir, et il prit le parti de s'aller coucher plutôt que de donner à sa mère la moindre satisfaction sur cela.

Sans examiner comment Aladdin, épris de la beauté et des charmes de la princesse Badroulboudour, passa la nuit, nous remarquerons seulement que le lendemain, comme il était assis sur le sofa, vis-à-vis de sa mère qui filait du coton à son ordinaire, il lui parla en ces termes : « Ma mère, dit-il, je romps le silence que j'ai gardé depuis hier à mon retour de la ville; il vous a fait de la peine, et je m'en suis bien aperçu. Je n'étais pas malade, comme il m'a paru que vous l'avez cru, et je ne le suis pas encore; mais je ne puis vous dire ce que j'étais, et ce que je ne cesse encore de sentir, est quelque chose de pire qu'une maladie. Je ne sais pas bien quel est ce mal; mais

je ne doute pas que ce que vous allez entendre ne vous le fasse connaître. On n'a pas su dans ce quartier, continua Aladdin, et ainsi vous n'avez pu le savoir, qu'hier la princesse badroulboudour, fille du sultan, alla au bain l'après-dînée. J'appris cette nouvelle en me promenant par la ville. On publia un ordre de fermer les boutiques, et de se retirer chacun chez soi, pour rendre à cette princesse l'honneur qui lui est dû, et lui laisser les chemins libres dans les rues par où elle devait passer. Comme je n'étais pas éloigné du bain, la curiosité de la voir le visage découvert me fit naître la pensée d'aller me placer derrière la porte du bain, en faisant réflexion qu'il pourrait arriver qu'elle ôterait son voile quand elle serait près d'y entrer. Vous savez la disposition de la porte, et vous pouvez juger vous-même que je devais la voir à mon aise, si ce que je m'étais imaginé arrivait. En effet elle ôta son voile en entrant, et j'eus le bonheur de voir cette aimable princesse, avec la plus grande satisfaction du monde. Voilà, ma mère,

le grand motif de l'état où vous me vîtes hier quand je rentrai, et le sujet du silence que j'ai gardé jusqu'à présent. J'aime la princesse d'un amour dont la violence est telle que je ne saurais vous l'exprimer; et comme ma passion vive et ardente augmente à tout moment, je sens qu'elle ne peut être satisfaite que par la possession de l'aimable princesse Badroulboudour; ce qui fait que j'ai pris la résolution de la faire demander en mariage au sultan. »

La mère d'Aladdin avait écouté le discours de son fils avec assez d'attention jusqu'à ces dernières paroles; mais quand elle eut entendu que son dessein était de faire demander la princesse Badroulboudour en mariage, elle ne put s'empêcher de l'interrompre par un grand éclat de rire. Aladdin voulut poursuivre; mais en l'interrompant encore: « Eh, mon fils! lui dit-elle; à quoi pensez-vous? Il faut que vous ayez perdu l'esprit pour me tenir un pareil discours! »

« Ma mère, reprit Aladdin, je puis vous assurer que je n'ai pas perdu l'esprit; je suis

dans mon bon sens. J'ai prévu les reproches de folie et d'extravagance que vous me faites ; et ceux que vous pourriez me faire ; mais tout cela ne m'empêchera pas de vous dire encore une fois que ma résolution est prise de faire demander au sultan la princesse Badroulboudour en mariage. »

« En vérité, mon fils, repartit la mère très-sérieusement, je ne saurais m'empêcher de vous dire que vous vous oubliez entièrement ; et quand même vous voudriez exécuter cette résolution, je ne vois pas par qui vous oseriez faire faire cette demande au sultan. » « Par vous-même, répliqua aussitôt le fils sans hésiter. » « Par moi, s'écria la mère d'un air de surprise et d'étonnement ; et au sultan ! Ah ! je me garderai bien de m'engager dans une pareille entreprise ! Et qui êtes-vous, mon fils, continua-t-elle, pour avoir la hardiesse de penser à la fille de votre sultan ? Avez-vous oublié que vous êtes fils d'un tailleur des moindres de sa capitale, et d'une mère dont les ancêtres n'ont pas été d'une naissance plus

«rée? Savez-vous que les sultans ne daignent pas donner leurs filles en mariage, même des fils de sultans qui n'ont pas l'espérance de régner un jour comme eux? »

Ma mère, répliqua Aladdin, je vous ai dit que j'ai prévu tout ce que vous venez de me dire, et je dis la même chose de tout ce que vous y pourrez ajouter : vos discours et vos remontrances ne me feront pas changer de sentiment. Je vous ai dit que je ferais descendre la princesse Badroulboudour en mariage par votre entremise : c'est une grâce que je vous demande avec tout le respect que je vous dois, et je vous supplie de ne me la pas refuser, à moins que vous n'aimiez mieux me voir mourir que de me donner la vie une seconde fois. »

La mère d'Aladdin se trouva fort embarrassée quand elle vit l'opiniâtreté avec laquelle Aladdin persistait dans un dessein si éloigné du bon sens. « Mon fils, lui dit-elle encore, je suis votre mère; et comme une bonne mère qui vous ai mis au monde, il n'y a rien de

raisonnable ni de convenable à mon état, et au vôtre, que je ne sois prête à faire pour l'amour de vous. S'il s'agissait de parler de mariage pour vous avec la fille de quelque un de nos voisins, d'une condition pareille ou approchant de la vôtre, je n'oublierais rien, et je m'emploierais de bon cœur en tout ce qui serait de mon pouvoir ; encore, pour y réussir, faudrait-il que vous eussiez quelques biens ou quelques revenus, ou que vous sussiez un métier. Quand de pauvres gens comme nous veulent se marier, la première chose à laquelle ils doivent songer, c'est d'avoir de quoi vivre. Mais sans faire réflexion sur la bassesse de votre naissance, sur le peu de mérite et de biens que vous avez, vous prenez votre vol jusqu'au plus haut degré de la fortune, et vos prétentions ne sont pas moindres que de vouloir demander en mariage et d'épouser la fille de votre souverain, qui n'a qu'à dire un mot pour vous précipiter et vous écraser ! Je laisse à part ce qui vous regarde ; c'est à vous de faire les réflexions que vous devez, pour pe

que vous ayez de bon sens. Je viens à ce qui me touche. Comment une pensée aussi extraordinaire que celle de vouloir que j'aie faire la proposition au sultan de vous donner la princesse sa fille en mariage, a-t-elle pu vous venir dans l'esprit ? Je suppose que j'aie, je ne dis pas la hardiesse, mais l'effronterie d'aller me présenter devant sa majesté pour lui faire une demande si extravagante, à qui m'adresserai-je pour m'introduire ? Croyez-vous que le premier à qui j'en parlerais, ne me traitât de folle, et ne me chassât pas indignement, comme je le mériterais ? Je suppose encore qu'il n'y ait pas de difficulté à se présenter à l'audience du sultan ; je sais qu'il n'y en a pas quand on s'y présente pour lui demander justice, et qu'il la rend volontiers à ses sujets, quand ils la lui demandent. Je sais aussi que quand on se présente à lui pour lui demander une grâce, il l'accorde avec plaisir, quand il voit qu'on l'a méritée et qu'on en est digne. Mais êtes-vous dans ce cas-là ? et croyez-vous avoir mérité la grâce que vous voulez que je demande pour vous ? En

êtes-vous digne ? Qu'avez-vous fait pour votre prince ou pour votre patrie, et en quoi vous êtes-vous distingué ? Si vous n'avez rien fait pour mériter une si grande grâce, et que d'ailleurs vous n'en soyez pas digne, avec quel front pourrais-je la demander ? Comment pourrais-je seulement ouvrir la bouche pour la proposer au sultan ? Sa présence toute majestueuse, et l'éclat de sa cour me fermentaient la bouche aussitôt, à moi qui tremblais devant feu mon mari, votre père, quand j'avais à lui demander la moindre chose. Il y a une autre raison, mon fils, à quoi vous ne pensez pas, qui est qu'on ne se présente pas devant nos sultans sans un présent à la main, quand on a quelque grâce à leur demander. Les présens ont au moins cet avantage, que s'ils refusent la grâce, pour les raisons qu'ils peuvent avoir, ils écoutent au moins la demande, et celui qui la fait, sans aucune répugnance. Mais quel présent avez-vous à faire ? Et quand vous auriez quelque chose qui fût digne de la moindre attention d'un si grand monarque, quelle pro-

portion y aurait-il de votre présent avec la demande que vous voulez lui faire? Rentrez en vous-même, et songez que vous aspirez à une chose qu'il vous est impossible d'obtenir.»

Aladdin écouta fort tranquillement tout ce que sa mère put lui dire pour tâcher de le détourner de son dessein; et après avoir fait réflexion sur tous les points de sa remontrance, il prit enfin la parole, et il lui dit : « J'avoue, ma mère, que c'est une grande témérité à moi d'oser porter mes prétentions aussi loin que je fais, et une grande inconsidération d'avoir exigé de vous avec tant de chaleur et de promptitude, d'aller faire la proposition de mon mariage au sultan, sans prendre auparavant les moyens propres à vous procurer une audience et un accueil favorables. Je vous en demande pardon; mais dans la violence de la passion qui me possède, ne vous étounez pas si d'abord je n'ai pas envisagé tout ce qui peut servir à me procurer le repos que je cherche. J'aime la princesse Badroulboudour au-delà de ce que vous pouvez vous imaginer, ou plu-

tôt je l'adore; et je persévère toujours dans le dessein de l'épouser, c'est une chose arrêtée et résolue dans mon esprit. Je vous suis obligé de l'ouverture que vous venez de me faire : je la regarde comme la première démarche qui doit me procurer l'heureux succès que je me promets. Vous me dites que ce n'est pas la coutume de se présenter devant le sultan sans un présent à la main, et que je n'ai rien qui soit digne de lui. Je tombe d'accord du présent, et je vous avoue que je n'y avais pas pensé. Mais quand à ce que vous me dites que je n'ai rien qui puisse lui être présenté, croyez-vous, ma mère, que ce que j'ai apporté le jour que je fus délivré d'une mort inévitable de la manière que vous savez, ne soit pas de quoi faire un présent très-agréable au sultan? Je parle de ce que j'ai apporté dans les deux bourses et dans ma ceinture, et que nous avons pris, vous et moi, pour des verres colorés; mais à présent je suis détrompé, et je vous apprends, ma mère, que ce sont des pierreries d'un prix inestimable, qui ne con-

viennent qu'à de grands monarques. J'en ai connu le mérite en fréquentant les boutiques de joailliers, et vous pouvez m'en croire sur ma parole. Toutes celles que j'ai vues chez nos marchands joailliers ne sont pas comparables à celles que nous possédons, ni en grosseur, ni en beauté; et cependant ils les font monter à des prix excessifs. A la vérité, nous ignorons, vous et moi, le prix des nôtres. Quoi qu'il en puisse être, autant que je puisse en juger par le peu d'expérience que j'en ai, je suis persuadé que le présent ne peut être que très-agréable au sultan. Vous avez une porcelaine assez grande et d'une forme très-propre pour les contenir; apportez-la, et voyons l'effet qu'elles feront quand nous les y aurons arrangées selon leurs différentes couleurs. »

La mère d'Aladdin apporta la porcelaine, et Aladdin tira les pierreries des deux bourses, et les arrangea dans la porcelaine. L'effet qu'elles firent au grand jour par la variété de leurs couleurs, par leur éclat et par leur bril-

lant, fut tel que la mère et le fils en demeurèrent presque éblouis : ils en furent dans un grand étonnement, car ils ne les avaient vues l'un et l'autre qu'à la lumière d'une lampe. Il est vrai qu'Aladdin les avait vues chacune sur leur arbre, comme des fruits qui devaient faire un spectacle ravissant ; mais comme il était encore enfant, il n'avait regardé ces pierreries que comme des bijoux propres à jouer ; et il ne s'en était chargé que dans cette vue, et sans autre connaissance.

Après avoir admiré quelque temps la beauté du présent, Aladdin reprit la parole : « Ma mère, dit-il, vous ne vous excuserez plus d'aller vous présenter au sultan, sous prétexte de n'avoir pas un présent à lui faire ; en voilà un, ce me semble, qui fera que vous serez reçue avec un accueil des plus favorables. »

Quoique la mère d'Aladdin, nonobstant la beauté et l'éclat du présent, ne le crût pas d'un prix aussi grand que son fils l'estimait, elle jugea néanmoins qu'il pouvait être agréé, et elle sentait bien qu'elle n'avait rien à lui

répliquer sur ce sujet ; mais elle en revenait toujours à la demande qu'Aladdin voulait qu'elle fit au sultan, à la faveur du présent ; cela l'inquiétait toujours fortement. « Mon fils, lui disait-elle, je n'ai pas de peine à concevoir que le présent fera son effet, et que le sultan voudra bien me regarder de bon œil ; mais quand il faudra que je m'acquitte de la demande que vous voulez que je lui fasse, j'en sens bien que je n'en aurai pas la force, et que je demeurerai muette. Ainsi, non-seulement j'aurai perdu mes pas, mais même le présent, qui, selon vous, est d'une richesse si extraordinaire, et je reviendrai avec confusion vous annoncer que vous seriez frustré de votre espérance. Je vous l'ai déjà dit, et vous devez croire que cela arrivera ainsi. Mais, ajouta-t-elle, je veux que je me fasse violence pour me soumettre à votre volonté, et que j'ai assez de force pour oser faire la demande que vous voulez que je fasse : il arrivera très-certainement ou que le sultan se moquera de moi et me renverra comme une folle, ou qu'il se

mettra dans une juste colère, dont immanquablement nous serons, vous et moi, les victimes. »

La mère d'Aladdin dit encore à son fils plusieurs autres raisons pour tâcher de le faire changer de sentiment; mais les charmes de la princesse Badroulboudour avaient fait une impression trop forte dans son cœur pour le détourner de son dessein. Aladdin persista à exiger de sa mère qu'elle exécutât ce qu'il avait résolu; et, autant par la tendresse qu'elle avait pour lui, que par la crainte qu'il ne s'abandonnât à quelque extrémité fâcheuse, elle vainquit sa répugnance, et elle condescendit à la volonté de son fils.

Comme il était trop tard, et que le temps d'aller au palais pour se présenter au sultan ce jour-là, était passé, la chose fut remise au lendemain. La mère et le fils ne s'entretinrent d'autre chose le reste de la journée; et Aladdin prit un grand soin d'inspirer à sa mère tout ce qui lui vint dans la pensée pour la confirmer dans le parti qu'elle avait enfin accepté,

d'aller se présenter au sultan. Malgré toutes les raisons du fils, la mère ne pouvait se persuader qu'elle pût jamais réussir dans cette affaire; et véritablement il faut avouer qu'elle avait tout lieu d'en douter. « Mon fils, dit-elle à Aladdin, si le sultan me reçoit aussi favorablement que je le souhaite pour l'amour de vous, s'il écoute tranquillement la proposition que vous voulez que je lui fasse; mais si après ce bon accueil il s'avise de me remander où sont vos biens vos richesses et vos états, car c'est de quoi il s'informera avant toutes choses, plutôt que de votre personne; si, dis-je, il me fait cette demande que voulez-vous que je lui réponde? »

« Ma mère, répondit Aladdin, ne nous inquiétons point par avance d'une chose qui peut-être n'arrivera pas. Voyons premièrement l'accueil que vous fera le sultan, et la réponse qu'il vous donnera. S'il arrive qu'il veuille être informé de tout ce que vous venez de dire, je verrai alors la réponse que j'aurai à lui faire. J'ai confiance que la lampe, par le moyen de laquelle nous subsistons depuis

quelques années, ne me manquera pas dans le besoin. »

La mère d'Aladdin n'eut rien à répliquer à ce que son fils venait de lui dire. Elle fit réflexion que la lampe dont il parlait pouvait bien servir à de plus grandes merveilles qu'à leur procurer simplement de quoi vivre. Cela la satisfît, et leva en même temps toutes les difficultés qui auraient pu encore la détourner du service qu'elle avait promis de rendre à son fils auprès du sultan. Aladdin, qui pénétra dans la pensée de sa mère, lui dit : « Ma mère, au moins souvenez-vous de garder le secret, c'est de là que dépend tout le bon succès que nous devons attendre, vous et moi, de cette affaire. » Aladdin et sa mère se séparèrent pour prendre quelque repos, mais l'amour violent et les grands projets d'une fortune immense, dont le fils avait l'esprit tout rempli, l'empêchèrent de passer la nuit aussi tranquillement qu'il aurait bien souhaité. Il se leva avant la pointe du jour, et alla aussitôt éveiller sa mère. Il la pressa de s'habiller le

plus promptement qu'elle pourrait, afin d'aller se rendre à la porte du palais du sultan, et d'y entrer à l'ouverture, au moment où le grand-visir, les visirs subalternes et tout les grands-officiers de l'état, y entraient pour la séance du divan, où le sultan assistait toujours en personne.

La mère d'Aladdin fit tout ce que son fils voulut. Elle prit la porcelaine où était le présent de pierreries, l'enveloppa dans un double linge, l'un très-fin et très-propre, l'autre moins fin, qu'elle lia par les quatre coins pour les porter plus aisément. Elle partit enfin, avec une grande satisfaction d'Aladdin, et elle prit le chemin du palais du sultan. Le grand-visir, accompagné des autres visirs, et les seigneurs de la cour les plus qualifiés étaient déjà entrés quand elle arriva à la porte. La foule de tous ceux qui avaient des affaires au divan était grande. On ouvrit, et elle marcha avec eux jusqu'au divan. C'était un très-beau salon, profond et spacieux, dont l'entrée était grande et magnifique. Elle s'arrêta, et se ran-

gea de manière qu'elle avait en face le sultan, le grand-visir, et les seigneurs qui avaient séance au conseil à droite et à gauche. On appela les parties les unes après les autres, selon l'ordre des requêtes qu'elles avaient présentées, et leurs affaires furent rapportées, plaidées et jugées jusqu'à l'heure ordinaire de la séance du divan. Alors le sultan se leva, congédia le conseil, et rentra dans son appartement, où il fut suivi par le grand-visir. Les autres visirs et les ministres du conseil se retirèrent. Tous ceux qui s'y étaient trouvés pour des affaires particulières, firent la même chose, les uns contents du gain de leur procès, les autres mal satisfaits du jugement rendu contre eux, et d'autres enfin avec l'espérance d'être jugés dans une autre séance.

La mère d'Aladdin, qui avait vu le sultan se lever et se retirer, jugea bien qu'il ne reparaitrait pas davantage ce jour-là, en voyant tout le monde sortir. Ainsi elle prit le parti de retourner chez elle. Aladdin, qui la vit rentrer avec le présent destiné au sultan, ne sut d'abord

que penser du succès de son voyage. Dans la crainte où il était qu'elle n'eût quelque chose de sinistre à lui annoncer, il n'avait pas la force d'ouvrir la bouche pour lui demander quelle nouvelle elle lui apportait. La bonne mère, qui n'avait jamais mis le pied dans le palais du sultan, et qui n'avait pas la moindre connaissance de ce qui s'y pratiquait ordinairement, tira son fils de l'embarras où il était, en lui disant avec une grande naïveté : « Mon fils, j'ai vu le sultan, et je suis bien persuadée qu'il ma vue aussi. J'étais placée devant lui, et personne ne l'empêchait de me voir ; mais il était si fort occupé par tous ceux qui lui parlaient à droite et à gauche, qu'il me faisait compassion de voir la peine et la patience qu'il se donnait à les écouter. Cela a duré si longtemps, qu'à la fin je crois qu'il s'est ennuyé ; car il s'est levé sans qu'on s'y attendît : et il s'est retiré assez brusquement, sans vouloir entendre quantité d'autres personnes qui étaient en rang pour lui parler à leur tour. Cela m'a fait cependant un grand plaisir. En effet, je

358 LES MILLE ET UNE NUITS,  
commençais à perdre patience ; et j'étais extrêmement fatiguée de demeurer debout si long-temps ; mais il n'y a rien de gâté : je ne manquerai pas d'y retourner demain ; le sultan ne sera peut-être pas si occupé.

Quelqu'amoureux que fût Aladdin , il fut contraint de se contenter de cette excuse, et de s'armer de patience. Il eut au moins la satisfaction de voir que sa mère avait fait la démarche la plus difficile, qui était de soutenir la vue du sultan, et d'espérer qu'à l'exemple de ceux qui lui avaient parlé en sa présence, elle n'hésiterait pas aussi à s'acquitter de la commission dont elle était chargée, quand le moment favorable de lui parler se présenterait.

Le lendemain, d'aussi grand matin que le jour précédent, la mère d'Aladdin alla encore au palais du sultan avec le présent de pierres ; mais son voyage fut inutile : elle trouva la porte du divan fermée, et elle apprit qu'il n'y avait de conseil que de deux jours l'un, et qu'ainsi il fallait qu'elle revînt le jour suivant.

Elle s'en alla porter cette nouvelle à son fils , qui fut obligé de renouveler sa patience. Elle y retourna six autres fois aux jours marqués , en se plaçant toujours devant le sultan , mais avec aussi peu de succès que la première; et peut-être qu'elle y serait retournée cent autres fois aussi inutilement, si le sultan , qui la voyait toujours vis-à-vis de lui à chaque séance, n'eût fait attention à elle. Cela est d'autant plus probable, qu'il n'y avait que ceux qui avaient des requêtes à présenter qui approchaient du sultan, chacun à leur tour, pour plaider leur cause dans leur rang; et la mère d'Aladdin n'était point dans ce cas-là.

Ce jour-là enfin , après la levée du conseil, quand le sultan fut rentré dans son appartement , il dit à son grand-visir : « Il y a déjà quelque temps que je remarque une certaine femme qui vient régulièrement chaque jour que je tiens mon conseil , et qui porte quelque chose d'enveloppé dans un linge ; elle se tient debout depuis le commencement de l'audience jusqu'à la fin, et affecte de se mettre toujours

devant moi : savez-vous ce qu'elle demande ? »

Le grand-visir, qui n'en savait pas plus que le sultan, ne voulut pas néanmoins demeurer court. « Sire, répondit-il, votre majesté n'ignore pas que les femmes forment souvent des plaintes sur des sujets de rien : celle-ci apparemment vient porter sa plainte devant votre majesté sur ce qu'on lui a vendu de la mauvaise farine, ou sur quelque autre tort d'aussi peu de conséquence. » Le sultan ne se satisfît pas de cette réponse. « Au premier jour de conseil, reprit-il, si cette femme revient, ne manquez pas de la faire appeler, afin que je l'entende. » Le grand-visir ne lui répondit qu'en baisant la main et en la portant au-dessus de sa tête, pour marquer qu'il était prêt à la perdre, s'il manquait à exécuter l'ordre du sultan.

La mère d'Aladdin s'était déjà fait une habitude si grande de paraître au conseil devant le sultan, qu'elle comptait sa peine pour rien, pourvu qu'elle fit connaître à son fils qu'elle n'oubliait rien de tout ce qui dépendait d'elle pour lui complaire. Elle retourna donc au pa-

ais le jour du conseil ; et elle se plaça à l'entrée du divan vis-à-vis le sultan , à son ordinaire.

Le grand-visir n'avait encore commencé à rapporter aucune affaire , quand le sultan aperçut la mère d'Aladdin. Touché de compassion de la longue patience dont il avait été témoin : « Avant toutes choses , de crainte que vous ne l'oubliez , dit-il au grand-visir , voilà la femme dont je vous parlais dernièrement ; faites-la venir , et commençons par l'entendre , et par expédier l'affaire qui l'amène. » Aussitôt le grand-visir montra cette femme au chef des huissiers , qui était debout , prêt à recevoir ses ordres , et lui commanda d'aller la prendre et de la faire avancer.

Le chef des huissiers vint jusqu'à la mère d'Aladdin , et au signe qu'il lui fit , elle le suivit jusqu'au pied du trône du sultan , où il la laissa pour aller se ranger à sa place près du grand-visir.

La mère d'Aladdin , instruite par l'exemple de tant d'autres qu'elle avait vus aborder le sul-

tan , se prosterna le front contre le tapis qui couvrait les marches du trône ; et elle demeura en cet état jusqu'à ce que le sultan lui commanda de se relever. Elle se leva ; et alors « Bonne femme, lui dit le sultan, il y a longtemps que je vous vois venir à mon divan, et demeurer à l'entrée depuis le commencement jusqu'à la fin : quelle affaire vous amène ici ? »

La mère d'Aladdin se prosterna une seconde fois, après avoir entendu ces paroles ; et quand elle fut relevée : « Monarque au-dessus des monarques du monde , dit-elle, avant d'exposer à votre majesté le sujet extraordinaire, et même presque incroyable, qui me fait paraître devant son trône sublime, je la supplie de me pardonner la hardiesse, pour ne pas dire l'impudence de la demande que je viens lui faire ; elle est si peu commune, que je tremble, et que j'ai honte de la proposer à mon sultan. » Pour lui donner la liberté entière de s'expliquer, le sultan commanda que tout le monde sortît du divan, et qu'on le laissât seul avec son grand-

visir ; et alors il lui dit qu'elle pouvait parler et s'expliquer sans crainte.

La mère d'Aladdin ne se contenta pas de la bonté du sultan, qui venait de lui épargner la peine qu'elle eût pu souffrir en parlant devant tout le monde ; elle voulut encore se mettre à couvert de l'indignation qu'elle avait à craindre de la proposition qu'elle devait lui faire, et à laquelle il ne s'attendait pas. « Sire , dit-elle en reprenant la parole , j'ose encore supplier votre majesté, au cas qu'elle trouve la demande que j'ai à lui faire offensante ou injurieuse en la moindre chose, de m'assurer auparavant de son pardon , et de m'en accorder la grâce. » « Quoi que ce puisse être , répartit le sultan, je vous le pardonne dès à présent, et il ne vous en arrivera pas le moindre mal » parlez hardiment. »

Quand la mère d'Aladdin eut pris toutes ses précautions , en femme qui redoutait la colère du sultan sur une proposition aussi délicate que celle qu'elle avait à lui faire, elle lui raconta fidèlement dans quelle occasion Aladdin avait

vu la princesse Badroulboudour, l'amour violent que cette vue fatale lui avait inspiré, la déclaration qu'il lui en avait faite, tout ce qu'elle lui avait représenté pour le détourner d'une passion non moins injurieuse à sa majesté qu'à la princesse sa fille. « Mais, continua-t-elle, mon fils, bien loin d'en profiter et de reconnaître sa hardiesse, s'est obstiné à y persévérer jusqu'au point de me menacer de quelque action de désespoir, si je refusais de venir demander la princesse en mariage à votre majesté; et ce n'a été qu'après m'être fait une violence extrême, que j'ai été contrainte d'avoir cette complaisance pour lui : de quoi je supplie encore une fois votre majesté de m'accorder le pardon, non-seulement à moi, mais même à Aladdin, mon fils, d'avoir eu la pensée téméraire d'aspirer à une si haute alliance. »

Le sultan écouta tout ce discours avec beaucoup de douceur et de bonté, sans donner aucune marque de colère ou d'indignation, et même sans prendre la demande en raillerie.

Mais avant de donner réponse à cette bonne

femme , il lui demanda ce que c'était que ce qu'elle avait apporté enveloppé dans un linge. Aussitôt elle prit le vase de porcelaine qu'elle avait mis au pied du trône avant de se prosterner ; elle le découvrit et le présenta au sultan.

On ne saurait exprimer la surprise et l'étonnement du sultan , lorsqu'il vit rassemblées dans ce vase tant de pierreries si considérables , si précieuses , si parfaites , si éclatantes et d'une grosseur telle qu'il n'en avait point encore vues de pareilles. Il resta quelque temps dans une si grande admiration , qu'il en était immobile. Après être enfin revenu à lui , il reçut le présent des mains de la mère d'Aladdin , en s'écriant avec un transport de joie : « Ah , que cela est beau ! que cela est riche ! » Après avoir admiré et manié presque toutes les pierreries l'une après l'autre , en les prisant chacune par l'endroit qui les distinguait , il se tourna du côté de son grand-visir ; et en lui montrant le vase : « Vois, dit-il, et conviens qu'on ne peut rien voir au monde de plus riche et de plus parfait. » Le visir en fut char-

mé. » Eh bien ! continue le sultan , que dis-tu d'un tel présent. N'est-il pas digne de la princesse ma fille ? et ne puis-je pas la donner à ce prix-là à celui qui me la fait demander ? »

Ces paroles mirent le grand-visir dans une étrange agitation. Il y avait quelque temps que le sultan lui avait fait entendre que son intention était de donner la princesse sa fille en mariage à un fils qu'il avait. Il craignit , et ce n'était pas sans fondement , que le sultan , ébloui par un présent si riche et si extraordinaire , ne changeât de sentiment. Il s'approcha de sultan ; et en lui parlant à l'oreille : « Sire , dit-il , on ne peut disconvenir que le présent ne soit digne de la princesse ; mais je supplie votre majesté de m'accorder trois mois avant de se déterminer : j'espère qu'avant ce temps-là , mon fils , sur qui elle a eu la bonté de me témoigner qu'elle avait jeté les yeux , aura de quoi lui en faire un d'un plus grand prix que celui d'Aladdin , que votre majesté ne connaît pas. » Le sultan , quoique bien persuadé qu'il n'était pas possible que

Le grand-visir pût trouver à son fils de quoi  
re un présent d'une aussi grande valeur à la  
nresse sa fille , ne laissa pas néanmoins de  
couter , et de lui accorder cette grâce. Ainsi,  
se retournant du côté de la mère d'Alad-  
n , il lui dit : « Allez , bonne femme ; retour-  
z chez vous , et dites à votre fils que j'a-  
ée la proposition que vous m'avez faite de  
part , mais que je ne puis marier la prin-  
sse ma fille que je ne lui aie fait faire un ameu-  
ement qui ne sera prêt que dans trois mois.  
nsi , revenez en ce temps-là. »

La mère d'Aladdin retourna chez elle avec  
e joie d'autant plus grande , que , par rap-  
rt à son état , elle avait d'abord regardé  
ccès auprès du sultan comme impossible ,  
que d'ailleurs elle avait obtenu une réponse  
favorable , au lieu qu'elle ne s'était attendue  
à un rebut qui l'aurait couverte de confu-  
on. Deux choses firent juger à Aladdin, quand  
vit entrer sa mère, qu'elle lui apportait une  
bonne nouvelle : l'une , qu'elle revenait de  
meilleure heure qu'à l'ordinaire ; et l'autre

qu'elle avait le visage gai et ouvert. « Hé bien , ma mère , lui dit-il , dois-je espérer ? dois-je mourir de désespoir ? » Quand elle eut quitté son voile et qu'elle se fut assise sur le sofa avec lui : « Mon fils , dit-elle , pour ne pas vous tenir trop long-temps dans l'incertitude , je commencerai par vous dire que , bien loin de songer à mourir , vous avez tout sujet d'être content. » En poursuivant son discours , elle lui raconta de quelle manière elle avait eu audience avant tout le monde , ce qui était cause qu'elle était revenue de si bonne heure ; les précautions qu'elle avait prises pour faire au sultan , sans qu'il s'en offensât , la proposition de mariage de la princesse Badroulboudour avec lui , et la réponse toute favorable que le sultan lui avait faite de sa propre bouche. Elle ajouta que , autant qu'elle en pouvait juger par les marques que le sultan en avait données , le présent , sur toutes choses , avait fait un puissant effet sur son esprit pour le déterminer à la réponse favorable qu'elle rapportait. « Je m'y attendais d'autant moins , dit-elle encore , que le grand-

visir lui avait parlé à l'oreille avant qu'il me la fit , et que je craignais qu'il ne le détournât de la bonne volonté qu'il pouvait avoir pour vous. »

Aladdin s'estima le plus heureux des mortels en apprenant cette nouvelle. Il remercia sa mère de toutes les peines qu'elle s'était données dans la poursuite de cette affaire, dont l'heureux succès était si important pour son repos ; et quoique dans l'impatience où il était de jouir de l'objet de sa passion, trois mois lui parussent d'une longueur extrême, il se disposa néanmoins à attendre avec patience, fondé sur la parole du sultan, qu'il regardait comme irrévocable. Pendant qu'il comptait non-seulement les heures, les jours et les semaines, mais même jusqu'aux momens, en attendant que le terme fût passé, environ deux mois s'étaient écoulés, quand la mère, un soir, en voulant allumer la lampe, s'aperçut qu'il n'y avait plus d'huile dans la maison. Elle sortit pour en aller acheter; et en avançant dans la ville, elle vit que tout y était en fête. En effet, les boutiques, au lieu d'être fermées, étaient

ouvertes; on les ornait de feuillages; on y préparait des illuminations; chacun s'efforçait à qui le ferait avec plus de pompe et de magnificence pour mieux marquer son zèle: tout le monde enfin donnait des démonstrations de joie et de réjouissance. Les rues étaient même embarrassées par des officiers en habits de cérémonie, montés sur des chevaux richement harnachés, et environnés d'un grand nombre de valets de pied qui allaient et venaient. Elle demanda au marchand chez qui elle achetait son huile ce que tout cela signifiait. « D'où venez vous, ma bonne dame? lui dit-il; ne savez-vous pas que le fils du grand-visir épouse ce soir la princesse Badroulbondour, fille du sultan? Elle va bientôt sortir du bain, et les officiers que vous voyez s'assemblent pour lui faire cortége jusqu'au palais, où se doit faire la cérémonie. »

La mère d'Aladdin ne voulut pas en apprendre davantage. Elle revint en si grande diligence, qu'elle rentra chez elle presque hors d'haleine. Elle trouva son fils qui ne s'atten-

daît à rien moins qu'à la fâcheuse nouvelle qu'elle lui apportait. « Mon fils, s'écria-t-elle, tout est perdu pour vous ! Vous comptiez sur la belle promesse du sultan, il n'en sera rien. » Aladdin, alarmé de ces paroles : « Ma mère, reprit-il, par quel endroit le sultan ne me tiendrait-il pas sa promesse ? comment le savez-vous ? » « Ce soir, repartit la mère, le fils du grand-visir épouse la princesse Badroulboudour dans le palais. » Elle lui raconta de quelle manière elle venait de l'apprendre, par tant de circonstances, qu'il n'eût pas lieu d'en douter.

A cette nouvelle, Aladdin demeura immobile, comme s'il eût été frappé d'un coup de foudre. Tout autre que lui en eût été accablé ; mais une jalousie secrète l'empêcha d'y demeurer long temps. Dans le moment il se souvint de la lampe qui lui avait été si utile jusqu'alors ; et sans aucun emportement en vaines paroles contre le sultan, contre le grand-visir, ou contre le fils de ce ministre, il dit seulement : « Ma mère, le fils du grand-visir

ne sera peut-être pas cette nuit aussi heureux qu'il se le promet. Pendant que je vais dans ma chambre pour un moment, préparez-nous à souper. »

La mère d'Aladdin comprit bien que son fils voulait faire usage de la lampe pour empêcher, s'il était possible, que le mariage du fils du grand-visir avec la princesse ne vînt jusqu'à la consommation; et elle ne se trompait pas. En effet, quand Aladdin fut dans sa chambre, il prit la lampe merveilleuse qu'il y avait portée, en l'ôtant de devant les yeux de sa mère, après que l'apparition du génie lui eut fait une si grande peur; il prit, dis-je, la lampe, et il la frotta au même endroit que les autres fois. A l'instant, le génie parut devant lui :

« *Que veux-tu?* dit-il à Aladdin, *me voici prêt à t'obéir comme ton esclave, et de tous ceux qui ont la lampe à la main, moi et les autres esclaves de la lampe!* »

« *Ecoute,* lui dit Aladdin; *tu m'as apporté jusqu'à présent de quoi me nourrir quand j'en*

ai eu besoin ; il s'agit présentement d'une affaire de tout autre importance. J'ai fait demander en mariage au sultan la princesse Badroulboudour sa fille. Il me l'a promise, et il m'a demandé un délai de trois mois. Au lieu de tenir sa promesse, ce soir, avant le terme échu, il la marie au fils du grand-visir : je viens de l'apprendre, et la chose est certaine. Ce que je te demande, c'est que, dès que le nouvel époux et la nouvelle épouse seront couchés, tu les enlèves, et que tu les apportes ici tous deux dans leur lit. »

« *Mon maître, reprit le génie, je vais t'obéir. As-tu autre chose à me commander ?* »

« Rien autre chose pour le présent, repartit Aladdin. » En même temps le génie disparut.

FIN DU TOME SIXIÈME.

---

# T A B L E

DU TOME SIXIÈME.

---

<b>SUITE de l'histoire du prince Zeyn Alasnam , et du roi des Génies.. . . . .</b>	<i>pag.</i>	5
<b>Histoire de Codadad et de ses Frères. . . . .</b>		18
<b>Histoire de la princesse de Deryabar. . . . .</b>		37
<b>Histoire du dormeur éveillé.. . . . .</b>		84
<b>Histoire d'Aladdin, ou la Lampe merveilleu- se. . . . .</b>		129



FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME.